

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1929

THÈSE

N° 314

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Armand ROBERT

Né à Avignon (Vaucluse), le 14 septembre 1899

AMBROISE PARÉ

MÉDECIN LÉGISTE

Président : M. MÉNÉTRIER, Professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1929



FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1929

THÈSE

N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Armand ROBERT

Né à Avignon (Vaucluse), le 14 septembre 1899

AMBROISE PARÉ

MÉDECIN LÈGISTE

Président : M. MÉNÉTRIER, Professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, ^{me} RUE RACINE, 15

1929

I. — DOYEN... M. ROGER.

LES PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIÈRE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale	CUNEO.
Physiologie	ROGER.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	N...
Pathologie médicale	N...
Pathologie chirurgicale	LECÈNE.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MÉNÉTRIER.
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
Clinique médicale	CARNOT.
	BEZANÇON.
	ACHARD.
	M. LABBE
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBoullet
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
Clinique de la tuberculose	Léon BERNARD
	DÉLBET.
Clinique chirurgicale	HARTMANN
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Professeurs sans chaire	BRANCA.
	MAUCLAIRE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ABRAMI . . . Pathologie médicale.
 ALAJOUANINE. Neurologie et psychiatrie.
 AUBERTIN . . Pathologie médicale.
 BASSET . . . Pathologie chirurgicale.
 BAUDOUIN . . Pathologie médicale
 BINET Physiologie.
 BLANCHETIERE Chimie biologique.
 BROCCQ. . . . Pathologie chirurgicale
 BRÛLÉ. . . . Pathologie médicale.
 CADENAT . . Pathologie chirurgicale
 CHABROL . . Pathologie médicale.
 CHIRAY . . . Pathologie médicale.
 CLERC. . . . Pathologie médicale.
 DEBRÉ Hygiène.
 DOGNON. . . . Physique.
 DONZÉLOT . . Pathologie médicale.
 DUVOIR . . . Médecine légale.
 ÉCALLE . . . Obstétrique.
 FIESSINGER. Pathologie médicale.
 GARNIER . . Pathologie expérimental¹⁰
 GATELLIER . Pathologie chirurgicale
 GIROUD . . . Histologie.
 HARVIER. . . Pathologie médicale.
 HEITZ-BOYER Urologie.
 HOVELACQUE . Anatomie.
 HUTINEL. . . Pathologie médicale.

MM.

JOYEUX . . . Parasitologie.
 LABBÉ (Henri) Chimie biologique.
 LARDENNOIS Pathologie chirurgicale.
 LEMAITRE. . Oto-rhino-laryngologie.
 LEROUX. . . Anatomie pathologique
 LÉVY-SOLAL. Obstétrique.
 LHERMITTE . Pathologie mentale.
 LIAN. Pathologie médicale.
 MATHIEU. . . Pathologie chirurgicale
 MERCIER (F.) Pharmacologie.
 METZGER . . Obstétrique.
 MONDOR. . . Pathologie chirurgicale.
 MOURE. . . . Pathologie chirurgicale.
 MULON. . . . Histologie.
 OBERLING. . Anatomie pathologique.
 OLIVIER. . . Anatomie.
 PHILIBERT. . Bactériologie.
 QUÉNU. . . . Pathologie chirurgicale.
 RICHET Fils. . Physiologie.
 SÉZARY . . . Dermatologie et syphiligraphie.
 VALLERY-RADOT
 (Pasteur) . . Pathologie médicale.
 VAUDESCAL. Obstétrique
 VELTER. . . . Ophtalmologie.
 VERNE. . . . Histologie.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

BUSQUET. Pharmacologie.
 GUENIOT. Obstétrique.
 LEQUEUX. Obstétrique.
 NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie.

MM.

RETTERER. . Histologie.
 ZIMMERN. . . Physique
 N Pathologie médicale.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.

ALGLAVE . . Clinique chirurgicale.
AUVRAY . . Clinique chirurgicale.
CHEVASSU . . Clinique chirurgicale.
LAIGNEL-LAVASTINE Clinique médicale.
LE LORIER . . Clinique obstétricale.

MM.

LERI . . . Clinique médicale.
MOCQUOT . . Clinique chirurgicale
PROUST . . . Clinique chirurgicale.
SCHWARTZ Clinique chirurgicale

V. — CHARGÉS DE COURS

FREY	Stomatologie.
CHAILLEY-BERT	Education physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique
WEILL-HALLÉ	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions, émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA FIANCÉE

A MA MÈRE, A MON PÈRE

A MADAME ET A MONSIEUR JULES FAISY

A MADAME ET A MONSIEUR MAURICE BONNET

En témoignage de reconnaissance et d'amour.

A MONSIEUR LE GÉNÉRAL DE DIVISION BOUCHER

Commandeur de la Légion d'honneur

Mon cousin, dont l'affectueuse sympathie et les conseils réconfortants m'ont si souvent permis de supporter avec vaillance les heures ténébreuses.

A MA SŒUR, A MES FRÈRES

A MES AMIS

En gage de mon affection profonde.

A M. LE PROFESSEUR MÉNÉTRIER

Commandeur de la Légion d'honneur

Membre de l'Académie de Médecine

Médecin des Hôpitaux

*Qui a bien voulu me faire
l'honneur d'accepter la présidence
de ma thèse.*

*En témoignage de mon respect-
ueux dévouement.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR BALTHAZARD

Commandeur de la Légion d'honneur

Membre de l'Académie de Médecine

*A qui je suis redevable de mon
initiation médico-légale.*

*Hommage de mes sentiments
les plus reconnaissants.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ LE LORIER

Accoucheur de l'hôpital Boucicaut

*Qui m'accueillit avec tant de
bienveillance dans son service,
bien respectueusement.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR BAUMGARTNER

Chirurgien de la Charité

*Bien faible preuve de ma pro-
fonde admiration.*

A MES MAITRES DES HOPITAUX DE ROUEN

*Qui me convertirent à la
médecine. Souvenir plein de
gratitude.*

A MES JUGES

AVANT-PROPOS

Dans cette page de notre thèse, la première dans l'ordre, mais en réalité la dernière écrite, il nous plairait d'évoquer en manière de conclusion à notre vie d'étudiant, le passé qui se ferme inexorablement.

Mais nous dépasserions les limites de la tolérance habituelle, si, accumulant trop de souvenirs personnels, nous transformions cet avant-propos en autobiographie.

Pendant notre séjour à la Faculté, les petits soucis de notre vie scolaire nous faisaient souvent considérer la thèse comme l'instrument de la grande libération, particulièrement les veilles d'examen, surtout lorsque le jury supposé avait la réputation d'une anormale sévérité. Aussi envisagions nous avec impatience le jour que nous bénissions par anticipation, de notre soutenance. Et nous faisions, en attendant, des projets où la médecine, l'amour et l'argent se conjugaient fort agréablement. Maintenant que nous sommes arrivé à cette époque mémorable de notre existence, nous les trouvons très belles, ces années passées à Rouen et à Paris à l'Ecole de Médecine !

En parcourant nos souvenirs, nous rencontrons beaucoup de personnes à qui nous voudrions témoigner individuellement notre sympathie mais ils furent trop nombreux ceux qui nous firent du bien, pendant la laborieuse ascension qu'imposaient à notre jeunesse défavorisée les conditions de notre naissance.

Aussi les envelopperons-nous tous dans une même tendresse, avec nos amis, amis d'enfance, morts depuis longtemps, amis égarés dans l'agitation de la vie quotidienne, amis actuels, particulièrement chéris, auxquels nous sommes heureux de redire plus solennellement toute notre affection.

Parmi ceux-ci, notre cousin Jean Chevolot, a bien droit, en outre, pour l'aide affectueuse qu'il ne nous a pas ménagée, dans la réalisation matérielle de notre travail, à nos remerciements les plus chaleureux.

Si nous n'avons gardé aucune sympathie pour nos professeurs secondaires, nous devons cependant beaucoup à l'Université. C'est un devoir bien agréable pour nous d'exprimer à ceux qui furent nos chefs pendant notre éphémère existence de fonctionnaire subalterne et particulièrement à MM. Maluski et Chemin, proviseurs, Maurellet et Benaerts, Inspecteurs de l'Académie de Paris, toute notre respectueuse reconnaissance.

« Et néanmoins toutes les peines que j'ay prises par cy-devant, j'ay occasion de louer Dieu, de ce qu'il lui a pleu de m'appeler à l'opération médicinale qu'on ne seaurait acheter par or ny par argent, mais la seule vertu et longue expérience. Et toutes fois est stable en tout pays : à cause que les loix de la Sacrée Médecine ne sont sujettes à celles des Rois et autres Seigneurs, ny à prescription de temps, comme prenant son origine de Dieu, lequel je supplie qu'il luy plaise arrouser cette mienne entreprise, afin qu'il en soit glorifié éternellement. Ainsi-soit-il. »

AMBROISE PARÉ

AMBROISE PARÉ

MÉDECIN LÉGISTE

INTRODUCTION

Au moment de commencer cette thèse sur l'histoire de la Médecine, maintenant que surgissent les difficultés de réalisation, nous sommes pris d'une certaine inquiétude et nous nous demandons, sans modestie feinte, si l'œuvre que nous avons entreprise n'est pas au-dessus de nos capacités.

Rien, en effet, ne nous prédestinait à un semblable travail.

Notre famille n'a pas d'antécédents littéraire ou historique et de ce fait notre esprit ne sentait pas peser sur lui le joug fatal d'une hérédité cherchant irrésistiblement à se manifester.

Notre vie personnelle ne contient aucun signe précurseur d'une vocation somme toute assez tardive.

En tous cas, nos premiers maîtres ne nous en ont jamais parlé et pourtant ils étaient fort attentifs à nous surveiller en classe. Nous croyons volontiers que c'était plutôt dans l'espoir de nous surprendre en quelque flagrant délit, que pour guetter l'apparition de stigmates révélateurs.

C'est pourquoi, aussi loin que nous remontions en nous-mêmes, nous ne trouvons guère que des souvenirs peu encourageants.

Nous n'exhumons de notre vie scolaire que des professeurs de Français, délicatement universitaires, exhalant une admiration incommunicable pour les immuables auteurs officiels. Une impression de torpeur générale et d'hostilité personnelle, celle-ci justifiée peut-être par l'excessive fantaisie de notre imagination que l'orthodoxie approximative de notre style ne corrigeait pas suffisamment.

Quant à l'enseignement de l'histoire, il nous fut infligé par de trop nombreux maîtres épars jusque dans notre extrême adolescence—et qui n'ont jamais su, pour nous, symboliser autre chose que l'oral du baccalauréat.

Les jugements définitifs et contradictoires qu'ils portaient, souvent avec bonne foi, toujours avec une extrême naïveté, sur les siècles périmés, nous ont empêchés de les prendre au sérieux.

Nous ne leur avons pas entièrement pardonné d'avoir dilacéré ceux que nous aimions avec toute notre candeur et notre foi d'enfant, parmi les malheureux grands hommes tombés dans le domaine public.

De notre commerce avec ces iconoclastes professionnels, il ne nous reste guère que le souvenir de prophéties pessimistes nous concernant et d'accablants après-midi que des cigales infatigables emplissaient de leur chant monotone.

L'enseignement secondaire compte d'ailleurs si peu dans notre évolution intellectuelle qu'il est vain de vouloir chercher dans l'influence occulte de nos maîtres refoulés des raisons à notre récente affection pour l'histoire.

Notre réconciliation avec elle remonte à nos premières années médicales. Elle est l'œuvre de notre bon Maître, M. le Professeur Brunon, ancien directeur de l'Ecole de Médecine de Rouen, qui fut notre introducteur à l'Etude de la Médecine et à qui, de ce fait, nous voulons une affection toute particulière. Des causeries intimes, pleines de bonne humeur, dans le musée de la clinique de l'Hôtel-Dieu, nous ont familiarisés avec le passé et nous ont persuadés qu'il était indispensable de subordonner entièrement à la Médecine, l'Histoire, pour lui éviter de sombrer dans le roman. Car l'Histoire n'est actuellement qu'à l'âge ingrat de son évolution. Elle a perdu le charme délicat, la délicate fraîcheur et la signification profonde de la légende pour n'être plus qu'un assemblage troublant et incohérent de faits contestés.

Elle aurait tout à gagner d'être considérée du point de vue de la pathologie viscérale et de la psychiatrie.

Quoiqu'on ait pu dire, nous restons persuadé que l'esthétique de Cléopâtre, la syphilis de François 1^{er}, l'homosexualité de

Henri III, la fistule de Louis XIV, pour ne parler que des plus connus, en fixant le choix des conseillers ou en conditionnant les réactions des monarques, ont déterminé les événements.

De nos jours où la vie mondiale est dominée par l'âme des foules, l'étude des perversions instinctives éclairerait d'un jour singulier la politique de notre planète.

Quant aux historiens, ils profiteraient énormément de la culture médicale et on peut espérer qu'ils finiraient par devenir objectifs devant les symptômes, modestes devant la complexité des phénomènes vitaux, compréhensifs et indulgents devant la souffrance et la misère.

En attendant l'absorption totale, infiniment désirable, de l'Histoire, la Faculté de Médecine a déjà annexé l'étude de son propre passé, de ses Doctrines, de ses Hommes. Nous avons voulu lui apporter, sous la bienveillante direction de M. le Professeur Menetrier, la modeste contribution de notre thèse inaugurale.

Le mérite de notre décision, si mérite il y a, ne nous revient pas entièrement, mais plutôt, si étrange que cela puisse paraître, à l'autorité militaire à qui nous sommes reconnaissant, aujourd'hui, de nous avoir, contrairement à nos espérances, envoyés dans un extrême midi effectuer notre service.

Grâce à cet éloignement, que dans l'amertume de notre déception, nous comparions à un exil, nous avons accumulé d'incomparables souvenirs de paysages lumineux, nous avons trouvé des amis et découvert Ambroise Paré.

Après d'errantes aventures dans les massifs odorants de la Corse, nous avons été solidement fixés au fort de Picciarvet, suffisamment en dehors de la banlieue de Nice pour que le spectacle grandiose des fêtes de la Riviera ne puisse pas trop souvent troubler notre méditation.

Quelque temps nous nous sommes plongés dans la contemplation romantique du paysage, mais on s'habitue à tout, aux clairs de lune fantomatiques sur les croupes neigeuses et aux griseries du vertige parfumé !

Toute poésie qui ne s'exprime pas se tarit, aussi avons-nous été obligés bientôt de trouver des occupations plus intellectuelles pour les extraordinaires loisirs de notre service médical.

Et, c'est ainsi qu'ayant été repris par notre goût pour l'histoire de la Médecine, nous avons eu la chance de découvrir une édition complète des œuvres d'Ambroise Paré. Nous avons lu, et nous avons été séduits par l'écrivain, par le savant, par l'homme.

Il fallut beaucoup de courage à Ambroise Paré pour rompre avec la tradition séculaire qui exigeait la publication en latin de tous les ouvrages scientifiques.

Ses origines modestes lui avaient interdit la fréquentation de toutes les Sorbonnes, aussi ne savait-il guère de la langue des clercs que ce qu'il en avait appris chez le brave curé, son premier maître : à peu près ce qu'il fallait pour pouvoir décemment suivre les offices catholiques qu'il fréquentait alors. Néanmoins, avec quelques mois d'études, il aurait pu acquérir, dès le début de son existence, une connaissance suffisante du latin pour produire son œuvre, dans la forme respectable et inintelligible au public, qui était alors de rigueur.

Il ne l'a pas fait, ne voulant pas, dit-il, « l'inscrire en autre « langage que le vulgaire de notre nation, ne voulant estre « de ces curieux et par trop superstitieux qui veulent cabaliser les arts et les serrer sous les lois de quelque langage « particulier (1) ».

Cette généreuse pensée de vulgarisation hante toujours Ambroise Paré. Il n'y a pas pour lui de secret scientifique, de remède inédit qu'il ne faille enseigner. Et aux faux savants, dont le jargon masquait l'ignorance, qui passaient leur temps à « caqueter en une chaire », à tous ceux qui redoutaient pour eux-mêmes les conséquences d'une divulgation et qui criaient au sacrilège, Paré répond avec un certain mépris ces choses émouvantes et savoureuses :

« Or disoient-ils, que je ne devais l'inscrire en François et que « par ce moyen la médecine en seroit tenue à mespris : ce qui « me semble le contraire, car ce que j'ay fait est plustôt pour « la magnifier et honorer. Mais qui est celui qui pourroit aneantir et dénigrer une doctrine tant insigne et précieuse, ayant « esté révélée et enseignée de Dieu, et traitée des plus scavans

1. Au lecteur. M.I-14.

« personnages qui oncques furent vivans sous le ciel ? Il faut
« entendre que les sciences, tant plus elles sont cognües de
« plusieurs, tant plus elles sont louées, vu que Science et Vertu
« n'ont plus grand ennemy qu'Ignorance. Davantage je deman-
« derois volontiers si la Philosophie d'Aristote, la médecine
« du divin Hippocrate et de Galien, ont esté obscurcies et
« amoindries pour avoir esté traduites de grec en latin ou en
« langage arabe ainsi que firent Averroes, Aephadius et autres
« Arabes soigneux de leur République. Avicennes, Prince de la
« Médecine arabique, n'a-t-il pas traduit plusieurs livres de
« Galien en son jargon, au moyen de quoi la Médecine a esté-
« décorée en son pays d'Arabie? Pourquoi semblablement ne me
« sera-t-il permis d'escrire en ma langue Françoisse, laquelle est
« autant noble que nulle autre estrangère ? »

Et de cette langue Françoisse, Ambroise Paré sait se servir avec un extraordinaire talent. Son style qui le manifeste tout entier est attachant, alerte et puissant. De la vie mouvementée des camps, Ambroise Paré a conservé le vert langage. Il ne serait d'ailleurs pas de son époque s'il détestait les gauloiseries même un peu épicées. Mais les gaillardises qu'il raconte parfois, ont l'éclat sain des bons gros rires, la deshonnêteté ne gisant pas, dit-il, dans les paroles, mais dans les actes. C'est en nous plaçant à ce point de vue que nous avons décidé de ne pas censurer les anecdotes, même scabreuses, que nous avons puisées dans les livres de la génération et des monstres et que nous reproduirons à propos des problèmes sexuels.

Ambroise Paré a, heureusement pour lui, d'autres titres de gloire que la qualité de sa prose, encore que celle-ci ne soit pas négligeable puisqu'elle a résisté à quatre siècles d'une production littéraire plutôt abondante. Nous n'avons pas entrepris, en commençant cette thèse, de faire admirer la virtuosité littéraire, aujourd'hui bien périmée, de notre illustre maître.

Nous nous contenterons d'étudier le savant, et encore de manière fragmentaire, car son œuvre est trop vaste pour une seule analyse. Délaisant le côté biographique, nous ne nous sommes pas épuisés en recherches sur la vie d'Ambroise Paré dont nous ignorons presque complètement les durs commentaires. De son existence militaire et du récit de ses cam-

pagnes, il y avait un grand exemple à dégager pour les médecins de l'Armée. Il nous a paru préférable d'en laisser le soin à quelqu'élève de l'Ecole du service de Santé.

Son œuvre chirurgicale, la mieux connue du grand public et des médecins, est extrêmement intéressante. Nous avons cependant décidé, suivant et nos goûts et les conseils de M. le Professeur Ménétrier, de montrer l'impulsion nouvelle qu'Ambroise Paré imprima à la Médecine légale dont il est, selon nous, le créateur. Pour ce faire, nous commencerons par préciser l'état de la Médecine légale au début du xvi^e siècle.

Adoptant ensuite le plan de M. le Professeur Balthazard dans son traité, nous dirons ce qu'Ambroise Paré pensait des asphyxies, des empoisonnements, des traumatismes, des problèmes sexuels et des phénomènes cadavériques, reportant à la fin de notre étude tout ce qui a trait à l'exercice de la profession médicale.

LA MÉDECINE LÉGALE

AVANT AMBROISE PARÉ

Il est très difficile de préciser, à travers les âges, l'apparition du médecin-légiste... Cet indispensable auxiliaire de la justice moderne n'a pas surgi définitif de l'esprit d'un monarque intelligent, mais il s'est façonné par une évolution lente, regressive parfois.

C'est le souci des magistrats, de vouloir diminuer leurs responsabilités et peut-être rendre une plus complète justice, qui les a obligés à demander à des spécialistes variés leur opinion dans les procès.

C'est pour cela que les médecins, ou leurs équivalents primitifs, les sorciers et les prêtres, sont intervenus souvent, bien que de façon assez fantaisiste, lorsqu'un organisme humain était endommagé.

Il ne nous est pas possible de remonter jusqu'à la préhistoire et de sonder les mystères des cavernes, mais nous pouvons trouver dans l'antiquité la plus reculée les vestiges des ancêtres des médecins légistes.

Ils étaient souvent plusieurs à se partager la besogne. Chez les Hébreux, on avait recours tantôt aux sacrificateurs de la race de Lévi dont la consultation était obligatoire en cas de lèpre et de crime ordinaire, tantôt à la compétence des anciens lorsqu'il s'agissait de savoir si la jeune épousée était aussi vierge que l'affirmaient ses parents. Si le mari contestait la chose, on étalait la chemise nuptiale devant le Conseil, à la porte de la ville, et après examen de la pièce, le diagnostic était porté (Deut. 22-13 à 18).

En Egypte, l'embaumeur vérifiait les causes de la mort.

Chez les Grecs, par contre où le Demarque était obligé par

la loi de faire enterrer, aussitôt trouvés, les cadavres des victimes, il n'y avait pas d'examen médical.

A Rome, en cas de mort violente, le corps était exposé au forum et chaque citoyen qui passait avait le droit de donner son avis. Néanmoins, un médecin était choisi pour les constatations. S'il faut en croire Suétone, Antistius ayant examiné le cadavre de Jules César ne trouva de mortelle, parmi les vingt-trois blessures découvertes sur le corps de l'Empereur, qu'une plaie de poitrine entre la première et la deuxième côte. Le respect dû aux morts interdisait les autopsies.

Au VIII^e siècle, Charlemagne décida, dans ses Capitulaires, qu'en matière criminelle, les juges devaient s'appuyer sur l'avis d'un homme de l'art. Peu à peu ces saines prescriptions tombèrent dans l'oubli.

La crédulité et l'ignorance populaires n'attachèrent plus d'importance qu'au jugement de Dieu qui obligeait à des épreuves singulières aussi bien l'accusé que le plaignant. Le Duel judiciaire jouit en particulier d'une grande vogue et c'est grâce à lui, si l'on peut dire, que le médecin fit sa réapparition dans le champ de la justice. Était déshonoré, en effet, quiconque, sans raison valable, fuyait le combat. Il fallait des excuses très sérieuses pour légitimement se dérober. Godefroy de Bouillon, dans son Edit, appelé les Assises et Bons Usages du Royaume de Jérusalem, prescrivit pour l'exoine « la visite de trois hommes nobles accompagnés d'un fisicien ou miège et d'un serorgien. »

Un peu plus tard apparut le juré.

Saint Louis, réorganisant l'Administration générale du Royaume, s'intéressa, au sort des chirurgiens. Le prévôt Etienne Boileau rédigea les règlements de la corporation et nomma six jurés responsables de la loyauté et de la capacité des chirurgiens auxquels il interdit de donner en secret des soins à quiconque méritait d'être traduit en justice.

« Pour ce que il puet avenir que quant murtrier ou larron sunt bleciez ou blecent autrui, viennent celeement ains que les murtres et les sans et les amendes le Roy sunt perdues ou celées, li prevoz de Paris pour le pourfit lou Roy, et de la ville de Paris, par le conseil de bonnes gens a pourveu et ordonné :

« Que nul cyrurgien souffisans d'ouvrer de cyrurgie ne puist afetter par luy ne par autrui nul blecié quel qu'il soit à sanc ou sans sanc de quoi plainte ne doive venir à jouistice, plus haut d'une fois ou de deus, se peril qu'il ne le face savoir au prevost de Paris ou à son commandement. Et ce ont juré et doivent jurer tuit al qui sunt dignes d'ouvrer et seront. »

Ces chirurgiens jurés au « chastelet du Roy » de plus en plus considérés comme les plus qualifiés furent consultés de préférence aux autres chaque fois que les magistrats étaient trop embarrassés.

Néanmoins, n'importe qui pouvait être désigné comme expert, Jeanne d'Arc ne fut-elle pas examinée par la reine de Sicile ?

« Dit aussi que, ledit rapport fait audit seigneur par lesdits maistres fut depuis icelle Pucelle baillée à la royne de Cecille, mère de la royne, nostre souveraine dame et à certaines dames estans avecques elle par lesquelles icelle Pucelle fut veue, visitée et secretement regardée et examinée es secretes parties de son corps, mais après ce qu'ils eurent veu et regardé tout ce que faisoit à regarder en ce cas, ladite dame dist et relate au roy qu'elle et sesdites dames trouvoient certainement que c'estait une vraye et entière pucelle, en laquelle n'aparroissoit aucune corruption ou violence. »

et par des matrones n'ayant fait aucune étude médicale ?

« Et Johanna, dum venit versus regem, fuit visitata bina vice per mulieres quid erat de illa, et si esset vir vel mulier, et an esset corrupta vel virgo ; et inventa fuit mulier, virgo tamen et puella. Et eam visitaverunt, ut audivit, domina de Graucourt et domina de Treves.

Une autre fois sur l'ordre de Cauchon : « Fuit per matronas visitata, ut de ejus virginatate et pudicitia certitudo haberetur ; et tandem virgo et integra reperta, non tamen ipsa visitatio in processu fuit inserta. Ad aures tamen aliquorum consiliorum devenit ipsa visitatio, qui in hujusmodi processu postmodum interesse recusaverunt, asserentes talem integritatem esse in eadem non posse sine aliis virtutibus attentata longa conversatione cum armatis. »

Cependant peu à peu les chirurgiens jurés se multiplièrent. Chaque tribunal voulut avoir les siens. Comme à Paris les juridictions qui se superposaient étaient particulièrement nombreuses, le nombre des chirurgiens-jurés fut grand. A côté du Chatelet du Roy, il y avait la juridiction ecclésiastique pour les crimes des clercs, et les juridictions monastiques qui s'étendaient sur une bonne partie de la capitale. Les religieux de Saint-Maur-les-Fossés, de Sainte Geneviève et de Saint-Germain-des-Près étaient puissamment organisés. Le prieuré de Saint-Martin-des-Champs, appartenant aux Bénédictins de Cluny, étendait son autorité judiciaire sur le quartier correspondant aux Arts-et-Métiers et même en banlieue.

Les documents qui nous sont parvenus montrent la justice administrée par le chambrier qui l'exerçait au criminel par son maire fonctionnaire nommé par lui et révocable à son gré. Ce maire était assisté d'un tabellion et les sentences exécutées par les sergents. La compétence du maire était illimitée au criminel. Le maître des Hautes œuvres appliquait la peine.

Le maire demandait souvent des expertises. Le premier praticien venu pouvait en principe prêter son concours au juge, mais en fait celui-ci avait attaché à son tribunal par une nomination régulière, un chirurgien et une sage-femme, le mire et la matrone-jurés. Ces jurés avaient le monopole des constatations judiciaires. Le mire avait le droit de prendre un assistant pour le suppléer. Ce lieutenant, qui devait lui aussi être « chirurgien et non barbier », agissait sous la responsabilité propre de son chef, après présentation au magistrat. Témoin ce curieux procès-verbal d'installation : « (En 1340), le douzième jour du mois d'aoust, fu présent par devant nous (maire), maistre Pierre de Largentière, mire juré de toute la terre de Saint-Martin-des-Champs, lequel institua et establi pour lui et en son nom, pour rapporter les périls des blessures et navreures faites en ladite terre, Mestre Pierre d'Orliens auquel il donna plain pouvoir aussi comme lui mesme a, et avoue les rappors faiz par ledit mestre Pierre, et veult qui soient fais à son pellgs en ladite terre, il ne l'avoue de rien. Et donna licence et pouvoir audit Mestre Pierre que, au cas que il ne pourroit exercer ledit office, qu'il puisse faire un substitut. »

Aux matrones jurées était dévolu le soin d'examiner les femmes. Il y avait aussi au 13^e siècle les barbiers jurés qui n'étaient pas assimilés aux chirurgiens, membres de la confrérie de Saint-Côme et Saint-Damien et qui n'étaient requis que dans des cas spéciaux.

Cette organisation se maintint longtemps, jusqu'au xvii^e siècle, jusqu'à ce que les ordonnances de 1670 eurent réglé « l'art des rapports en justice ».

Les jurés, quels qu'ils fussent, chirurgiens, mièges ou matrones, ne recevaient pas une instruction spéciale. Ils étaient choisis simplement parmi les plus respectables de leurs états. On s'adressait à des individus dont la conscience était tenue pour irréprochable, ce qui n'empêchait par leur science médico-légale d'être élémentaire, car s'ils n'avaient que les connaissances de leur époque, ils en subissaient tous les préjugés.

Pour les cas ordinaires, les jurés devaient, en principe, répondre dans les trois jours aux questions qui leur étaient posées. Ils le faisaient toujours verbalement, en peu de phrases énonçant leur appréciation ou leur diagnostic. Les principales questions lorsqu'il s'agissait d'un attentat contre une personne, étaient de savoir si la victime était : « en perilg, hort de mort et de mehaing (mutilation d'un membre ou perte d'un organe) ou en perilg hors de mort et non de mehaing ou le perilg de mort ». Quelquefois le juge demandait si l'incapacité de travail personnel durerait plus ou moins de vingt jours.

Jamais il n'y avait d'autopsie pratiquée, ni de contre-expertise. Le juré se contentait d'examiner le cadavre extérieurement, tâtait les membres et regardait les « condus et entrées du corps ».

C'est ainsi que le 10 décembre 1337 à Saint-Martin-des-Champs, devant le maire, Maistre Pierre de Largentière, mire, sirurgien juré déclare avoir vu, visité, tasté, regardé, cherché, munié par tous les membres, condus et entrées de corps, Jehannot de Pacivallet, boucher mort de mort naturelle sans presenter perseure, froisseure, briseure, casseure et sans aucun sang ou playe ».

La même année « Maistre Henri Tristan sirurgien institué et député en lieu de mestre de Vailly le mire juré, constate le

péril, hors de mort et de mehaing, de Ponce de Cauderon navré d'une playe en la teste ».

Quelques années plus tôt, il avait aussi « visité, tasté le corps de Jehannin de Troies, mort sans casseure, froisseure, blesseure et sans aucun coup, mais enlevé par une maladie apportée au servel qui est appelée en l'art de sirurgie et de médecine apopelaicie et laquelle s'est épurgée par les narines, oreilles et bouche, puis la mort. »

Une autre fois, « on expose sous l'orme au lieu accoustumé pour montrer au peuple et au mire juré de la cour, le cadavre de Huguelin, trouvé noyé au puits de Leberruier ; Maistre de Largentière après visite ne trouve aucune playe mortelle de nécessité. Anicoy estant mort pour cause du fait de cheoir dedant le puits où il estoit cheu parquoy la cervelle lui estoit esmeue et froissée ».

Dans le cas d'attentat aux mœurs, on avait plutôt recours aux matrones. C'est pourquoi l'on commit, le 13 juillet 1333, Mabilie la Ventrière et Emeline Dieu, pour examiner une petite fille de 10 ans Jehannette que sa mère Jacqueline la Grière avait livrée à un Lombard, poussant même la complaisance jusqu'à maintenir la victime pendant le viol. Après serment les matrones-jurées déclarèrent « qu'elles ont veu, visité, tasté, regardé bien diligemment en la manière qu'il appartient en tel cas estre fait, ladite Jehannette par tous les lieux où il appartenait regarder et visiter, laquelle Jehannette fut par elles trouvée desflorée et percée tout outre et si vilainement appareillée que c'est et estoit orrible chose à regarder et estoit corrompue tout oultre et laidement blessée dessirée en touz sa nature ». La prévenue fut brûlée vive.

La grossesse, comme aujourd'hui, suspendait l'application de la peine de mort. Aussi les condamnées arguaient-elles toujours de cet état particulier pour prolonger un peu leur misérable existence.

Le procès intenté pour sorcellerie le 29 octobre 1390 à Jeanne de Brigue est particulièrement démonstratif.

Jehanne de Brigue, dite la Cordière, avait été arrêtée pour « fait de diviner ». Après avoir nié pendant longtemps, voyant qu'on préparait les instruments de torture, elle finit par con-

fesser qu'elle avait eu de coupables relations avec le diable Haussibut.

Pour appeler le démon, « elle preinst un tison de feu et d'icel-lui faist un cercle tout environ elle, et auprès dudit cercle mist de l'eau benoite par telle manière que si elle en avoit affaire, elle en peust avoir et jeter sur elle ». Cette dernière précaution n'était pas exagérée car le Maudit était un être de mauvaise foi, fort bien capable de faire un mauvais parti à la meilleure de ses sorcières. Après quoi Jeanne de Brigue « se meist au milieu d'icelluy (cercle) et deist les paroles qui ensuivent « In nomine Patris, Fillii et spiritus sancti, Amen. Haussibut, Haussibut, vien à moy ycy et me dit et enseigne ce que je te demanderay... »

Haussibut n'obéissait pas toujours. Il est vrai qu'on abusait de lui puisqu'on le convoquait certains jours plus de dix fois. Il s'agissait de connaître la maladie dont était atteint un certain de Ruilly, filleul de Jehanne. « Haussibut mist moult longuement à venir » mais il finit par déclarer que de Ruilly était envouté et ensorcelé par une femme, habitant à Paris à la porte Baudoer « et avec lequel ledit de Ruilly avoit longuement fréquenté et eu de luy deux enfans... » Cette créature qui s'appelait Gilète avait placé sous le lit du malheureux « un vout de cire ». Elle poussait aussi la perversité jusqu'à nourrir deux crapauds avec du lait de femme, ce qui était un sortilège infailible.

Jehanne fit le nécessaire pour rompre le charme, de quoi les juges ne lui surent aucun gré, car pour avoir « fait les invitations cy dessus dites, qui sont contre la foy catholique... furent d'opinion que elle estoit digne de mort, comme sorcière et encorcelleressed de gens et que pour ce elle fut arse ».

Le prévost la condamna « ad ce, pourveu toutes foyes que, pour ce il sembloit, a veu ce ouil que icelle Cordière feust grosse d'enfant sentant, que elle feust visitée par les matrones ».

Le jeudi 9 février Agace la Françoisse et Jehanne la Riguedonne, matrones-jurées, rapportèrent par leurs serments, « qu'elles, à grand diligence ont veue et visitée Jehanne la Cordière prisonnière détenue au Chastellet et tiennent et croient fermement en leurs consciences que icelle prisonnière est grosse d'enfant sentant, de cinq mois environ ».

Le prévot attendit plusieurs mois la naissance de cet enfant. En 1391, surpris de ne voir rien venir, il commit le 5 avril « derechief les dessus dites matrones-jurées » qui déclarèrent alors qu'elles n'avaient trouvé « aucun signe ou apparence par quoy elles peussent avoir veu, senti ou sceu aucunement qu'elle feust grosse d'enfan, mais tiennent et croient fermement que à la dernière fois qu'elles virent et regardère icelle, que ce que elles cuidoiēt avoir senti et que elle disoiēt estre enfant estoient mauvaises humeurs accumulées ensemble en son corps, par quoy elle estoit aussy ronde, et que maintenant lesdites humeurs estoient moult avalées et diminuées d'environ icelle prisonnière ».

Jehanne la Cordière fut interrogée sur sa grossesse et elle avoua n'avoir eu « compagnie d'omme » depuis le huitième jour qui précéda son emprisonnement. Elle demanda que Monsieur le Prévot « voulfist sur ce faire justice et raison et le expédier au plus tost, que bonnement pourroit ».

Mais le prévot attendit encore de crainte que les matrones ne se fussent trompées une seconde fois. Le 17 juin il prescrivit un troisième examen qui fut négatif — La sentence allait être exécutée lorsque la condamnée en appela au Parlement. Elle y gagna d'être « attachée à la question sur le petit tresteau ». Elle dénonça comme complice Macette de Ruilly, femme de son filleul, qui désirait se débarrasser de son mari pour partir avec un abbé.

Cet interminable procès eut sa conclusion le 19 août 1391 jour où les deux sorcières furent « arses ».

La justice de l'Evêque n'appliquait la peine du feu qu'aux hérétiques, aussi les coquins convaincus de quelque crime méritant la mort essayaient-ils de se faire passer pour clercs afin d'éviter un supplice douloureux et particulièrement infamant. L'examen du crâne où l'on recherchait la tonsure était pratiqué avec beaucoup de minutie par les chirurgiens et les barbiers jurés. C'est ce qui fut fait à Jean Joye, orfèvre, détenu au Châtelet de Paris, accusé par un certain Robinet le Cauchois, prisonnier à Amiens, d'avoir « lui aidé à faire certains coings pour faire et forger faulce monnoye ». Pour échapper au châtiment Jehan Joye avait dit qu'il était clerc, « en posses-

sion et habit de tonseure ». Le lieutenant du Chatelet ne trouvant rien de probant sur l'occiput de Jehan Joye manda « les barbiers jurez de la ville de Paris et autres plusieurs maistres esper ou dit mestier afin de veoir et visiter iceluy prisonnier que l'en peust savoir la vérité s'il avoit vray signe de tonseure ou caractère sur sa teste, ou non. Et pour ce, furent faiz venir en jugement sur les quarreaux dudit Chastellet, Maciot Musery, barlier juré du Roy nostre sire ou dit Chastellet. Jehan de Chartres, barbier juré de la ville de Paris, Mahier Rabœuf, Jehan d'Andrezel, Guillemain Aubel, Guillemain Brebion, Pierre Bernart, Regnaut Guillaume de Houflay, Jehan Forget, Richart le Tailleur, Regnaut Emar et Thomas Prestrel, tous barbiers espers et cognoissans ou dit mestier, demourans à Paris ausquieuls par ledit lieutenant fu fait commandement de par le Roy qu'ils alassent veoir et visiter ledit prisonnier et rapportassent la vérité de ce qu'ilz trouveroient du signe de tonseure que disoit avoir et porter icellui prisonnier sur sa teste. Et, ce fait, après ce qu'ils eurent juré et chascun d'euls, aus sains Evangiles de Dieu, dire vérité, rapportèrent par leurs sermens, par bouche dudit Jehan de Chartres qu'ils avoient veu et diligemment visité et pigné ledit prisonnier et que la où le signe de couronne a acoustumé d'estre, les cheveux dudit prisonnier sont aussy grans li uns comme l'autre et que les autres cheveux de la teste dudit prisonnier, combien que à un costé destre, hors et près de la place où la couronne ou signe de couronne doit estre, a une petite place et en plusieurs autres lieux de la teste dudit prisonnier qui ont esté plumées et rompues si comme il leur est advis. Et pour ce, dient que sur la teste dudit prisonnier n'a aucun signe ou caractère vray de tonseure, ne autre quelque signe de tonseure que dit est cy-dessus. » Les conseillers et le lieutenant du Roy furent d'avis que Jehan Joye fut « mis à question, et ad ce feust condempné... et pour ce... fu fait despoillé tout nu, mis lié et attaché sur le petit tresteau... et fut mené choffer bien et duement en la cuisine en la manière acoustumée. » Après avoir tout avoué, le faux monnayeur fut condamné à mort « comme homme qui avoit fait faux coings et forgé faulse monnoye, c'est assavoir qu'il feust bouilly ».

« Le mardi suivant quatrième jour du mois d'octobre de l'an 1390 fu Jehan Joye, prisonnier, mené ou marchié au Pourciaux à son derrenier tourment... et atant fini ledit Jehan Joye ses jours et moru en la chaudière où il avoit esté mis ».

Les interventions des jurés n'avaient pas toujours des résultats aussi dramatiques. Ils abandonnaient quelquefois les criminels pour s'occuper de l'inspection des viandes. « L'an de grâce mil trois cent et cinq le mardi après la Saint Nicholas et May, fut arse une vache qui fu condamnée par les jurés et par le maire parce que ladite vache n'estoit pas souffisant et que ele avoit esté quatre jours en son hostel que les piez ne pouvoient porter le corps. Ce sevent le maire et les jurez, c'est assavoir Symon du Solier, Robert Chieldeville et Pierre du Montchauvet et tous les voisins et plusieurs autres ».

D'autres fois, ils se prêtaient à des opérations qui nous paraissent bien répugnantes, lorsqu'ils participaient aux procès contre les cadavres. Car la mort n'éteignait pas l'action judiciaire. On instrumentait contre les morts, suicidés, hérétiques, coupables de lèse-majesté.

Le suicide qui est « l'homicide de soy-mesme et soumis à plus griève punition que l'homicide d'autrui, d'autant que le meurtrier d'autrui ne tue que le corps n'ayant le pouvoir de nuire à l'âme, mais celui qui se tue soy-mesme tue le corps et l'âme et partant comme plus coupable, doit estre plus ignominieusement pendu que les autres homicides. Toutefois la rigueur du supplice de ceux-cy ne s'étend sur ceux qui, pressés de manie frenesie ou autre maladie corporelle se sont tués ». Le médecin était chargé de rechercher s'il y avait eu folie pour absoudre la mémoire du défunt.

Le vaincu du duel judiciaire était considéré officiellement depuis Philippe le Bel comme le coupable et « mort ou vif comme sera son corps, il sera jugé, livré au mareschal pour lui faire justice ». Les lois Carolines votées par la diète de Ratisbonne en 1532 disent que « celui des combattants qui était tué était réputé avoir eu tort et devait être traîné au gibet ».

La parodie du jugement avait quelquefois lieu très longtemps après la mort.

Le cadavre était exhumé et interrogé. Son avocat répondait

pour lui. On ordonnait aux médecins de faire des rapports et des procès-verbaux des audiences étaient dressés.

Si le procès traînait on faisait une inhumation provisoire en terre sainte ou profane ou bien on salait le corps.

La condamnation prononcée, le châtiment était appliqué devant une foule énorme que ce sadisme particulier rendait frénétique,

Le Pape Formose subit ces derniers outrages, Jean Petit, Docteur en Sorbonne fut déterré, jugé et brûlé vers 1500 parce qu'il avait soutenu qu'il était loisible de tuer un prince tyran.

Et l'Amiral de Coligny, après avoir été assassiné fut traîné par les rues jusqu'à Montfaucon où Catherine de Médicis, pour repaître ses yeux, l'alla voir un soir et y mena ses fils, sa fille et son gendre ». Comme si cette profanation n'eut point suffi, en octobre 1572 le Parlement le remit en accusation. Par arrêt du 27 octobre, il fut déclaré coupable du crime de lèse-majesté et comme tel condamné à être pendu. Le corps avait été la proie des corbeaux et le squelette qui s'était détaché ne put être retrouvé dans le charnier, aussi le Parlement déclara-t-il que l'Amiral serait « pendu au gibet par figure ».

Le médecin juré participait aussi à ce jugement de Dieu qui était la cruentation des cadavres et qui consistait à faire passer par-dessus les corps d'individus morts, assassinés avec des armes blanches, les meurtriers éventuels.

« Après un meurtre secret, si le cadavre du mort est jamais touché par le meurtrier, le sang en jaillira comme pour appeler sur le criminel la vengeance divine ». Les mires et les juges assemblés essayaient de constater le phénomène. Shakespeare, dans une scène de *Richard III* fait dire à Lady Anne qui s'adresse à Gloucester devant le cadavre de Henri IV : « Si tu aimes à contempler tes actes affreux, regarde ce chef-d'œuvre de tes boucheries. Oh ! Messieurs, voyez-vous ! Les blessures de Henry mort ouvrent leurs bouches glacées et saignent de nouveau. Rougis, rougis, amas de noires difformités, car c'est ta présence qui aspire le sang de ces veines froides où le sang n'est plus. Ton forfait inhumain, monstrueux, provoque ce déluge. »

Une fois le présumé coupable arrêté, le rôle du médecin

légiste n'était pas terminé. Il aidait à la divulgation de la vérité et devenait le complice efficace des tortionnaires des prisons.

La question, à l'application de laquelle le médecin était indispensable, avait ses principes, ses règles, son honneur.

Légalisée par une ordonnance de Louis XI, en 1478, elle était employée au ^{xv^e} et ^{xvi^e} siècles dans tous les tribunaux religieux et civils. On ne devait soumettre à la torture que lorsque les preuves étaient insuffisantes. Il fallait des affaires importantes en théorie pour nécessiter cet irrésistible moyen d'obtenir des aveux. « Néanmoins on le (prévenu) polroit torturer pour cognoistre ses complices... mais plusieurs sanguinaires et insatiables juges et officiers submectent le diffamé à torture seulement sur sa sinistre fame et bruiet sans en avoir aucuns particuliers indices disans que la torture les fera proferer quelque chose, ce que Messeigneurs du Conseil corrigent quand plaincte en vient à leur cognoissance ». Comment cette plainte pouvait-elle traverser les murs épais des cachots? D'autant plus que la torture « gist notoirement en l'arbitrage, discretion et conscience du juge auquel seul compete et appertient de juger la souffisance ou insouffisance d'iceux (indices)... La manière de gehenner modereement ou rigoureusement gist du tout en la consideration, discretion et conscience du juge, mais le bon juge a toujours pitié et compassion avec le patient et doibt meurement regarder et considerer sa vieillesse, sa jeunesse ou forche, sa maladie, ou santé ce qu'il pourra endurer en la gehenne et torture... » C'est à ce moment qu'intervenait le médecin.

« Le juge a aussi premièrement à commencer doucement et modereement, apres rigoureusement et enfin plus rigoureusement selon la grandeur, quantité et qualité du délit, selon la manière de sa réponse. Le juge ne doibt avoir regard ou consideration sur son cryer, plourer, souspirer, gemir ou doulour et ce tout avecq telle bonne moderation et temperence que le corps du patient ne soit affoulé, greffé, blessé ou trop navré. »

« Le juge ne peult et ne doibt induire le patient... mais est toujours et instamment tenu de continuer la gehenne et torture froidement et jusques ad ce qu'il lui semble en raison et conscience qu'il en ayt assez. »

« Quand plusieurs delinquantz sont à mectre pour ung cas sur le bancq, doibt le juge commencer premierement à celui duquel il semble mieulx pouvoir congnoistre et scavoir la vérité, ou a cestuy qui est du cas le plus suspect, ou au plus faible et tendre. Et s'il y a un pere et ung filz, il commencera au filz en presence ou sceu du pere, car naturellement ce pere crainct plus pour le filz que pour soy mesme. Et s'il y a un homme et femme, il commencera à la femme comme à la plus foible et débile et le tout à sa discretion... »

La torture s'administrait de bien des façons. Le procédé variait selon le pays et l'imagination des juges. Il y avait la compression des membres par cordes, les injections d'eau, de vinaigre ou d'huile, les applications variées de poix bouillante, la suppression des boissons et des aliments. Des esprits ingénieux avaient trouvé de placer sous les aisselles des œufs cuits dans la braise et tout brûlants, d'introduire et de faire avancer entre cuir et chair des dés à jouer. On attachait aussi le patient sur un banc et après lui avoir arrosé les pieds avec de l'eau salée, on les faisait lécher par des chèvres dont la langue râpeuse enlevait peu à peu les téguments. On plaçait des bougies ou des mèches allumées entre les doigts serrés. On faisait tomber de l'eau, goutte à goutte, d'une grande hauteur, sur le creux de l'estomac.

En Bretagne, le patient était attaché sur une chaise de fer que l'on approchait graduellement d'un brasier ardent.

A Rouen on écrasait les ponces.

A Autun, le prévenu, après avoir chaussé des bottes en cuir de vache, était lié sur une table très basse, les jambes pendantes. On roulait le tout près d'un grand feu et on versait sur le cuir douze pintes d'huile bouillante. L'huile traversait le cuir et calcinait les membres. L'opération durait une heure et demie.

A Orléans, les mains étaient attachées derrière le dos par une corde serrée avec une clef de fer. A l'aide d'une poulie et d'une corde fixée à cette clef on hissait le malheureux, un poids de 250 livres aux pieds. On donnait trois secousses et les bras étaient disloqués.

En Avignon on pendait par les poignets avec un boulet à

chaque pied ou on fracturait le coccyx avec un morceau de bois très pointu.

A Paris, la mode était à la question de l'eau. L'accusé, immobilisé sur un tabouret de pierre, avait le corps placé en extension forcée. Avec une corne de bœuf creuse on versait l'eau dans la bouche. La question ordinaire était de 4 coquemars de de deux pintes et demie chacun, soit environ 9 litres 30. Pour la question extraordinaire on allait jusqu'à 18 litres. Après quoi, bien abreuvé, le patient était amené dans la cuisine près du feu.

Il y avait aussi la question des brodequins. Les jambes étaient serrées chacune entre deux planches et pressées l'une contre l'autre avec des cordes passant sous le genou et au-dessus de la cheville. A coups de maillet on faisait entrer à force des coins de bois ou de fer entre les deux planches médianes. Pour la question ordinaire on introduisait 4 coins, pour l'extraordinaire 8. En général dès les premiers les os éclataient et la moelle sortait.

Les Moines inquisiteurs en 1551, lorsqu'ils pourchassaient les Vaudois de Mérindol, les contraignaient à chausser des bottes remplies de suif bouillant.

La torture était donnée toujours en présence du juge et de son greffier qui enregistrait les révélations, d'au moins un ecclésiastique, toujours prêt à ouïr le prévenu en confession, et d'un médecin ou d'un chirurgien jurés dont le rôle n'était pas moins important. Les doigts placés sur les tempes du patient ils décidaient si le tourment pouvait être continué encore. Lorsque la faiblesse des pulsations indiquait une prochaine syncope, ils faisaient, non pas cesser, mais interrompre la torture, administraient au prévenu des fortifiants ou des cordiaux. Après quoi, on ne recommençait pas, ce qui était interdit, mais on continuait, ce qui était recommandé.

Une sorcière nommée Holt fut ainsi « continuée » cinquante six fois.

Les matrones intervenaient pour diagnostiquer les grossesses car « les femmes qui sont enchainées et grosses d'enfants (quand ores ce seroit par l'aide d'autres que de leurs propres maris), sont exceptées du banc jusques à ce qu'elles soient

dechargées et quyttes de leurs enfans. Mais ceste exception fault en auleuns crimes ou on espargne nulluy du bancq (mes-faictz de lèse-majesté, trahison, enchanterie, faulseté, chastre prives et semblables) ».

Il ne faut peut-être pas trop s'indigner. En ces temps moins raffinés la sensibilité était sans doute moindre. Il faut l'espérer. L'état d'esprit en tous cas était très différent. L'accusé était toujours considéré comme un coupable et le coupable comme un pêcheur méprisable de n'avoir pas su résister aux pires tentations du démon. Ce qui était essentiel ce n'était pas la rédemption morale du prisonnier ou sa mise hors d'état de nuire, mais le châtement de sa faute religieuse. Qu'importaient donc les souffrances passagères d'un corps misérable et éphémère pourvu que l'âme éternelle fut sauvée des griffes du Mauvais !

Car Lucifer était légion. Si l'on en croit la statistique dressée par Jean Wier, la monarchie diabolique comptait « sauf erreur de calcul » 72 princes et 7.405.926 diables subalternes répartis en 1.111 troupes de 6.666 suppôts. Cette foule dont l'unique préoccupation était de suggérer aux hommes des pensées pernicieuses de leur fournir des occasions de chute, disposait de moyens puissants et variés. Ils aimaient à troubler la chair, sans doute parce qu'elle est faible, et ils se servaient pour arriver à leurs fins des magiciens et des sorcières qui faisaient avaler par surprise des philtres souverains à base d'hosties consacrées, de calaminthe et d'organes de nouveau-nés, qui semaient dans les maisons les sortilèges d'amour ou qui procédaient à l'envoûtement à distance.

Les sorcières n'étaient pas toujours de petites vieilles, aux dents déchaussées, à la peau flétrie, aux regards dévorants, cohabitant dans des cavernes avec des serpents, des hiboux et des crânes, dans des atmosphères sulfureuses. Il y en avait de fort agréables, pas du tout méphitiques, qui, semblables aux succubes, visitaient à domicile, la nuit, les pauvres hommes.

Parfois, les démons, se faisant incubes, prenaient figure et organes d'hommes pour commercer avec les femmes endormies. Les produits de conception résultant de ces singulières unions étaient les monstres.

Les animaux pouvaient aussi être possédés. En 1336, à Falaise, une truie qui avait tué un enfant fut condamnée à périr par le glaive et à être « mutilée au visage ». Elle fut solennellement conduite au supplice habillée en homme.

En 1543, un arrêté des consuls et échevins de Grenoble demanda qu'on excommuniât les limaçons qui ravageaient le pays. En 1585, le grand vicaire de Valence enjoignit aux chenilles maudites infestant la région d'avoir à déguerpir au plus vite du diocèse. Vers la même époque, un procès fut intenté à des hannetons qui ravageaient un champ près de Saint-Jean de-Maurienne. Ils furent condamnés cela va sans dire.

Dans ces conditions, le rôle du médecin-légiste était bien compliqué. Cette métaphysique fantastique qui pesait sur la justice séculière explique les surprenantes interventions des mires médiévaux.

Pour découvrir les démoniaques, les médecins connaissaient des signes qui n'avaient rien à envier en précision à ceux des théologiens. Baptiste Codronchus a fait connaître les principaux symptômes de la possession.

Il y avait d'abord ceux tirés de l'ignorance du médecin et de la gravité de l'affection. Il faut toujours penser au démon « si la maladie est telle que les médecins ne la puissent découvrir ni cognoistre, si elle augmente plustot que diminuer sur ce que l'on y aura apporté tous les remèdes possibles, si du commencement elle est avec de très grands symptômes et douleurs... si elle est inconstante et variable dans ses jours, ses heures... »

Il y avait les signes digestifs. « Si le patient perd l'appétit, qu'il vomisse ce qu'il a pris de viande, s'il a l'estomac comme retrecy et resserré et qu'il luy semble avoir en dedans je ne sais quoi de pesant... qui montre le contremont de l'oëso-phage et après retourne en son premier lieu... »

Circulatoires : « S'il sent des douleurs poignantes et autres élancements aigus en la région du cœur si bien qu'il luy soit avis que l'on le ronge et demembre en pièces, si on luy voit les artères pousser et trembloter à l'entour du col... »

Généraux : « S'il est rendu impuissant au mestier de Venus, s'il a quelque légère sueur, même durant la nuit, longue le

temps et l'air est assez froid, s'il a les membres et parties liés, s'il a des mouvements convulsifs qui le fassent ressembler à ceux qui sont atteints du mal caduc, si les membres se roidissent par manière de convulsion et de spasmes... s'il regarde de travers. »

Enfin : « S'il lui semble voir quelque fantosme ou nuée, s'il ne peut regarder le prestre fixement ou qu'il ait quelque peine et difficulté de le regarder, s'il se trouble, s'épouvante ou est touché de quelque changement notable lorsque celui qui est soupçonné lui avoir baillé le mal entre au lieu où il est. Finalement si, lorsque pour la guérison du mal le prestre aura appliqué quelques onctions sacrées aux yeux, aux oreilles, au front ou autres parties du corps, ces parties-là viennent à jeter quelque sueur ou reçoivent quelqu'autre changement. »

En somme, les maladies infectieuses, les principales affections de l'estomac, l'angine de poitrine, la tachycardie paroxysmique, l'impuissance, la tuberculose, les paralysies, crampes musculaires, le strabisme, le nystagmus, etc., pouvaient justifier l'arrêtation et la torture. L'aveu s'ensuivait et le bûcher peu après.

Les médecins étaient requis de rechercher les stigmates diaboliques sur le sorcier que l'on rasait entièrement. Lorsqu'aucune pigmentation, anormale par sa forme ou sa couleur, n'était découverte, les experts s'appliquaient à trouver des plaques d'anesthésie. Ils enfonçaient des aiguilles dans toutes les régions suspectes, piquaient des nerfs, traversaient les muscles et les vaisseaux sans se soucier de l'anatomie et des hurlements du patient.

Avec ces procédés d'investigation, on finissait toujours par provoquer des confessions « spontanées » toujours à peu près les mêmes.

C'est dans un siècle où sévissait une médecine légale aussi théologique que parut Ambroise Paré.

Son esprit critique lui avait fait rejeter bien des dogmes scientifiques et l'avait conduit à la méthode expérimentale, seule probante en médecine.

Il aborda la médecine légale avec son esprit positif, et créa

le premier cette science en l'organisant et en fixant les principes et les règles de l'expertise.

Il est nécessaire, dit-il, d'instruire « le jeune chirurgien à bien faire rapport en justice, lorsqu'il y sera appelé, soit pour la mort des blessés, ou impotence, ou dépravation de l'action de quelque partie. Et ce il doit estre caut, c'est-à-dire ingénieux à faire son pronostic, à cause que l'événement des maladies est le plus souvent difficile, ainsi que nous l'a laissé Hippocrates au commencement de ses aphorismes à raison principale de l'incertitude du sujet sur lequel l'art de chirurgie est employé. Mesme le premier et principal point est qu'il ait une bonne âme, ayant la crainte de Dieu devant ses yeux, ne rapportant les playes grandes, petites, ny les petites grandes, par faveur ou autrement : parce que les jurisconsultes jugent selon qu'on leur rapporte ».

Son livre traitant des Rapports et du moyen d'embaumer les corps morts qui parut en 1575 est la charte de la médecine judiciaire contemporaine.

Il substitue aux comptes-rendus oraux souvent fantaisistes et ténébreux dans leur forme des formules plus rigides, plus précises qu'il propose aux experts de son temps.

Toute la science médicale d'Ambroise Paré n'est cependant pas contenue dans ce vingt-septième livre. Elle est éparse dans ses œuvres. C'est elle tout entière que nous avons voulu extraire et rassembler pour essayer d'ajouter un titre de gloire peu connu à ce maître lointain que nous chérissons.

LES ASPHYXIES

Asphyxie par vapeur et fumée de charbon.

Au xvi^e siècle on ne pouvait avoir sur les asphyxies et sur le mécanisme par lequel elles déterminent la mort que des idées imprécises. Harvey n'était pas encore venu et la circulation était mal connue, la petite surtout. On pensait que l'esprit vital qui s'élabore dans le poumon arrive au cœur par l'artère veineuse (veine pulmonaire). En échange le cœur envoie sa nourriture du poumon par la veine artérielle (artère pulmonaire).

Ambroise Paré et ses contemporains s'étaient demandé comment le sang passait du ventricule droit au ventricule gauche. Il est curieux de trouver au chapitre XIV de son anatomie l'explication qu'il adopta : « Galien a estimé qu'en la paroi d'entre-deux il y a des trous : et certes il y a quelque commencement desdits trous, mais ils ne passent point tout outre. Parquoy Colombus a inventé une nouvelle voye, et a estimé que le sang entre du dextre ventricule au poumon par la veine artérielle, non seulement pour nourrir le dit poulmon, *mais aussi pour y estre eslaboré*, et de là porté par l'artère veineuse au ventricule senestre, laquelle ne sert seulement d'introduire l'air à ce ventricule mais aussi le sang. Ceste opinion est fort probable. »

On comprenait que le trépas put survenir lorsqu'un obstacle empêchait l'entrée de l'air dans les poumons. L'explication de la mort dans la pendaison ou la submersion paraissait simple. Celle due à « la vapeur et fumée de charbon » variait avec les médecins. Ambroise Paré étudia ce problème à la suite d'un accident survenu le 10 mars 1575 chez M. du Hamel, avocat à la Cour du Parlement de Paris. Deux domestiques avaient été trouvés gisants et tout le monde les croyait morts « parce que outre qu'il n'y avait aucune apparence de poulx en eux, ils

avoient une froideur universelle de tout le corps, sans parler et sans mouvoir aucunement : ayant au reste de la face teinte de couleur plombine. De fait, dit Ambroise Paré, lorsque je les pinçois ou tirois le poil rudement, ils n'en sentoient rien, tellement que tous les assistans les estimoient estre morts. Mais la dispute estoit sur la façon de mort : car ledit du Hamel disoit iceux avoir esté estouffés : autres pensoient qu'ils se fussent meurdris l'un l'autre, autres philosophoient iceux avoir esté surprins d'apoplexie. Je demanday s'ils avoient point fait du feu de charbon, à quoy un chacun me respondant n'en sçavoir rien, ledit du Hamel presta l'oreille à ce propos, et s'avança luy mesme de chercher en leur estude (qui estoit fort petite et bien close) où il trouva sous la table une grande terrine où il y avoit encore quantité de charbon, non du tout bruslé (1). »

« Quoy vu, fut de tout conclu et arrêté que la cause de tel desastre ne provenoit d'ailleurs que de la fumée maligne du charbon ardent, qui les avait ainsi assopis et estouffés. »

« Parquoy leur ayant posé la main sur la région du cœur, et tant par la chaleur qui y restoit encore assez manifeste que par le petit battement qu'y apercevoit, ayant reconnu iceux estre encore en vie, fut advisé de les secourir promptement. »

Après un traitement énergique, ils « commencèrent à raller comme l'on oit choux bouillans dans un pot ». On les fit vomir, éternuer, on les frictionna dans le dos, le long des cuisses et on leur administra des clystères acres et forts. Les deux pauvres garçons en réchappèrent « grâce à Jacques Guillemeau, chirurgien-juré à Paris et maistre Jean de Saint-Germain, maistre apothicaire à Paris, homme de bien et secourable aux malades ». « Sur l'après-disnée raconte Paré furent appelés. Monsieur Thibault et Monsieur Hautin, Docteurs Regens en la faculté de Médecine (hommes doctes tant en la Médecine qu'en la chirurgie) pour consulter avec nous de ce qui restoit à faire ; lesquels ayans de point en point approuvé tout ce que avions fait, furent d'advis avec nous de leur pourvoir quant au reste par cardiaques restauratifs et confortatifs d'esprits, pour survenir aux parties tant vitales qu'animales manifestement offensées ».

« Le reste de la consultation fut consommé sur la recherche de la cause d'un tel effect : car que les hommes puissent estouffer de la fumée de charbon allumé, ce n'est chose fort nouvelle, alleguans avoir leu que Jouian Empereur, se hasant pour aller à Rome, en temps d'hyver, se sentant las et travaillé du chemin, s'arresta pour loger en une petite bourgade nommée Dadastanes, qui est entre Galatie et Bithynie où il coucha en une chambre nouvellement bastie et enduite de chaux, où l'on avoit fait brusler force charbon pour seicher ladite chambre : fut sur la minuet estouffée de la vapeur dudit charbon, le huitième mois de son Empire, qui estoit le trentième de son aage et le vingtième jour d'Aoust. »

« Mais icy ne nous faut tant soucier de la preuve des anciens attendu que de récente mémoire, en la maison de Jean de Begine maistre Orfevre à Paris, demeurant sous la tournée du pont au change, moururent trois de ses serviteurs pour avoir fait du feu de charbon en une petite chambre où il n'y avoit point de cheminée : et qui en voudroit faire recherche on trouveroit grand nombre de telles histoires. »

« Quant aux causes, celles cy furent mises en avant. Aucun estimèrent tel accident se faire seulement parla vapeur du charbon allumé, laquelle enclose en un lieu non ventilé donne à celui qui la reçoit tels ou presque semblables accidens comme fait la vapeur du vin nouveau, savoir douleur de teste et vertiginosités. Car ces deux vapeurs ont puissance de bien tost remplir l'origine des nerfs et faire grandes convulsions... Et tout ainsi que les apoplectiques ne meurent sinon que par faute de respirer, combien que le poulmon en soy ne soit offensé : ainsi de ceste maladie ces deux malades fussent morts faute de respirer non pour vice du poulmon, mais pour le cerveau et nerfs blessés qui donnent à tout le corps mouvement et sentiment et principalement aux instrumens de la respiration. »

« Les autres estimoient que telle chose pouvoit advenir, non du vice du cerveau, mais par défaut de l'esprit vital, lequel n'estant plus porté du cœur au cerveau, à cause des conduits du poulmon bouchées ne pouvoit plus fournir de matière à l'esprit animal. Parquoy disoit-ils, ces jeunes hommes mouroient suffoqués par faute de respiration, sans laquelle la vie est nulle : car

outre ce, qu'en tel cas le cœur ne se pouvoit descharger des excremens fulgineux... »

« Or toutesfois pour conclure quelque chose sus ces opinions qui semblent aucunement différentes, tous deux avoient raisons pertinentes de se maintenir en leur advis. Car pour le moins il est endent que les conduits qui sont communs des parties pectorales au cerveau estoient bouchés de la crassitie et espaisseur de telle vapeur charbonnière, dont advenoit que les unes et les autres parties estoient mal affectées... »

Les gaz délétères issus de matières en putréfaction pouvaient aussi donner la mort mais simplement par leur odeur détestable. C'est ainsi que « naguères es faulbourgs Saint Honoré de ceste ville de Paris, moururent cinq hommes jeunes et forts en curant une fosse où l'esgout du fiens de pourceaux estoit de longtemps croupi et retenu sans aucune exhalation : et fut on contraint emplir de terre ladite fosse, pour l'estouper promptement et obvier à plus grands accidens (1)... »

« D'avantage on a veu quelques uns creusant la terre pour faire des puits sentir une vapeur si puante et infecte qu'ils mourroient promptement. »

La pendaison.

La pendaison était un supplice courant, considéré comme infamant par les gens de qualité, et qu'on appliquait volontiers aux voleurs et aux criminels vulgaires. Les suppliciés qui garnissaient la forêt de potence du gibet de Montfaucon et gardaient « les moutons à la lune » n'étaient souvent décrochés que lorsque la place manquait. Leur décomposition avancée, terminée quelquefois, empêchait toutes les recherches thomatalogiques. Aussi le cadavre de pendu était-il difficile à se procurer en bon état. Pour faire ses études, Ambroise Paré avait dû se contenter d'examiner quelques suicidés que ce mode de trépas n'avait point effrayés. Il ne lui avait pas été loisible de faire une analyse bien approfondie de la question. Néanmoins son attention avait été attirée sur le diagnostic de la pendaison

1. 24^e livre. M., III, 358.

pendant la vie. Il attribuait une grande importance au signe du cordeau « s'il (le corps mort) a été pendu vif, le vestige du cordeau à la circonférence du col sera trouvé rouge, livide et noirâtre, et le cuir d'autour amoncellé, replié et ridé, pour la compression qu'aura faite la corde : et quelques fois le chef de la trachée artère rompu et lacéré et la seconde vertèbre du col hors de sa place. Semblablement les bras et jambes seront trouvés livides et toute la face, à raison que tous les esprits tout à coup ont été suffoqués : aussi pareillement, il sera trouvé de la bave sur la bouche, et de la morve yssant du nez, là envoyée tant par l'expression du poulmon eschauffé et suffoqué que par la commotion convulsive du cerveau, de même qu'en l'épilepsie.

Au contraire, si le personnage a été pendu estant mort, on ne trouvera les choses telles : car le vestige du cordeau ne sera rouge ny livide, mais de couleur des autres parties du corps, à cause qu'après la mort, la chaleur ny esprits ny sang ne courent plus aux parties blessées (1) ».

Dans l'édition de 1585, Ambroise Paré ajouta que « pareillement la teste et le thorax sont trouvés plein de sang ». Ce qui semble indiquer qu'il avait constaté le reflux des sérosités qui se produit lorsque la putréfaction élève la pression gazeuse à l'intérieur de l'abdomen.

La submersion.

Les noyés par contre abondaient. La submersion est un moyen économique d'en finir avec la vie et qui n'exige aucun préparatif. Un instant de volonté pour enjamber le parapet et l'irréversible est accompli.

Ambroise Paré n'a pas fait état de la syncope fréquente au moment de l'immersion et par conséquent ne considère comme décédés de mort naturelle que les noyés bleus.

« D'avantage, si le chirurgien est appelé pour faire rapport d'un corps mort tiré hors de l'eau, pour scavoir s'il a esté noyé vif ou jetté à l'eau mort. Les signes qu'il aura esté jetté vif, sont

qu'on trouvera l'estomach et le ventre rempli d'eau, et sort du nez quelques excréments morveux, et par la bouche escumeux et baveux et le plus souvent saignera du nez. D'abondant il aura l'extrémité des doigts et le front escorchés, à raison qu'en mourrant il gratte le sable au fond de l'eau, pensant prendre quelque chose pour se sauver et qu'il meurt comme en furie et rage (1). »

« Au contraire s'il a esté jetté en l'eau mort, il n'aura aucune tumeur en l'estomach, ni au ventre parce que tous les conduits sont affaisés et estoupés et qu'il n'inspire plus et aussi n'aura morve au nez, ny bave en la bouche, ny vestige aux droits ny au front. »

« Parquoy selon ces lignes le Chirurgien pourra faire rapport fidèlement des corps morts trouvés en l'eau, s'ils ont été jettés morts ou vivans. Et quant aux corps morts qui s'eslèvent sur l'eau, c'est adonc qu'ils sont ja cadavereux et remplis d'air, qui les faits eslever sur l'eau comme une vessie remplie de vent. »

LES POISONS

« Cinq choses m'ont incité dit-il de colliger des anciens ce petit traité des venins : dont la première est à fin d'instruire le jeune chirurgien des remèdes qu'il doit user pour promptement survenir aux affligés, attendant le secours du Docte médecin. La seconde à fin qu'il puisse avoir vraie et exacte connoissance de ceux qui pourroient estre empoisonnés, pour fidèlement en faire rapport en justice, lors qu'il en sera requis. La troisième aussi, à fin que ceux qui sont residens aux champs comme les nobles et pères de familles, ayans mes œuvres, puissent secourir leurs pauvres sujets où ils seroient piqués ou mordus des bestes venimeuses ou des chiens enragés et autres bestes. La quatrième, à fin que chacun se puisse préserver d'estre empoisonné et survenir aux accidents. (1) »

« La cinquième est le désir que j'ay toujours eu et auray toute ma vie, de servir à Dieu et au public, avec protestations devant Dieu de ne vouloir enseigner à malfaire comme aucuns malveillans ne pourroient taxer : je désirerois que les inventeurs des poisons fussent avortés au ventre de leurs mères. »

Les poisons minéraux.

C'étaient les plus faciles à préparer et les plus stables, aussi avait-on recours pour faire disparaître sans bruit un personnage trop encombrant, au sublimé ou à l'arsenic incorporé selon les circonstances à quelque breuvage ou à une sauce fortement aromatisée. Comme la toxicologie était embryonnaire on ne pouvait pas compter sur l'analyse chimique des évacuations ou

des sérosités et seuls les symptômes de l'intoxication permettaient de découvrir la nature du poison employé.

« Ceux qui ont pris du sublimé, subit la langue et le gosier leur deviennent si aspres que s'ils avoient pris du jus de corines vertes, laquelle aspreté ne se peut oster que par nuls gargarismes lenitifs, sinon qu'avec grande difficulté et longueur de temps. Car subit qu'il est descendu dans l'estomach, il s'attache contre : pour cette cause il le ronge et ulcère peu de temps après. Il cause une soif insatiable et des angoisses indicibles. Il survient enflure à la langue, défaillance de cœur, suppression d'urine, difficulté de respirer, trenchées au ventre et à l'estomach intolérables, avec une contorsion de membres si grandes que si l'on n'y remédie promptement les pauvres empoisonnés meurent, les intestins et estomach rongés et percés, et de couleur noire comme si un fer ardent y eust passé (1). »

« Les patients jettent le sang par les oreilles, nez, bouche, par la verge et le siège : et j'atteste avoir vu... tous les accidens susdits. »

Le mercure métallique était fort discuté. A son sujet il y avait une « grande contrariété entre les anciens » qui avaient écrit sur le vif-argent. Ambroise Paré lui-même après avoir raconté quelques histoires d'absorption de mercure ayant causé la mort dit que : « néanmoins l'expérience monstre le contraire : ce que plusieurs doctes personnages témoignent Marianus Sanctus Barolitanus, homme fort expérimenté en la chirurgie... dit avoir vu plusieurs qui en ont avallée sans aucune incommodité ou lesion ». Et pour confirmation de son dire rapporte l'histoire d'une femme, à laquelle il « afferme avoir peu prendre pour quelque intention, à plusieurs et diverses fois, une livre et demie de vif-argent, qu'elle rejettoit par le siège sans aucun dommage. Et même « en l'Illiaque passion (dite Miserere mei, maladi mortelle) », plusieurs auraient échappé en prenant trois onces d'argent-vif avec de l'eau simplement. « Ce qui advient d'autant, que par sa ponderosité destourne l'intestin et pousse la matière fécale endurcie en bas. »

Le vif-argent est froid aussi craint-il le feu qui en le volati-

lisant « le fait monter en haut, encore qu'il soit fort pesant » et qui le sépare de ses amalgames, l'obligeant en particulier à « quitter l'or son plus grand amy qu'il ait point ».

Quant à l'aimant il rend fous ceux qui en ont pris, car c'est une pierre diabolique.

Poisons végétaux.

Les poisons végétaux sont plus nombreux. Il y a :

Le sardoine (spium risus) qui rend les hommes insensés, « induisant une convulsion et distension des nerfs telle que les lèvres se retirent, en sorte qu'il semble que le malade rie, dont est venu en proverbe, Ris sardonien, pour un très malheureux et mortel (1) ».

Le napellus, notre aconit, qui tue son homme en trois jours au maximum, « c'est de quoy les barbares empoisonnent leurs flèches. Les accidens qu'il induit sont tels : incontinent les lèvres s'enflamment, et la langue s'enfle : en sorte qu'elle ne peut demeurer en la bouche, anis sort dehors une grande hideur : les yeux aussi s'enflamment et sortent hors la teste : les malades tombent en vertiginosité et défaillance de cœur. Ils ne mouvoir ny longer les jambes tant ont les cuisses froides et débilitées. »

La jusquiame qui induit en aliénation d'esprit.

L'Ephemerium ou colchique qui donne des selles sanglantes.

La ciguë qui trouble elle aussi l'entendement « Offusque la veue, provoque hoquets, rend les extrémités toutes gelées. »

Les champignons qu'Ambroise Paré croit tous mauvais car « les uns sont veneneux de leur naturel, scavoir ceux qui rompus changent incontinent de couleur et se corrompent subit... les autres, bien que de leur nature ne sont tels, si est-ce que pris en trop grande quantité engendrent en nous accidens mortels. Vrayement, dit-il, je ne puis qu'esmeu de compassion de la part des hommes qui, poussés d'une trop grande friandise, ne se peuvent saouler de ceste semence mortelle, je ne puis, dis-je, que je n'enseigne le moyen comment on pourra manger

les champignons sans en sentir dommage scavoir : les faisant cuire avec poires sauvages, au défaut desquelles on pourra user de poires domestiques, pourveu qu'on prenne de celles qui sont plus aspres, sans regarder si elles sont fresches ou séchées au soleil et non seulement les poires, mais aussi les feuilles du poirier, tant sauvage que domestique y sont bonnes. »

Et pour terminer cette cuisine, ce conseil humoristique : « ainsi accoustrés les faut jetter aux privés, et partant ne feront nul mal... »

L'opium est beaucoup moins dangereux car « l'odeur fâcheuse du suc de pavot noir, qu'on appelle opium, fait qu'il est malaisé à mesley parmy le boire sans qu'on s'en aperçoive, tout ainsi qu'on fait de la mandragore : entendu qu'il ne fait mourir la personne si l'on n'en prend grande quantité : mais de tant qu'il y a danger pour l'ignorance des médecins ou apothicaires qui en peuvent ordonner plus qu'il ne faut, l'on le connoistra pour ce que... il induit un sommeil très profond, avec un prurit et démangeaison et frisson, si grande, que souvent le malade en est excité de son profond sommeil. »

La Mandragore ne semble pas avoir inspiré à Ambroise Paré une terreur superstitieuse. Il ne la considère pas comme résultant de la fermentation au pied des gibets du sang et des débris des suppliciés. Il ne conseille pas non plus de l'arracher après avoir tracé trois cercles autour avec une épée, en se tournant vers l'orient pendant qu'un assistant profère des obscénités. Il ne décrit pas les gémissements de cette plante diabolique, mais il la considère simplement comme dangereuse, « Prise en quantité excessive... elle assopit les sens, elle rend les hommes lasses, tristes et esclancés, mornes, et sans aucune force, et fait que les patients, après avoir bien prié et s'estre bien tourmentés s'endorment en toute telle sorte et habitude de corps que la force du venin les aura surpris. »

Elle était même bienfaisante, puisqu'à la base des préparations anesthésique, que les patients absorbaient avant les opérations. Car « les Médecins en usaient anciennement lorsqu'on vouloit brusler ou couper un membre, pour oster le sentiment de douleur ».

Poisons animaux.

Le groupe des animaux « vénéneux » comprend, si l'on en croit Ambroise Paré, non seulement les aspics, les vipères, les scorpions et les araignées, mais encore les cantharides, les chenilles des pins et toutes les bêtes mortes de maladie ordinaire, de rage ou froudroyées.

Elles sont redoutables, ces bêtes, car elles tuent « par les piqueures et morsures ou esgratigneures, mais aussi par leur bave, haleine, escume, regard, cry et sifflement, veue et par leurs autres excremens. »

Pendant « le venin de chien enragé ou la salive d'une vipère ou la bave d'un crapaut et d'autres bestes venimeuses, n'enveniment pas en touchant seulement, mais faut que le venin entre dedans, tellement que si à l'heure on l'essuye, ne pourra faire aucun mal. » Aussi, pour se guérir, il est une opération très utile « et d'un merveilleux effet », c'est de faire « sucer la playe par quelque personne lequel ne sera à jeun et qui premièrement aura lavé sa bouche avecques vinaigre dedans lequel on aura fait bouillir tormentille, genest ou bouillon blanc ».

Il est recommandé aussi pour faire ventouse de prendre des oiseaux ou des volailles, de « leur plumer le cul et y mettre dedans un grain de sel et l'appliquer sur la playe, puis leur serrer le bec pour mieux tirer le venin ».

De petits chats ou chiens fendus tout vifs et appliqués sur la région de la morsure ont la propriété de décongestionner l'endroit en absorbant le venin mais l'essentiel c'est encore de « faire ligature au-dessus de la playe et qu'elle soit assez serrée afin qu'elle tienne et puisse empêcher le venin de pénétrer et monter aux parties internes... qu'elle ne soit aussi trop serrée, de peur de stupéfier et faire perdre le sentiment de la partie qui, par ce moyen, pourroit tourner en gangrene (1) ».

A l'appui de cette théorie, Ambroise Paré raconte une histoire, à lui arrivée, lorsqu'il accompagnait le roi Charles à Montpellier, Il visitait la boutique d'un apothicaire qui fabri-

quait une excellente thériaque et qui pour ce faire, conservait toujours dans un bocal de son officine des vipères vivantes destinées à la préparation de son produit. Curieux, Ambroise Paré en prit une pour examiner les crochets. Le reptile lui glissa dans la main et le mordit cruellement au doigt. Il fit de la compression circulaire, exprima la plaie avec énergie « afin de faire sortir le sang et le venin et garder qu'il ne gagnast au-dessus (1). » Il appliqua de la thériaque délayée dans l'eau-de-vie, et après peu de jours il fut guéri « sans aucun accident, avec ce remède seul. »

Le chat était, plus que la vipère, un animal redouté, personnage inquiétant, nocturne, en qui on voyait volontiers, pour peu qu'il fût noir, une incarnation du Mauvais. Ambroise Paré, plus scientifique, lui attribue un venin particulier qui infecte la cervelle, le poil, l'haleine, et jusqu'au regard de ce dangereux animal, « tellement qu'aucuns voyans ou oyons un chat, tremblent et ont une peur grande, qui se fait par une antipathie venant de l'influence du Ciel ».

La tuberculose si fréquente chez les chats mal nourris (et il devait y en avoir au Moyen Age) est causée par le venin. C'est pourquoi ceux qui « prenans plaisir aux chats » et qui ne veulent jamais dormir « sans en avoir quelques-uns couchés auprès d'eux » deviennent « phtisiques et en fin misérablement meurent ».

Ambroise Paré se sert de tous les arguments contre le chat exécré puisque, parlant de venin, il en vient à lui reprocher d'être (2) « une beste pernicieuse aux enfans du berceau, parce qu'il se couche sur leurs visages et les estouffe. »

Le chien, lui, est le véhicule d'une maladie de la rage. Aussi importe-t-il de faire le diagnostic de cette fatale affection chez l'animal. Au point de vue légal, il faut la déceler pour établir les responsabilités du propriétaire. Voici les principaux symptômes » :

« Lorsqu'il (le chien) voit de l'eau, il tremble et la craint et a une horripilation, c'est à dire que le poil luy dresse. Il a les yeux rouges et fort flamboyans et renversés, avec un

1. 23^e livre, chap. XXIII, M., III, 314.

2. 23^e livre, M., III, 333-334.

regard véhément, fixe et horrible, regardant de travers. Il porte sa teste fort bas et la tourne de costé. Il ouvre sa gueule et tire la langue qu'on voit livide et noire, halette et jette grande quantité de bave escumeuse et plusieurs autres humidités découlent de son nez. Il chemine en craincte, tantost à dextre, tantost à senestre, comme s'il estoit yvre, et tombe souvent en terre. Lors qu'il voit quelque forme, il court à l'encontre pour l'assaillir, soit que ce soit une muraille ou un arbre ou quelque animal qu'il rencontre. Les autres chiens le fuyent et le sentent de loing : et s'il s'en trouve quelqu'un près de luy, il le flatte et luy obéit, et tasche de se dérober à fuir de luy, encores qu'il soit plus grand et plus fort. Il ne boit ny mange, il est du tout muet, c'est à dire qu'il n'aboye point : a les oreilles fort pendantes et la queue retirée entre les cuisses : il regarde de travers et plus tristement que de coustume : il mord également bestes et gens, tant domestiques et familiers qu'estrengers et ne connoist aucunement son maistre, ny la maison où il a esté nourri, parce que l'humeur mélancholique luy trouble tous les sens (1). »

Lorsque quelqu'un a été mordu par un chien, il est à peu près impossible de savoir, par les caractères de la plaie, si la blessure est dangereuse car elle « n'afflige au commencement le malade non plus qu'une autre playe, au contraire de celles qui sont faites par morsures et piqueures des autres bestes venimeuses... dont nous conclurons que le venin fait par la rage ne se monstre pas au commencement et qu'il n'ait premièrement saisi et altéré les parties nobles. »

Ambroise Paré préconise une méthode curieuse basée sur ce que les chiens ont « un sentiment exquis... qui fait qu'ils sentent l'odeur du sang ou sanie de la playe faite d'un chien enragé et pour ce aucunement n'y touchent ».

Il faut faire macérer du pain sur la blessure et l'offrir à un animal sain. S'il le mange c'est que la morsure est bénigne.

Certains le donnaient à des volailles qui, en cas de rage, périssaient les premiers jours qui suivaient ; mais Ambroise

1. 23^e livre, M., III, 305 et suivants.

Paré demeure sceptique car il avoue avoir fait « telle expérience et scavoir véritablement que le chien estoit enragé par les signes susdits : toutefois les poulailles ne mourroient point après avoir mangé dudit pain ».

Enfin les mouches cantharides, beaucoup moins redoutables se contentent d'être des insectes paisibles, ne songeant qu'à ronger les feuilles des frênes. Elles sont « resplendissantes comme or et sont fort belles à voir à raison de leur couleur azurée parmy le jaune ». Bien que dégageant une très mauvaise odeur, elles ne sont pas dangereuses pour l'homme qu'elles n'attaquent pas du dehors. Absorbées, leur action caustique s'exerce sur les viscères. Elles « excitent une inflammation au foye et aux boyaux dont il s'ensuit flux de ventre par lequel le malade jette des excremens semblables à l'eau dans laquelle on a lavé chair sanglante et survient fièvre ardente... »

« Et quant aux parties dédiées à l'urine, causent inflammation, excoriation et ulcère, avec une extrême douleur et érection de la verge et tumeur aux hommes et aux femmes de toutes leurs parties génitales qui fait que l'urine sort en moins grande quantité et encores le peu qui en sort est sanguinolent, voire souventes fois les patiens pissent le sang tout pur et quelquesfois aussi les conduits de l'urine sont du tout estoupés, dont s'ensuit gangrene et mortification, et par conséquent la mort... »

C'est ce qui advint à un Abbé sur le retour d'âge, venu à Paris à l'occasion d'un procès. Il « sollicita une femme honneste de son mestier pour deviser une nuit avec elle (1) ». Le marché conclu, « elle recueillit M. l'Abbé aimablement » et, poussant même un peu loin la conscience professionnelle, elle « luy donna pour sa collation quelque confiture en laquelle il entroit des cantharides, pour mieux l'inciter au désir venerique ». Mais hélas le lendemain le pauvre abbé « pissait et jettoit le sang tout pur par le siège et par la verge ». Les médecins diagnostiquèrent à cause des érections la nature du toxique. Malgré tous leurs soins « M. l'Abbé se délaissa à mourir avec gangrène de la verge ».

La morale de cette histoire, c'est, dit Ambroise Paré, qu'il conseille « à telles dames ne prendre de telles confitures et moins encores en donner à homme vivant, pour les accideus qui en adviennent ».

Les cantharides peuvent causer aussi de graves accidents en applications locales, sous forme de vésicatoire.

Il vint à Paris une demoiselle « couperosée au visage, y ayans de gros saphirs, ou boutons avec grande rougeur en sorte que plusieurs qui la voyoient l'estimèrent estre lépreuse jusques à luy interdire de ne plus entrer en l'église de sa paroisse, de peur qu'elle ne gastat les sains ». Ambroise Paré fut consulté avec MM. Jacques Hollier et Robert Greauve, docteurs régens à la faculté de Médecine, Etienne de la Rivière et Germain Cheval, chirurgiens jurés à Paris et ils décidèrent qu'on « lui appliqueroit un vésicatoire fait de cantharides sur toute la face, afin d'attirer la matière des boutons et l'humeur superflü qui estoit pareillement imbu en tout son visage ».

Mais quelques heures après se manifesta l'empoisonnement car « elle eut une chaleur merveilleuse à la vessie, et grande tumeur au col de la matrice, avec grandes empreintes et vomissoit et pissoit et asseloit incessamment ».

Heureusement, tout s'arrangea et le visage et l'état général, si bien même qu'« estant retournée en sa maison, fut mariée, et a eu depuis de beaux enfans ».

Tous les poisons se renforcent mutuellement dans les mélanges. D'ailleurs, les traîtres, les empoisonneurs, les parfumeurs qui sévissaient au ^{xvi}^e siècle savaient les combiner pour les rendre plus subtils, tellement impondérable qu'ils suffisait d'en respirer un peu pour tomber raide mort.

« Le venin pris par l'odeur est merveilleusement subit... car la vapeur... est facilement portée avec l'air que nous attirons et expirons... lequel nous convient attirer pour la conservation de nostre vie : car sans luy ne pouvons vivre... et alors il se fait un combat entre venin et nature, laquelle si elle est plus forte, par sa vertu expulsive, les chasse dehors par la sternutation et vomissemens, sueurs et flux de ventre, ou par autres manières, comme par flux de sang ou par les

urines. Au contraire, si le venin est plus fort, Nature demeure vaincue et parquoy la mort s'ensuit (1) ».

Et Ambroise Paré raconte l'histoire du Pape Clément, oncle de la reine, mère du roi, qui fut empoisonné par la vapeur d'une torche. « D'avantage un quidam de récente mémoire ayant odoré une pomme de senteur envenimée, subit le visage luy enfla et eut une grande vertigine, de façon qu'il lui sembloit que tout tournast sens dessus dessous et perdit pour quelque temps la parole et toute connoissance : et n'eust esté qu'il fut promptement secouru par sternutatoires et autres choses, il fust allé avec le Pape Clément.

Le vray alexitere de ces parfums envenimés c'est de ne jamais les odorier et fuir tels parfumeurs comme la peste, et les chasser hors du royaume de France et les envoyer avec les Turcs et infidèles. »

L'imagination populaire était surexcitée par des récits fantastiques de poisons instantanés. Il suffisait d'en frotter la selle d'un cheval pour que le cavalier trépassât ou d'en répandre sur les étriers pour que les bottes fussent traversées « ce qui est une chose difficile à croire, dit Ambroise Paré, veu que le venin appliqué sur la selle et aux estriers n'a touché à la chair nue : toutesfois cela se peut faire ».

Ces poisons mystérieux et terribles venaient de l'Orient lointain où les Turcs, « barbares et nécromanciens » s'en servaient contre leurs ennemis.

« Toutes lesquelles choses ainsi expliquées, il sera aisé au chirurgien juger de tel et tel venin, par les signes d'un chacun d'iceux mentionnés et en faire rapport en justice lorsqu'il sera appelé (2). »

On reconnaît en général qu'un homme est empoisonné « par quelque façon que ce soit, quand il se plaint d'une grande pesanteur de tout le corps, qui fait qu'il se desplait en soy mesme : quand de l'estomach il luy monte quelque goust horrible à la bouche, tout autre que les viandes communes ne font, quelques mauvaises qu'elles soient : quand la couleur de la face change, maintenant livide, tantost citrine, et de toute

1. 23^e livre, M., III, 295-297.

2. 23^e livre, M., III, 341.

autre couleur estrange et difforme : quand il sent nausée et volonté de vomir : quand il a inquiétude de tout le corps et qu'il luy semble que tout tourne sens dessus dessous (1) ».

C'est grâce à la science qu'il avait de ces choses qu'Ambroise Paré put se sauver lui-même, en s'appliquant un traitement énergique, aussitôt diagnostiquée l'absorption du poison. C'était « après la prise de Rouen, dit-il, me trouvant à disner en quelque compagnie, où on avoit quelques uns qui me hayoyent à mort pour la Religion : on me presenta des choux où il y avoit du sublimé ou arsenic : de la première bouchée n'en aperceu rien : la seconde je sentis une grande chaleur et cuiseur, et grande astriction en la bouche, et principalement au gosier, et saveur puante de la bonne drogue : et l'ayant aperçuee subit je pris un verre d'eau et de vin, et lavay ma bouche, aussi en avallay bonne quantité, et promptement allay chez le proche apothicaire : subit que je fus parti, le plat aux choux fut jetté en terre. Là donc chez ledit apothicaire, je vomi et tost après beu environ un posson d'huile, et la garday quelque temps en mon estomach, puis derechef la vomi : ladicte huile empescha que le sublimé d'adherast aux parois de l'estomach ; cela faict, je mangeay et beu assez bonne quantité de laict de vache, auquel avois mis beurre et le jaune de deux œufs : et voilà comme je me garanti de la main de l'empoisonneur : et depuis ne voulu manger des choux, ny autre viande en ladicte compagnie » (2).

Si l'on peut se guérir lorsqu'on est secouru à temps, il est beaucoup plus difficile de se préserver car : « les meschans empoisonneurs et parfumeurs qui secretement baillent les poisons, conduisent leur trahison et leur meschanceté si finement qu'ils trompent les gens les plus experts et de meilleur jugement qu'on scauroit trouver. Car ils ostent l'amertume des venins et les meslent avec choses douces : ainsi ils leur font perdre leur mauvaise odeur par la mixtion de choses odorantes et parfum. Aussi la poison donnée avec saulses appetissantes est fort dangereuses, d'autant qu'elle est avallée avidement et plus difficilement vomie.

1. 23^e livre, M., III, 289-292.

2. 27^e livre, M., III, 661-662.

« Et partant ceux qui craignent d'estre empoisonnés, comme souvent advient aux prelates et beneficiers pour avoir leur despouille, se doivent garder de toutes viandes appareillées (par gens suspects) avec saulses qui sont fort douces ou fort salées ou aigres et généralement toutes celles qui sont de haut goust. Pareillement estans bien altérés, ne doivent boire à grands traits ne manger goulument, mais bien considérer le goust de ce qu'ils mangent et boivent (1) ».

C'est plus efficace que d'employer les antidotes ou contrepoisons « appellés bezardica, d'un nom emprunté aux Arabes... C'est-à-dire en leur baragoûin conservateurs de vie ».

Il y avait beaucoup de bezahars en circulation à la Renaissance. Chaque poison avait le sien — mais les meilleurs, qui étaient universels, venaient d'Asie. Ambroise Paré raconte qu'« au pays de Perse et en quelque région des Indes se voit une espèce de bouc appelé en langue persique pazain (dont la pierre à proprement parler doit estre appelée pazar, du mot pazain qui signifie bouc: mais nous d'un mot corrompu l'appelons bezar, pour la plus part roue en couleur, de hauteur moyenne, au ventricule duquel se conecrée ceste pierre appelée bezar, en forme de presure, toujours augmentant et grossissant, en forme de tuniques d'oignons couchées l'une sur l'autre, de sorte que la première lame levée, celles de dessous se montrent toujours claires et resplendissantes de plus en plus, qui est un signe entre autres de bonne et légitime pierre bezahar... Du commencement elle estoit assez commune et de vil prix, parce que les marchands de ce pays de deça trafiquans en Perse et es-Indes, en pouvoient recouvrer aisément : mais depuis, sa force estant connue, elle a esté plus rare et chere, de tant que par Edict des Roys du païs, il a esté défendu de vendre aucun bouc aux marchands du dehors que premier il n'eust esté tué et sa pierre portée au roy... (2) »

« Ils en usent à nostre exemple, non seulement contre les poisons et venins mais aussi contre les morsures des bestes vénéneuses ».

« Les plus riches du païs se purgent deux fois l'an, scavoir

1. 23^e livre, M, III, 293-294.

2. 23^e livre, M., III, 339-342.

en mars et en septembre : cinq jours continus après, ils prennent pour chaque jour dix grains de ceste pierre macérée en eau de roses : et pour tel remède ils disent la jeunesse et la force des membres leur estre conservée... »

... « Voilà ce que Garcia du Jardin escrit de la génération et des effets de la pierre Bezahar, non pas pour l'avoir leu ou ouy dire, mais comme il l'asseure pour l'avoir veu et expérimenté ».

Le roi Charles IX qui avait une très grande peur des poisons, voulut un jour se faire une opinion définitive sur la valeur protectrice du bezahar persan dont un grand seigneur lui avait rapporté d'Espagne une pierre de première qualité. « Il m'appella, écrit Ambroise Paré, et me demanda s'il se pouvoit trouver quelque certaine et simple drogue, qui fust bonne contre tout poison : en tout subit luy respons que non, disant qu'il y avoit plusieurs sortes et manières de venins, dont les uns pouvoient être prins par dedans, les autres par dehors. Je luy remonstre que les venins ne font leurs effets d'une seule sorte et ne procedent lesdits effets d'une mesme cause... »

« Ledit seigneur qui apporta la pierre voulut outre mes raisons soustenir qu'elle estoit propre contre tous venins. Adonc je dis au Roy, qu'on avoit bien moyen d'en faire certaine expérience sur quelque coquin qui auroit gagné le pendre ; lors promptement envoya quérir Monsieur de la Trousse, prevost de son hotel et luy demanda s'il avoit quelqu'un qui eust merité la corde. Il luy dist qu'il avoit en ses prisons un cuisinier, le quel avoit desrobé deux plats d'argent en la maison de son maistre, où il estoit domestique, et que le lendemain devoit estre pendu et estranglé. Le roy lui dist qu'il vouloit faire expérience d'une pierre qu'on disoit estre bonne contre tous venins, et qu'il sceust dudit cuisinier après sa condamnation s'il vouloit prendre quelque certaine poison, et qu'à l'instant on luy bailleroit une contre-poison, et que où il eschapperoit il s'en iroit la vie sauve : ce que ledit cuisinier très volontiers accorda, disant qu'il aimeroit trop mieux encore mourir de ladite poison en la prison que d'estre estranglé à la veue du peuple ».

« Et tost après un Apothicaire servant, lui donna certaine poison en potion et subit de ladite pierre de Bezahar ».

« Ayant ces deux bonnes drogues en l'estomach, il se print à

vomir, et bien tost aller à la selle avecques grandes espreintes, disant qu'il avoit le feu au corps, demandant de l'eau à boire, ce que ne luy fut refusé. Une heure après, estant adverti que le dit cuisinier avoit pris ceste bonne drogue, priay ledit seigneur de La Trousse me vouloir permettre d'aller voir, ce qu'il m'accorda, accompagné de trois de ses archers : et trouvay le pauvre cuisinier à quatre pieds, cheminant comme un beste, la langue hors de la bouche, les yeux et toute la face flamboyante, désirant tousjours vomir, avec grandes sueurs froides, et jettoit le sang par les oreilles, nez, bouche, par le siège et par la verge. Je luy fis boire environ demi-setier d'huile, pensant luy aider et sauver la vie, mais elle ne luy servit de rien parce qu'elle fut baillée trop tard : et mourut misérablement, criant qu'il lui eust mieux valu estre mort à la potence. Il vécut sept heures ou environ et estant décédé, je fis ouverture de son corps en la présence dudit seigneur de La Trousse et quatre de ses archers, où je trouvais le fond de son estomach, noir, aride et sec, comme si un cautere y eust passé : qui me donna connoissance qu'il avoit avallé du sublimé et par les accidens qu'il avoit pendant sa vie ».

« Et ainsi la pierre d'Espagne, commel'espérance le monstra, n'eut aucune vertu. A ceste cause le Roy commanda qu'on la jettast au feu : ce qui fut fait ».

Cette expérience célèbre fut âprement reprochée à Paré par les moralistes postérieurs. De nos jours la question n'est pas encore définitivement résolue. Le respect de la vie humaine est, en apparence, poussé plus loin, mais de temps en temps surgissent cependant des propositions demandant l'autorisation pour les médecins d'expérimenter sur les condamnés à mort et en particulier de leur inoculer le cancer, ce qui est tout aussi cruel, bien que moins immédiat, que de leur faire ingérer du sublimé.

« La Mumie et la Licorne ».

Le Bezahar n'était pas le seul produit merveilleux capable, dans l'esprit du peuple, de protéger des poisons et même de la peste. Il y avait aussi la corne de Licorne absorbée en poudre

ou en infusion. Paré conteste non seulement l'efficacité du produit, mais encore l'existence de l'animal.

« On entend par ce mot de licorne(1), écrit-il, une beste naisante en fort lointain pays, ayant une seule corne au front, qui est prise comme chose miraculeuse contre tous venins... on peut conjecturer que ce peu de connaissance que l'on en a eu jusques à présent en nostre Europe, comme d'une chose estrange, a esté donnée par gens barbares, lesquels comme il appert, n'ont peu dire autre chose sinon qu'elle naît ès déserts et qu'elle est solitaire et hante les lieux inaccessibles, et partant que c'est une chose qui se voit fort rarement, qui démontre assez que ces gens n'en sçavent rien au vray et qu'ils n'en parlent que par oüy dire.

« ... Partant ces choses considérées, le lecteur en croira ce qu'il voudra. Et quant à moy, je crois que la Licorne n'a encores esté découverte... (2) »

Les cornes que les marchands vendent si cher proviennent tantôt d'éléphant, tantôt de rhinocéros, quelquefois même d'animaux domestiques. Il n'existe en outre aucun critère qui permette de reconnaître la véritable, la bonne corne de licorne. Quoi qu'on ait pu écrire, Ambroise Paré qui n'a pu constater les effets curatifs de cet organe merveilleux se refuse à y croire.

C'est ce qu'il expose au « Très haut et puissant seigneur Messire Christophle des Ursains, chevalier des ordres du Roy » son client :

« Monseigneur, voulustes savoir ce qu'il me semblait de la corne de licorne, et si j'avais conneu par quelque'expérience qu'elle eust puissance contre les venins. Lors je vous fis response qu'on ne sçait, à la vérité quelle est ceste beste, mesme que aucuns doutent que ce ne soit une chose controuvée. Car les uns disent que c'est une beste inconneüe et qu'elle naist aux Indes : les autres en Aethiopie : d'autres en terres neufves et les autres es deserts inaccessibles : et n'en parlent tous que par oüy dire. Et comme ils sont pareillement discordans de la forme et figure et couleur et de sa corne, et des pieds et des

1. *Discours de la Mumie et de la Licorne*. M., III, 468 et suivantes.

2. *Id.* M., III, 468 et suivantes.

mœurs car les uns disent qu'elle est la plus furieuse et cruelle de toutes les bestes, et qu'elle hurle fort hideusement et que jamais on ne la prend vive ; autres au contraire la disent fort douce et bénigne et s'amouracher des filles, prenant plaisir à les contempler et qu'elle est souvent prise par ce moyen .

« Plusieurs tiennent que si l'on fait tremper de la corne de licorne en de l'eau, et que de ceste eau on fasse un cercle sur une table, puis qu'on mette dedans ledit cercle un scorpion ou araignée, ou un crapaud, que ces bestes meurent et qu'elles ne passent aucunement par-dessus le cercle. Je l'ay voulu expérimenter et ay trouvé celà estre faux et mensonger. »

« Autres disent que si on faisoit avaler à un poulet ou pigeon qui eust pris arsenic ou sublimé ou quelque autre venin, il n'en sentiroit aucun mal, celà est pareillement faux, comme l'expérience en fera foy . »

« Autres tiennent pour chose véritable que la vraye licorne estant mise à l'eau se prend à bouillonner. Je dis que celà se fait aussi bien aux cornes de bœuf et de mouton et d'autres animaux, voire es tez de pots, tuiles et briques... »

« Autres disent avoir grande vertu contre la peste et autres venins : et croy pareillement estre chose fabuleuse. Quelqu'un me dira que possible les cornes dont j'ai fait mes expériences n'estoient vrayes cornes de licorne. A quoi je responds que celles de Saint Denis en France et celle du Roy que l'on tient en grande estime, et celles des marchands de Paris que l'on vend à grand prix ne sont doncques vrayes cornes de licorne : car ç'a esté sur celles-là que j'ay fait esprouve... »

« Or, Monseigneur, ces contrariétés d'opinion, et les esprouves qu'on en fait, font juger que tout ce que l'on dit des licornes est chose controuvée à plaisir par les peintres et historiographes. Et ne suis seul de ceste opinion car il y a plusieurs doctes medecins, gens de bien, craignant Dieu, qui sont de mon avis... et principalement feu Monsieur Chappelain, conseiller et premier medecin du roy Charles neuvième, lequel en son vivant estoit grandement estimé entre les gens doctes. »

« Un jour luy parlant du grand abus qui se commettoit en l'usage de corne de licorne, le priay veu l'autorité qu'il avoit à l'endroit de la personne du Roy nostre maistre, d'en vouloir

oster l'usage et abus et principalement d'abolir ceste coustume qu'on avoit de laisser tremper un morceau de licorne dans la coupe où le Roy beuvoit, craignant le poison : et qu'elle est beaucoup plus chère que l'or, comme on peut voir à supputation, car, à vendre le grain d'or fin onze deniers pite, la livre ne vaut que sept vingts huit écus sol... et (la licorne) vaut douze cens quatre vingts écus : à ceste cause il feroit beaucoup d'oster cette superstition et larcin qu'on fait au peuple. »

« Il me fit response qu'il croyoit l'opinion qu'on avoit de la licorne tant invétérée et enracinée au cerveau des princes et du peuple que ores qu'il l'eust volontiers ostée, il croyait bien que par raison n'en pourroit estre maistre : et que les medecins ayans une bonne âme, encores qu'ils sachent qu'elle ne veut rien, n'ayant aucune vertu qu'on luy attribue, sont souvent contraints de permettre aux malades d'en user, parce qu'ils le désirent et en veulent : et que s'il advenoit qu'ils mourussent sans en avoir pris, les parents donneroient tous la chasse ausdits medecins, et les descriroit comme la faulse monnoye. »

« D'avantage disoient que tout homme qui entreprend à descrire de choses d'importance et notamment de réfuter quelque opinion receüe de long temps, il ressemble au hibou ou chat-huant, lequel se montrant en quelque lieu éminent se met en butte à tous les autres oiseaux, qui le viennent becqueter et courir sus à toute reste. »

« ... Toutefois je croy que ce ne sera sans contredit : mais j'espère qu'en serez le protecteur et défenseur veu la grande autorité et crédit qu'avez en toute la France, car lors que ce petit livre sera en lumière, je ressembleray au hibou et croy qu'il y aura quelque gay et meschant corbeau ennemy de la vérité et de la République qui me cajolleront et becquetteront. Mais je leur tendray volontiers mes espauls pour me battre fort (toutefois sans me faire aucun mal) et s'ils me peuvent assaillir de quelque bon trait de raison ou d'expérience, tant s'en faut que je m'en trouve offensé, qu'au contraire je leur en sçauroy fort gré de m'avoir montré ce qu'onques je n'ay peu apprendre des plus doctes et signalés personnages qui furent et sont encore en estime pour leur doctrine singulière. »

Attaqué à ce sujet avec véhémence par un pamphlet rédigé

par un inconnu qui lui oppose l'autorité des anciens, il se contente de répondre : « J'aimerois mieux faire bien tout seul que de faillir avec tout le reste du monde car l'excellence de la vérité est si grande qu'elle surpasse toute la sagesse humaine, qui bien souvent n'est armée que de bravade, n'est enflée que de vent, n'est parée que d'apparence et vanité : parquoy la seule vérité doit estre cherchée suivie et chérie (1). »

Et ces conseils de modération pour terminer :

« Seulement je le prie, s'il a envie d'opposer quelques contredits à ma réplique, qu'il quitte les animosités et qu'il traite plus doucement le bon vieillard.

« Il est bien séant aux jeunes gens, pour faire preuve de leur esprit, éloquence et doctrine, de discourir des points problématiques librement : et aux gens de mon aage, de s'arrêter tellement à la vérité que l'on ne s'en départe aucunement, pourveu que l'un et l'autre se fasse sans pique, riotte, blâme et offense son prochain (2). »

Le mode était aussi à une préparation nauséabonde que l'on préconisait comme médicament et dont Ambroise Paré combattit l'emploi, la rangeant parmi les poisons les plus dangereux : la poudre de momie que l'on faisait venir à grand prix des pays orientaux.

Il était difficile de se procurer déjà du temps de Paré de véritables momies. Les naturels des pays producteurs trouvaient les barbares chrétiens indignes de servir de sépulture à leurs ancêtres vénérés. Il avait donc fallu passer par le canal des négociants israélites qui s'étaient spécialisés dans le trafic et même dans la confection de momies « thérapeutiques ». Il y avait à Paris même une industrie occulte qui fabriquait pour les apothicaires des momies avec les cadavres qu'on allait, la nuit, ravir au gibet de Montfaucon. On les vidait, les mettait sécher au four, et on les barbouillait de poix noire.

Ambroise Paré ne s'indigne pas contre ce procédé, car « néanmoins, dit-il, je crois qu'ils (les momies) sont aussi bons que ceux qu'on apporte d'Egypte, parce que tout n'en vaut rien ».

1. *Id.*, M., III, 515-519.

2. *Id.*, M., III, 515-519.

« Depuis naguères, devisant avec Gui de la Fontaine, médecin célèbre du Roy de Navarre, sçachant qu'il avoit voyagé en Egypte et en la Barbarie, je le priay me faire participant de ce qu'il avoit appris de la licorne et de la mumie. Il me dit que c'estoient toutes bayes, ce qu'on bruyoit par deçà de la licorne et que jamais n'en avoit rien sceu descouvrir. Et quant à la mumie,... il ouyt dire qu'il y avoit un juif qui en faisoit grand trafic : en la maison duquel allant, le supplia de luy vouloir monstrier les corps mumiés. Ce qu'il fit volontiers et luy ouvrit un magasin où il y avoit plusieurs corps entassés les uns sur les autres. Iceluy priant derechef le juif de luy vouloir dire où il avoit recouvré ces corps et s'ils se trouvoient comme en avoient escrit les anciens, es sepulchres du pays : ledit juif en se moquant de ceste imposture se print à rire, l'assurant et affirmant qu'il n'y avoit point quatre ans que tous lesdits corps qu'il voyoit là (en nombre de trente ou quarante) il les preparoit luy-mesme, et que c'estoient corps d'esclaves, ou autres personnes. Le dit La Fontaine luy demandant encore de quelle nation et s'ils n'estoient point mort de mauvaise maladie comme de lèpre, verolle ou peste : il luy respondit qu'il ne se soucioit point d'où ils fussent, ny de quelle mort ils estoient morts, ou s'ils étoient vieils ou jeunes, masles ou femelles, pourveu qu'il en eust et qu'on ne les pouvoit point connoistre quand ils estoient embaumés. Encore luy dist qu'il s'esmerveilloit grandement comme les chrestiens estoient tant friands de manger les corps des morts... Finalement ledit la Fontaine disant que les chrestiens estoient doncques bien trompés de croire que les corps mumiés fussent tirés des sepulchres anciens : le Juif luy fist response qu'il estoit impossible que l'Egypte eust peu fournir de tant de milliers de corps, qui ont esté enlevés depuis que ceste cérémonie a esté (1) ».

« Or, par ce discours du Juif, on voit comme on nous fait avaller indiscretement et brutalement la charogne puante et infecte des pendus ou de la plus vile canaille de la populace d'Egypte, ou de veroles, ou pestiférés ou ladres... Et si en ce remède y avoit quelque efficacité, véritablement il y auroit

quelque prétexte d'excuse. Mais le fait est tel de ceste meschante drogue que non-seulement elle ne profite de rien aux malades, comme j'ay plusieurs fois veu par experience à ceux auxquels on en avoit fait prendre, ains leur cause grande douleur à l'estomach, avec puanteur de bouche, grand, vomissement... A ceste cause, je proteste de jamais n'en ordonner, ny permettre à aucun d'en prendre s'il m'est possible. Nous la renvoyerons en Egypte, comme nous ferons de la licorne aux déserts inaccessibles ».

LES TRAUMATISMES

Les questions posées aux médecins légistes intéressaient surtout le pronostic des blessures. Il importait de dire s'il y avait péril de mort ou de mehaing. Aussi Ambroise Paré dans les chapitres consacrés aux plaies en général insistait-il beaucoup sur les signes qui permettaient de connaître leur gravité.

« Les signes des playes sont conneus par le sens de la veuë, en la consideration desquels le chirurgien, avant toutes choses, doit connoistre quelles playes sont curables, et quelles incurables et guerissent facilement ou difficilement (1) ».

Leur gravité tenait à quatre causes :

La première était due à leur « essence et nature ». Car, dit-il, « si l'on propose une playe récente qui n'ait autre essence et mal que de simple solution de continuité en un muscle, incontinent prononcerons icelle estre sans danger et de peu de durée. Mais si la solution de continuité a complication d'ulcère, comme si elle est sanieuse, et de plus de trois jours, nous prononcerons icelle estre de difficile et plus longue curation (2) ».

La seconde résultait de la nature de l'instrument contondant et de la violence du choc. « Si la playe a esté faite en la teste d'un instrument aigu, pointu et pesant, sçavoir d'un maillet, si le coup est venu de haut, de grande force et de droit fil, nous prononcerons la playe estre dangereuse, voire mortelle si les autres signes y consentent ».

Le troisième des symptômes objectifs « si le patient est tombé et terrassé du coup, s'il a eu vomissement de cholere, esblüissement des yeux, flux de sang par le nez et les oreilles, aliéna-

1. 7^e livre, M., I, 432.

2. 27^e livre.

tion d'esprit et de memoire avec stupidité de tous sentimens, nous prononcerons iceluy estre en danger evident de sa vie ».

La quatrième dépendait « du temps qui couroit ». La fréquence des complications des plaies et l'énorme mortalité des blessés à certaines batailles avaient beaucoup frappé Ambroise Paré. Ignorant la nature exacte de l'infection, il avait attribué ces désastres « comme au temps... du siège du Roüen » à la « malignité de l'air » et à l'absence de réaction des organismes atteints.

« Ainsi voyons nous en certaines années les rougeolles et verolles des petits enfans estre pestilentes et mortelles, et conjointes avec vomissemens ou dysenteries furieuses : parquoy en tel cas nous pourrons juger, et de l'évènement de la maladie et du moyen de l'évènement ».

Il y avait lieu de chercher l'agent vulnérant.

« Les causes des playes, en tant qu'elles sont recentes et encore sanglantes sont estimées entre toutes celles qui peuvent advenir extrinsequement, c'est-à-dire par choses externes, lesquelles sont animées ou non animées (1) ».

« Les animées sont comme morsures ou piqueures de bestes, tant veneneuses que non veneneuses ».

« Les non animées sont comme un coup d'espée, de baston, de pistole, de pierre, de dage, et autres choses semblables : et selon icelles dont elles sont faites, prennent divers non : comme celles qui sont faites par choses pointues, aigues et poignantes sont dites piqueures, et celles qui sont causées par choses trenchantes, sont nommées incisions ou playes incisées : et celles faites par choses lourdes, pesantes, obtuses ou mouces, sont dites contusions ou playes contuses et meurtries. »

Il fallait enfin connaître la profondeur des plaies. Pour ne pas être induit en erreur, le chirurgien devait (et c'est une méthode originale, très précieuse, due à Ambroise Paré) mettre le blessé ou le cadavre « dans la mesme situation qu'il estoit quand il fut blessé ». Sans cela l'expert « estimera la plaie petite et fera rapport que la playe bientôt se pourra guarir, néantmoins le blessé monrra en briefs jours ».

1. M., I, 423, 5^e livre.

Le pronostic n'était pas certain avant le neuvième jour « qui est un terme où le plus souvent les accidents se monstrent plus grands ou plus petits selon la nature des corps et des parties blessées ».

Des plaies en particulier.

« ... Maintenant faut parler des playes de la face, lesquelles se doivent soigneusement traiter : afin que les cicatrices ne demeurent laides et difformes (1). »

« ... Aucunes fois il advient que la playe sera faite au travers des sourcils, en sorte que les muscles et pannicule charmeux qui les meuvent et eslèvent, seront du tout délacérés et coupés. Adonc les paupières ne peuvent estre eslevées, et les yeux demeureront clos, de façon que le patient s'il veut voir, sera contraint (voir après la consolidation de la playe) eslever de sa main ladite paupière ».

« ... Et tel accident le plus souvent vient de l'imperitie ou inadvertance du chirurgien, faute d'avoir deüment cousu la playe et d'y avoir appliqué compresses et fait ligature propre ».

Pour les joues, il faut éviter les cicatrices laides « il y en a plusieurs qui craignent tels accidents et principalement les belles damoiselles ».

« Au cou les playes sont graves. On reconnaît celles de l'œsophage à ce que le patient crache le sang et que les aliments sortent par la blessure. »

Celles des veines jugulaires et des carotides sont mortelles par l'hémorragie qui s'ensuit et qu'on ne peut tarir « à cause que le col ne peut estre fort serré ». Si le nerf recurrent est coupé à droite ou à gauche « la voix demeure rauque ». C'est ce qui arriva au « noble homme François Prevost, âgé de vingt-cinq ans » (2), qui reçut un coup d'épée « au travers de la gorge ». La veine jugulaire fut coupée « dont il survint un grand flux de sang, qui a bien grande difficulté fut estanché » et un des nerfs « vocables » sectionné « et semblablement les nerfs qui naissent des vertèbres du col, qui se dispersent aux bras : dont

1. 8^e livre, M., II, 82.

2. 8^e livre, M., II, 91-92.

tout subit le bras demeura impotent et paralytique. D'avantage la parole grandement depravée : joint que le col demeura un peu tors, ne pouvant tourner comme auparavant. Il fut mené en la maison de maistre Pierre Pelotot, maistre barbier chirurgien, demeurant à la place Maubert, dont, dit Ambroise Paré, fus envoyé quérir par le malade pour le penser avec ledit Pelotot. Estant arrivé, et l'ayant pensé, j'eus une grande desfiance de sa guérison, pour les accidens lui luy survindrent. A ceste cause je fis appeler Messieurs Comteret et Pietre, hommes bien entendus en la chirurgie, et fis mes rapports en justice, qu'à grande difficulté en pourroit-il reschapper et que sa playe estoit mortelle. Je l'ay pensé jusques à la fin, et Dieu l'a guarit. Toustefois est demeuré impotent du bras, et sa parole depravée. »

Les blessures de la trachée artère « sont très difficiles à curing pour leur perpétuel mouvement et que ladite trachée artère est cartilagineuse et exsangue ».

Le signe principal est la sortie de l'air par la playe. Leur pronostic est très sombre. Au point de vue médico-légal, il importe de suturer la plaie pour essayer de rendre la parole au blessé et pour obtenir ainsi, s'il se peut, un important témoignage verbal.

Il prit fantaisie une nuit, à un allemand qui habitait rue des Noyers chez un banquier nommé Perot, de se couper la gorge et de se donner plusieurs coups de couteau dans le thorax et dans le ventre.

« Le lendemain matin, aucuns de ses compagnons le voulans visiter, le trouverent fort mal, avec une grande quantité de sang répandue autour de luy. Et voyant tel spectacle, croyoient et pensoient que c'est esté son serviteur qui luy avoit fait tel excès, par-ce qu'il couchoit en sa chambre : lequel fut prins et mené prisonnier au Chastelet, en luy mettant sus avoir ainsi meurdri son maistre (1). »

« Or je fus, raconte Paré, envoyé quérir pour visiter et penser le malade : et voyant la trachée-artère et l'oesophage coupé, avec plusieurs autres playes, n'eus aucune espérance

de sa vie : et parquoy fut advis qu'on appellast Etienne La Riviere, chirurgien ordinaire du Roy et Germain Cheval, chirurgien juré à Paris et fut conclu entre nous, qu'il falloit recoudre la playe de la gorge... Promptement la playe cousue et bandée, ledit patient allemand commença à parler : et confessa que luy mesme s'estoit fait tel excès, et deschargea du tout son pauvre serviteur en nos presences, et de plusieurs autres, et principalement de deux Notaires, et d'un Commissaire du Chastelet : par ce moyen fut mit ledit serviteur hors de prison, et absous entièrement par la confession que fit son maistre. Et vous puis assurer qu'il vescu quatre jours, jaçoit que jamais depuis sa blesseure, ne sceut avaller aucune chose, mais fut aucunement alimenté par clysteres nutritifs, et choses odoriferantes nutritives, comme mie de pain trempée en vin... Seulement je t'asseureray, que par le benefice de la chirurgie, fut donné moyen audit allemand, de parler par l'espace de trois jours : qui fut cause que son serviteur et son hoste furent du tout descharges et la vérité des faits entièrement connue ».

Une autre fois la même méthode permit l'arrestation d'un meurtrier.

Deux anglais habitaient ensemble à Paris, près de la porte Saint-Marcel. L'un possédait pas mal d'écus et une grosse chaîne d'or, parmi de nombreux bijoux. L'autre, cupide et sans scrupule, emmena son camarade « jouer vers le bois de Vincennes : et estant dans les vignes luy coupa la Trachée-artère et l'œsophage, et luy donna certains coups de dague, et pensoit bien l'avoir tué, le laissant presque en sa chemise ».

« Ayant fait ceste trahison et meschanceté, incôntinent retourna en ceste ville. Puis le navré qui avoit feint estre mort se leva, et fit tant qu'il se trafna à la maison d'un païsan, lequel par pitié le fit penser et medicamenter. Il fust apporté en ceste ville où tost après un de ses compagnons m'envoya querir pour le penser : et trouvay qu'il avoit la Trachée-artère avec l'œsophage... entièrement coupée : et subit je recousus sa playe, prenant la Trachée-artère et r'approchant plus près qu'il me fust possible ses deux extremités l'une contre l'autre : mais de l'œsophage non, parce qu'il s'estoit retiré vers l'estomach : ... et incôntinent qu'il fut ainsi habillé commença à

parler et nommer celui qui luy avoit fait cest exces. Le meurtrier tost après fut pris aux faux bourgs Saint-Marcel : et le trouva-t-on saisi des hardes dudit patient, dont il fut constitué prisonnier, et le fait vérifié après la mort du patient, laquelle fut le quatrième jour de sa blessure. Tost après, le meurdrier fut rompu sur la roüe, pres Sainte Catherine du Val des Escholiers : et fut le meurtre vérifié, pour avoir recousu la playe dudit patient, l'ayant fait parler ».

Plaies du thorax.

« Des playes du Thorax ou poitrine, les unes sont faites par devant, les autres par derrière : aucunes penetrent au dedans et profondement, les autres non : aussi aucunes sont avec lesion des parties contenues, comme mediastin, poulmons, cœur, diaphragme, veine cave et grande artère ascendante : et quelquesfois penetrent de part en part tout au travers du corps avec fracture d'os poussés au dedans par l'entrée de la playe et à la sortie chassés au dehors : parquoy les unes sont mortelles, les autres non ».

« Les signes qu'elles penetrent au dedans sont connus, quand l'air sort de la playe avec un sifflement. Et pour bien connoistre cela, on fera boucher le nez et la bouche du malade, afin que son vent soit retenu, ce faisant, si la playe penetre, on verra sortir le vent, approchant une petite chandelle allumée près la playe, et lors on voit la flambe se mouvoir, et quelquesfois esteindre la chandelle : joint aussi que le malade a peine de respirer et expirer, et principalement quand il y aura du sang tombé sur le Diaphragme ».

Souvent la fièvre apparaît et l'haleine devient fétide « à cause que le sang se pourrit et convertit en une sanie fétide » (1).

Si la veine cave et l'aorte sont atteintes, l'hémorragie qui se produit est mortelle. Si c'est le cœur qui est transpercé, le pouls « devient languide et fort petit » et la syncope ne tarde pas. La mort peut toutefois ne pas être immédiate. « Je proteste, dit Ambroise Paré, avoir veu à Thurin un gentilhomme, lequel

se combattoit avec un autre, qui lui donna un coup d'espee sous la mamelle senestre, penetrant jusques en la substance du cœur, et ne laissa tirer encores quelques coups d'espee contre son ennemy qui s'enfuyoit, le poursuivant la longueur de deux cents pas, puis tomba en terre mort ».

A l'autopsie, il trouva une plaie du cœur « de grandeur à mettre le doigt » et une inondation sanguine dans le médiastin.

Lorsque le poumon est blessé, il sort du sang spumeux par l'orifice. Quand le diaphragme est transpercé il y a de très grandes douleurs et une grande difficulté de respirer. Il faut craindre la hernie diaphragmatique car après une « grande et vehementé inspiration, est quelquesfois attiré l'estomach et les intestins par la playe en la capacité du thorax ». Ce qu'Ambroise Paré affirme avoir remarqué à deux personnes. Dans tous les cas, il faut faire « rapport de mort hardiment » (1).

Plaies du ventre inférieur.

Les plaies abdominales sont redoutables car quelquefois l'instrument demeure dedans. Si l'estomac est blessé « le manger et le boire sortent » et le malade vomit du sang et de la bile (2).

« Les flancs se tuméfient et deviennent durs, le malade a le hoquet et grande douleur au ventre. Luy surviennent petites sueurs et refroidissement des extrémités : et si les gros intestins sont vulneres la matière fécale sort par la playe... Aussi les playes de l'estomach, intestins grêles et principalement du jejunum sont mortelles. »

Si le foie est atteint, il sort beaucoup de sang par la plaie et le blessé ressent une douleur « véhémente » au niveau du cartilage typhoïde. La mort est très fréquente.

« Si la ratelle est navrée, le sang sort du côté senestre gros et noir et si le sang découle dedans le ventre, souvent se pourrit, dont plusieurs accidents sourdent, et souvent la mort les saisit. »

1. 27^e livre, M. III, 654.

2. 8^e livre M. II, 94; 96.

Les blessures de l'appareil génito-urinaire occasionnent de vives douleurs et des hématuries.

Chez la femme les blessures de « l'amary » (utérus) donnent des écoulements sanglants.

Les plaies des testicules sont très graves, aussi le chirurgien devra-t-il les soigner le mieux possible pour conserver ces organes si nécessaires qui « font la paix en la maison ».

Lorsqu'un tronc nerveux est coupé, il y a une très grande douleur au niveau de la plaie et très souvent il se produit « gangrène et mortification » de la partie correspondante.

Si la moelle épinière est atteinte « le malade subit tombe en paralysie ou convulsion, et le sentiment et mouvement des parties inférieures se perd, et les excréments, comme la matière fécale et urine sont jetés involontairement, ou de tout retenus ».

Dans ce cas, il faut faire le rapport « que bien tost le malade mourra et principalement s'il a difficulté de respirer » (1).

Les morsures sont dangereuses et plus difficiles à guérir que les plaies ordinaires parce que la section est moins nette et parce que la salive qui les infecte a « quelque chose contraire à nostre nature laquelle induit une mauvaise qualité de l'ulcère, la rendant plus douloureuse et rebelle aux remèdes » (2).

En dehors de tout venin particulier, il est des animaux comme le cheval, le singe, le chat, dont la morsure est redoutable. Les animaux sauvages, ou affamés, ou en rut sont plus dangereux que les autres. Certains auteurs avaient affirmé que la morsure de l'homme était venimeuse pour l'homme « et principalement des rousseaux picotés de marques tannées noires et autre couleur, qu'ils ont partout leur corps et encore plus s'ils sont en cholère ».

« Quant ceux qui ne sont de tel tempérament, on peut tenir leur morsure n'estre participante d'aucune venosité à raison de leur salive. »

« Parquoy la difficulté qui vient de guarir la morsure qu'aura fait un homme non roux, vient à raison de la meur-

1. 27^e livre M. II. 657.

2. 23^e livre. M. III. 298-299.

trisseure qui se fait au moyen des dents qui sont mouces et non tranchantes, lesquelles ne peuvent entrer dedans la chair sinon en escorchant et contusant, comme se font les coups orbes et les playes faites avec les pierres et bastons, ou autres semblables, lesquelles on voit estre plus difficiles à guarir que celles qui sont faites avec glaives trenchans . »

Contusions.

« La définition de Contusion qui est, selon Galien (livre de constitutione artis), solution de continuité en chair ou os, faite par baston ou ferrement gros et pesant, ou par cheute de haut. Le symptôme qui ensuit telle maladie est meurtrisseure... c'est à dire noirceur et liveur. »

Cette noirceur provient d'un épanchement sanguin. En cas de violent traumatisme, lorsqu'il y a chute de haut, compression thoracique, enfouissement ou « par une extrême tension, comme est celle de la gehenne, ou par trop désordonnement crier » ou par coup d'harquebuse, le sang peut sortir des vaisseaux, mais alors il se répand à l'intérieur de l'organisme. En cas de coups « orbes, comme sont ceux de baston, de masse, de pierre, et pour dire en un mot, de toutes choses qui peuvent contondre, meurtrir » les veines et les artères sont « pressées, exprimées, rompues et dilacérées, mesme le plus souvent les parties extérieures en sont aussi grandement contuses et blessées avec playe, et quelquefois sans playe, de façon que le cuir demeure tout entier, mais le sang est espandu par les muscles, et entre cuir et chair seulement : laquelle disposition a été nommée des anciens *Ecchymosis* ».

Cet épanchement sanguin a une très grosse importance médico-légale, car il permet au chirurgien, « appelé pour faire rapport d'un corps mort, ayant des playes pénétrantes dans le corps, et autres non, de sçavoir s'il les a recues estant vif ou après la mort. Donc si les plaies ont esté faites au corps pendant qu'il vivoit, elles seront trouvées rouges et sanguinolentes et les lèvres d'icelles tuméfiées et plombinées (1) ».

« Au contraire si on les luy a données après la mort, elles ne seront rouges, sanglantes, ny tuméfiées, ny livides, parce que le corps estant mort, nature cesse toutes ses œuvres, et n'en voye plus de sang ny esprits aux lieux vulnérés. »

« Et partant le chirurgien fera son rapport que les playes auront esté données pendant la vie ou après la mort selon les signes qu'il trouvera. »

Fractures du crâne.

Les blessures de la tête sont souvent mortelles. On ne peut pas leur appliquer les règles générales du pronostic car une petite blessure superficielle peut correspondre à une grave fracture du crâne.

Il peut y avoir contusion sans plaie, plaie sans contusion et « aussi souventes fois on trouve complication des deux, à sçavoir plaie et contusion (1) ».

« D'avantage l'os est aucunes fois fracturé superficiellement et quelques fois jusques au Diploe, et souvent en toutes les deux tables, avec les membranes, comprenant aussi la substance du cerveau. Aussi souventes fois advient une commotion ou esbranlement au cerveau, avec ruption d'aucuns vaisseaux du dedans d'autres accidens. »

La fracture du crâne peut survenir par chutes, coups de bâtons, de lance, de hallebarde, de pierre, d'arquebuse, d'épée, etc. On la reconnaît à ses signes « rationaux » c'est à dire « qui se comprennent et donnent à entendre par raison la fracture du crâne » et aux signes « sensuels » c'est à dire qui monstrent au « doigt et à l'œil telle chose ».

Pour faire un bon rapport, il faut bien connaître les signes rationnels et savoir : « si le patient est tombé du coup en terre, ou de haut en bas sus une chose dure, s'il a demeuré quelques temps sans parler, ouïr, ne voir : et aussi par le récit du patient qui dit souvent sentir grande douleur et porte souvent la main à l'endroit du mal. »

Aussi faut avoir contemplation du baston comme s'il estoit

pesant et obtus, picquant, tranchant, ou autrement : et à la force de celui qui a frappé, et s'il estoit en grande cholere lors qu'il donna le coup : si le coup est tombé perpendiculaire et de droit fil. Aussi si le patient avoit la teste nue ou bien couverte, s'il est tombé en syncope après le coup et s'il a perdu sa ratiocination après estre retourné dudit syncope après le coup et qu'il eust eblouissement des yeux et vertigine, c'est à dire qu'il luy semble que tout tournast dessus dessous : et s'il a jeté sang par le nez, bouche, oreille ou yeux et s'il a vomi... On dit que cela vient quand les fractures parviennent aux membranes du cerveau. »

« Semblablement si l'os estant demi, on frappe dessus avec une spatule ou sonde en fer, et qu'il sonne cassé, comme si on frappait sur un pot de terre rompu, c'est signe que l'os est fracturé. »

« Or tous ces signes sont grandement conjecturantifs, voire certains que le crane soit fracturé et le cerveau offensé : de tant qu'il n'advient point sans apporter conséquence de tel accident... mais aussi tels accidens peuvent devenir sans qu'il y ait fracture estant seulement comme, esbranlé et estonné. Pareillement on en a vu aucuns avoir l'os de la teste cassé, à qui tels accidens n'estoient survenus faisans leurs affaires accoutumées, comme s'ils n'eussent point esté blessés, durant huit jours, plus ou moins, qui depuis ont esté abbatu de plusieurs accidens jusques à mourir... »

On peut conclure à la mort prochaine du blessé, lorsqu'il a perdu sa raison, qu'il s'agite dans son lit ou qu'au contraire il est paralysé, qu'il a les yeux « ténébreux » ou que la fièvre monte et se maintient.

On peut faire un rapport de guérison probable dans le cas contraire. Toutefois Paré reprenant le délai fixé par Roger ne déclare hors de péril les fractures du crâne que « cent jours parès la blessure faite ».

Il faut examiner soigneusement le patient car la fracture peut se faire quelquefois du côté opposé au coup « par quoy en tel cas quand la mort s'ensuit, le chirurgien est excusable ». C'est ce qui advint « à l'un des serviteurs de Monsieur du Mats, Contrôleur des Postes, lequel eut un coup de pierre sur l'os pariétal, partie dextre, avecques petites playes et grande con-

tusion et tumeur. Et luy fut faite incision pour aggrandir la playe et faire vacuation du sang contenu en ladite tumeur. Et fut traité par dessunt maistre Thierry de Hery, Lieutenant pour lors du premier barbier du Roy, duquel suis asseuré, écrit Ambroise Paré, qu'il n'oublia rien à faire son devoir parce qu'il avoit Dieu devant les yeux, et qu'il estoit bien exercé à la chirurgie. Et après l'incision faite connut à l'œil que l'os estoit entier : néantmoins avait conjecture grande que l'os pouvoit estre fracturé, pource qu'incontinent il fut frappé tomba en terre et vomist : et eut autres accidens qui denotoient Fracture. Tant y a que le patient mourut le vingt et unième jour dont ledit Thierry m'envoya quérir, pour la persuasion dudit Mats, pour savoir la cause de sa mort. Et lui ayant scié le crane, trouvasmes à la partie opposée du coup l'os scissuré et fendu, grande quantité de sanie et aposteue en la dure-mère, et mesme en la substance du cerveau » (1).

Les plaies du cerveau ne sont pas forcément mortelles, même s'il y a écoulement de substance cérébrale broyée. Ambroise Paré raconte à ce sujet l'histoire d'un page du Maréchal de Montjean qui reçut en 1538, à Turin, « un coup de pierre à la teste par un de ses compagnons, jouant au palet. Et le coup fut sur l'os pariétal, partie dextre, avec fracture et embarrure dudit os, et sortoit par sa playe de la substance du cerveau... et subit qu'apparceu telle chose, disois la playe estre mortelle. Et sur ce fait arriva un jeune médecin, lequel constata fort contre moy, disant qu'icelle portion du cerveau estoit graisse et non du cerveau. Auquel je dis, qu'il la gardast jusques à ce que j'eusse habillé le patient, et que mon dire seroit trouvé véritable. Et après avoir pensé ledit page, afin de prouver par raison et expérience qu'icelle portion du cerveau ne pouvoit estre graisse ; je lui dis premièrement, qu'au dedans du crane il ne se peut faire graisse... et quant à l'expérience, par la dissection des corps morts, jamais on n'y voit aucune graisse. Et néantmoins vouloit gagner son dire pour toujours contester. En fin luy dis que l'expérience nous mettroit d'accord. Ce que plusieurs gentilshommes et autres assistans desirerent bien voir

et entendre : car je tenois que ci c'estoit graisse, elle nageroit sur l'eau : au contraire que si c'estoit de la substance du cerveau qu'elle iroit au fonds. D'avantage si c'estoit graisse, en la mettant sur une pelle chaude, elle fondroit : et si c'estoit du cerveau, il se dessecheroit et demeureroit aride comme parchemin sans se fondre ou liquéfier, et promptement brûleroit... Et furent faites telles espreuves, dont fut trouvé mon dire estre vray : et combien que dedit page eust telle portion de la substance du cerveau perdue, il guérit, reste qu'il demeura sourd... » (1).

« Vray que s'il n'eust été grand seigneur ou prince, il n'en feust pas reschappé de telle playe, à cause qu'il n'eust voulu souffrir faire ce que l'art commande et les chirurgiens n'eussent fait si hardiment leur devoir. »

De même la perte de connaissance n'est pas constante, même en cas de blessure mortelle.

Un soldat avait reçu d'un camarade un coup de halebardé si violent que le fer pénétra jusqu'au ventricule gauche du cerveau. Ambroise Paré le pansa « comme par acquit, seahant que bien tost il devoit mourir ». Le blessé retourna tout seul chez lui, à plus de deux cents pas de l'infirmerie. Paré avertit un soldat « qu'il envoyast quérir un prestre pour disposer des affaires de son âme ». Le lendemain, le malade qui n'était pas mort manda le chirurgien « par sa gouge habillée en garçon » Paré refusa de défaire le pansement de peur que le blessé ne trépassât entre ses mains. Et pour s'en defaire il lui dit « qu'il ne falloît lever son appareil que le troisième jour » (2).

Le troisième jour, le soldat qui vivait encore revint tout chancelant « accompagné de sa garse et me pria, affectueusement, dit Paré, de le penser : et me monstra une bourse où il pouvoit avoir cent ou six-vingt pièces d'or, et qu'il me contenteroit à volonter... Non encore pour tout cela, je différois à lever son appareil, craignant qu'il ne mourust sur l'heure. Certains gentilshommes me prièrent de l'aller penser, ce que je fis à leur requeste : mais en le pensant mourut entre mes mains en convulsions. Or le prestre l'accompagna jusques à sa mort, qui se saisit de la bourse de peur qu'un autre ne la print, disant

1. *Id.*, 70-72.

2. *Apologies et voyages*. Perpignan, 1545, M. III, 694-695.

qu'il en diroit des messes pour sa pauvre âme. D'avantage, il s'empara de ses hardes et de tout le reste ».

« J'ay conté cette histoire comme chose monstrueuse que le soldat ayant reçu ce grand coup, ne temba en terre, et ratio-cina jusques à sa mort. »

La commotion cérébrale résulte le plus souvent d'un choc indirect ou de l'ébranlement de « l'air d'un coup d'artillerie ou du tonnerre tombant près de la personne ».

Il se produit dans ce cas une rupture des vaisseaux soit à l'intérieur du cerveau soit dans la paroi crânienne « au lieu dit Diploe dont s'ensuit flux de sang, qui decoule ou entre l'os et les membranes et le cerveau, lequel sang estant hors de ses propres vaisseaux se corrompt et putréfie... dont plusieurs accidens adviennent comme éblouissement de veüe, vomissement. Quelque temps après survient inflammation aux membranes et au cerveau... parquoy la mort s'ensuivit ».

Ce fut un épanchement sanguin traumatique intracranien qui causa la mort du roi Henri II. « lequel au tournoy receut un très grand coup de lance au corps qui fust cause luy eslever la visièrre, et un esclat du contrecoup luy donna au-dessus du sourcil dextre, et lui dilacera le cuir musculeux du front près l'os transversalement jusques au petit coin de l'œil senestre, et avec ce plusieurs petit fragmens ou esquilles de l'esclat demeurèrent en la substance dudit œil sans faire aucune fracture aux os. Donc à cause de telle commotion ou esbranlement du cerveau, il deceda l'onzième jour après qu'il fut frappé. Et après son decès, on luy trouva en la partie opposée du coup, comme envoirs le milieu de la commissure de l'os occipital, une grande quantité de sang espandu entre la dure-mère et la pie-mère : et altération de la substance du cerveau, qui estoit de couleur flave ou jaunastre, environ la grandeur d'un poulce : auquel lieu fust trouvé commencement de putrefaction : qui furent causes suffisantes de la mort advenue audit seigneur, et non la vue de l'œil seulement. Ce qu'aucuns ont voulu referer à la cause de sa mort : car on a veu plusieurs qui ont reçu de plus grands coups que cestuy sur les yeux, neantmoins ne sont morts » (1).

1. 8^e livre, M., II, 24-26.

LES PLAIES PAR HARQUEBUSES

Plaies par armes à feu.

A part un chapitre de Jean de Vigo, rien de sérieux n'avait été publié traitant des plaies par armes à feu avant Ambroise Paré qui fit paraître en 1545, chez Vivant Gaulterot, à l'enseigne de Saint-Martin rue Saint-Jaques, son premier ouvrage : « La Méthode de traicter les playes faictes par harquebutes et aultres bastons à feu : et de celles qui sont faictes par fleches dardz, et semblables : aussi des combustions spécialement faictes par la poudre à canon. »

Cet ouvrage primitif fut remanié dans de successives rééditions et incorporé finalement dans les œuvres complètes précédé d'abondantes préfaces dans lesquelles Paré clame son horreur pour l'inventeur de l'arme à feu « cest homme né pour le peril et defaite de l'humain lignage qui a eu pour recompense que son nom et sa profession ont esté inconnus de tout le monde, comme indigne d'aucune mémoire pour le malheur qu'il nous a introduit ».

De lui sont venus « ces horribles monstres de canons, doubles canons, bastardes, mosquets, passe-volants et pièces de campagne, ces furieuses bestes de couleuvrines, serpentines, basilisqs, sacres, faucons, fauconneaux, verses, fleutes, orgues et autres infinies especes, toutes de divers noms, non seulement tirés et pris de leur figure et qualité, mais bien davantage de leurs effets et cruauté. En quoy certes se sont montrés sages ceux qui premièrement leur ont imposé tels noms qui sont pris non seulement des animaux les plus ravissans comme des sacres et faucons, mais aussi des plus pernicioeux et ennemis du genre humain, comme des serpens, couleuvres et basilisqs, pour monstrer que telles machines guerrière n'ont autre usage, et n'ont

esté inventées à autre fin et intention, que pour ravir promptement et cruellement, la vie aux hommes : et que les oyans seulement nommer, nous les eussions en détestation... » «...De cette misérable boutique et magasin de cruauté sont sortis les mines, contre-mines, les sapes, les pots à feu, les traits, les lances et arbalestes à feu, les tonneaux meurtriers, les sachets les trainées, les fuzées, les fagots bruslans, les cercles, les oranges, les grenades, les pelotes, les pots et carreaux à feu ; très misérable invention par laquelle nous voyons souvent une milliasse de pauvres hommes fricassés sous une mine, ou caze-mate, les autres en l'ardeur du combat atteints, voire légèrement de ces engins, cruellement dans leur harnois, sans mesme que les eaux puissent refrener la furie d'un tel feu. »

« Ce n'estoit doncques assez d'avoir armé le fer et le feu contre nous, si mesme pour haster le coup on n'eust quasi comme empenné telles armes, les faisant voler aux dépens de nostre vie, appropriant des ailes à la mort pour accabler l'homme plus soudainement... »

« Vraiment quand en moy-mesme j'oy parler des machines desquelles les anciens usoient pour assaillir les hommes en combats et rencontre... me semble que j'oy parler de petits jouets d'enfans... »

« C'est donc à bon droit que nous detestons l'auteur d'une si dommageable et pernicieuse invention : comme au contraire devons estimer ceux dignes de grandes louanges, qui ou par paroles taschent à revoquer les princes et Roys de la pratique d'une si misérable et funeste machine, ou par effets et escrit s'estudient à donner quelques remèdes à ceux qui en auroient esté atteints. »

Ambroise Paré, après cette vigoureuse diatribe, s'ingénie à démontrer que les plaies par armes à feu ne participent pas comme on le croyait depuis Vigo, de quelque « venosité » particulière.

La question était importante pour le traitement. Si les accidents observés étaient dus à un poison se formant dans la poudre ou recolté par le projectile dans sa trajectoire, on se devait de cauteriser la plaie avec un fer ardent. Sinon, comme le pensait Ambroise Paré, il fallait abandonner cette thérapieu-

tique cruelle et panser les blessures avec les baumes ou les onguents appropriés.

En outre, il était nécessaire d'expliquer pourquoi les décès devenaient si nombreux sur les champs de bataille, et pour résoudre un intéressant problème de médecine légale, et pour rassurer les combattants qu'une terreur superstitieuse gagnait peu à peu.

Ambroise Paré aborda la question dans un discours adressé « au roi défunt Charles IX et à la Reine mère Catherine de Médicis », qui lui avaient demandé « comment il advenoit qu'en ces dernières guerres la plupart des gentils-hommes et soldats blessés de coups d'harquebusades et autres instrumens mourroient sans y pouvoir aucunement remedier, on a bien grand peine relevoient de leur maladie ores que les playes par eux receües fussent de bien petite apparence et que les chirurgiens appelés pour leur guerison y employassent tout leur devoir et sçavoir ».

« J'ai bien osé, dit-il, vous faire entendre les raisons qui peuvent avoir causé la mort à tant de vaillans hommes : la pluspart desquels j'ay veu, à mon grand regret finir piteusement leurs jours, sans qu'il me fust possible ny a autre encore plus esprouvé que moy, y donner aucun remède. Je say que le suivant discours estonnera quelques-uns, qui se reposant sur leurs opinions particulières, et ne recherchant les matières jusques au fond du sac, trouverons le premier front de ma dispute assez étrange : pource que contrevenant à ce que de long-temps on imprimé en leur esprit, je ne leur accorde la cause de la malignité des harquebusades proceder du venin ou empoisonnement, que leur cerveau songe estre porté par la poudre à canon, ou par les balles trempées et fricassées en quelque matière vénéneuse. »

«... Pour donc obvier aux argumens que les fauteurs de venin et empoisonnement cy-dessus mentionné, pourroient mettre en jeu, je feray voir que l'offense des harquebusades ne provient du venin que la poudre ou les balles porte quant et soy, et moins encore de la combustion ou cauterisation que ladite balle eschauffée par le feu mis en la poudre face es partie qu'elle rompt par sa violence... ce que toutesfois quelques uns

s'efforcent soustenir, alleguans pour toutes raisons qu'autre-fois on a veu... une maison couverte de chaume s'embraser au seul coup d'une harquebuse. Avec ce, qu'en la pratique des playes que font les instrumens à feu, nous voyons ordinairement les orifices et parties circum voisines ausdites playes, si noires qu'on dirait un cautere actuel y avoir passé joint aussi que l'on voit sortir et tomber l'escarre comme ils disent... »

« Pour entrer en matière, et respondre aux argumens cy-dessous allegués, il me semble bon de premièrement discourir s'il y a quelque venin enclos en la poudre à canon et encore s'il y en eust, si elle nous peut infecter par sondit venin. Pour lequel point parfaitement déduire, force m'est rechercher la composition d'icelle poudre, considérée qu'elle n'est de substance simple, mais composée : puis poursuivre la nature des simples qui entrent en sa composition... Il n'y en a que trois... à sçavoir le charbon de saule... le soufre et le salpestre, quelquesfois aussi l'eau de vie : lesquels engrediens considérés à part, sont exempts de tout venin... »

« Qui me fait dire toute la composition estre exempte de venin, puisque ses ingrediens sont si entiers chacun en son endroit, que les allemands Reistres offensés de quelque harquebusade, ne font difficulté de dissoudre en vin deux charges de poudre à canon et les avaler, esperans par ce moyen recouvrer leur santé et obvier aux accidens qui surviennent à leurs navreuses : ce que je n'approuve, parce que telle chose ne leur peut servir. »

« ... J'ai veu... quelques autres blessés en un endroit de leur corps, en appliquer sur leurs ulcères pour desseicher, et s'en trouver fort bien. »

Il y en avait d'autres qui disaient « n'estre la poudre, mais le boulet, qui subtilement pertuisé en plusieurs lieux et rempli de venin, ou trempé, fricassé et mixtionné en quelque poison, cause cest excès dangereux... »

Cette question des projectiles empoisonnés par un ennemi déloyal a de nouveau été étudiée récemment, ce qui prouve que la mentalité des soldats sur le champ de bataille est la même au ^{xx}e qu'au ^{xvi}e siècle. Chaque fois que la mort ravage intensément les armées, les mêmes explications mystérieuses surgissent.

Ambroise Paré croit que le feu de combustion de la poudre élève la température du projectile et suffit à détruire le poison éventuel. Il pense que la balle se refroidit ensuite pendant sa trajectoire et qu'elle n'arrive au contact des chairs qu'à une température assez basse, insuffisante pour provoquer une brûlure. Aussi la tache noire qui se voit autour des orifices des plaies n'est-elle pas autre chose qu'une ecchymose due à « la grande contusion ».

L'eschare qui se produit plus tard n'est pas due à l'action nécrosante d'un poison. Elle est constituée par certaines portions des « membranes et chair meurtries », dilacérées par la balle, qui se sont corrompues et se séparent des parties saines : « ce qui advient souvent à toutes les parties grandement contuses et autres. »

Ambroise Paré avait observé les tatouages produits par la poudre enflammée qui entre profondément dans les chairs lorsque le coup est tiré à peu de distance des téguments. C'était souvent le cas au xvi^e siècle où les batailles rangées dégénéraient vite en corps à corps par suite de la faible portée des engins de destruction.

« Ainsi, dit-il, la poudre enflammée pépète en la chair sans quelquefois ulcérer le cuir : ce qui advient pour sa ténuité et subtilité. Elle demeure de telle façon au profond d'icelle chair, qu'elle n'en peut aucunement estre ostée : en sorte qu'ayant essayé à l'en tirer par tous les moyens qu'il m'a été possible, comme avec vesicatoires, scarifications et cornets appliqués dessus, ce neantmoins la teinture et marque d'icelle y est demeurée, tout ainsi que l'on voit les caractères ou lettres que l'on fait aux esclaves y demeurer à jamais, quelque chose qu'on y puisse faire. »

La gravité des blessures faites par les armes à feu tient à la vitesse énorme (pour l'époque) des balles ou boulets projetés ! L'énergie nécessaire provient de la conversion de la poudre « en une très grande quantité d'air, lequel ne pouvant estre contenu au lieu où la matière estoit auparavant sa transmutation, est forcé sortir hors avec une incroyable violence, moyennant laquelle pousse le boulet, qui rompt, casse et brise tout ce qu'il rencontre, sans toutesfois l'accompagner... »

« Semblablement les balles jettées par la poudre d'une vitesse inestimable, rompent et brisent tout ce qu'elles rencontrent, voire ont plus de force contre les choses dures que contre les molles. »

Le déplacement de l'air provoqué par l'explosion a une puissance destructive considérable par lui-même. On a vu à Paris « une petite quantité de poudre fraîchement faite en l'arsenac, causer une si grande tempeste, qui fist trembler presque toute la ville, qui tomba par terre toutes les maisons prochaines, qui descouvrit et defenestra celles qui estoient plus à l'écart de sa furie : bref qui renversa çà et là quelques hommes demy-morts : aux uns osta la veue, aux autres l'ouye et en laissa d'austres non moins deschirés en leurs pauvres membres que si quatre chevaux les eussent escartelés. Et ce par la seule agitation de l'air... »

La balle elle-même, et à plus forte raison le boulet, chasse aussi devant soi « un vent si subtil et si roidement agité que les corps en sont premièrement saisis... ores que la chose ne soit découverte à la veue, car bien souvent l'action se fait par ce seul vent, sans que la balle donne son coup... »

« Un jour, écrit Paré, allant par le camp pour penser mes blessés, les ennemis qui estoient en la Tour d'ordre tirèrent une pièce d'artillerie, pensans tuer deux hommes d'armes qui estoient arrestés pour deviser ensemble. Advint que la balle passa fort près de l'un d'iceux, qui le renversa par terre, et pensoit-on que ladite balle luy eust touché : ce qu'elle ne fit nullement, mais seulement le vent de ladite balle au milieu de sa tassette qui fit telle force que toute la partie extérieure des cuisses devint livide et noire... »

Heureux temps où il fallait un obus pour contusionner un seul homme !

Les blessures dues aux armes à feu avaient été sans doute confondues avec celles produites par les traits d'arbalètes puisque Paré insiste sur leur diagnostic différentiel. Sans doute le petit orifice d'entrée avait-il pu faire commettre cette erreur, dans un cas de plaie en seton, à un chirurgien pressé ! Paré donne comme signes distinctifs la zone contuse et la malignité particulière des « playes par bastons à feu ».

LES BRULURES. LES GELURES LA FULGURATION

Brûlures.

« Les breusleures faites par poudre à canon ou métaux, huile, eau, et généralement toutes austres matières qui bruslent, ne different qu'en la seule quantité de la combustion. Lesquelles tout subit impriment à la partie une douleur et chaleur estrange, qui retient la qualité du feu, plus ou moins selon la nature et qualité de la chose qui brusle et le temps qu'elle aura demeuré sur la partie. »

Paré ne distingue que deux degrés : la brûlure superficielle qui s'accompagne de pustules ou vessies « si l'on n'y prévoit » et la brûlure profonde qui se traduit par une escarre « ou crouste, qui est la chair bruslée ». Elle est beaucoup moins douloureuse que la précédente « ce que l'expérience quotidienne montre en ceux qui sont cauterisés : car tost après la cauterisation ne sentent que bien petite douleur à raison qu'icelle grande combustion oste le sentiment en bruslant et mortifiant les parties sensibles.. »

« Ce que souventes foyz j'ay veu, écrit-il, encores nagueres en un enfant âgé de dix ans ou environ qui avoit esté trouvé en un bois tout congelé sans aucun mouvement ny parole, ayant seulement un bien peu de respiration, et apporté du dut bois fut mis près d'un feu ou fut en telle sorte rechauffé que la plus grande partie d'une de ses jambes fut bruslée jusques auprès des os : ou plusieurs voyans la jambe estre si grandement bruslée, joinct qu'à l'endroit de la combustion l'eschare estoit si grosse et si dure qu'elle rendoit la partie sans aucun sentiment, osoyent conclurre pour le plus expedient la luy extirper. A quoy je fuz appelé, ou tout subit la scarifiay de plusieurs in-

cisions assés profondes et dessus applicuay beurre avec huile rosat... pour faire tumber les escharres... en sorte que l'enfant fut gueri parfaitement. »

Le pronostic dépend de la cicatrisation. Il faut bien faire attention aux adherences, surtout aux paupières, aux doigts, aux aisselles, qui peuvent laisser une impotence fonctionnelle considérable.

Gelures.

Il semble qu'autrefois les hivers étaient plus rigoureux. En tous cas, les hommes étaient moins bien protégés contre le froid, surtout les soldats à qui on imposait souvent des marches prolongées dans la neige ou dans la boue glacée.

Les chirurgiens d'armées avaient de nombreuses occasions de constater les méfaits du froid. Pendant la campagne de Piémont en 1536, Paré, alors chirurgien de M. de Montjean, soigna de nombreux soldats qui « ayant passés les montagnes en hyver : desquels les uns par l'extrême froid, avoient perdu les oreilles, les autres la moitié d'un bras, les autres le membre viril, autres les orteils des pieds, aucuns y perdoient la vie, tesmoins la chapelle desTransis située sur le mont Cenis ».

Le froid excessif fait « que les esprits sont suffoqués et éteints » et les « esprits » qui viennent pour les remplacer « se retirent subit vers leur origine comme s'ils estoient repoussés par le grand froid de ladite partie ennemy ». Il s'ensuit une mortification et une gangrène.

Les parties extrêmes « comme les pieds et jambes ou les plus froides (moins irriguées) comme le nez ou oreilles... sont tousjours saisies de gangrene les premières ». Le traitement, l'amputation, ne suffit pas toujours pour obtenir la guérison.

« Ainsi me souvient, dit Paré, qu'en temps d'hyver un pauvre Breton, serviteur d'estable, demeurant à Paris, s'en alla coucher sus un lict, après avoir bien beu, près lequel il avoit une fenestre à demy ouverte, par laquelle le froid entra : et tellement lui altera l'une de ses jambes qu'à son reveil pensant ce lever ne se peust soustenir. Et pourtant fut posé près du feu, duquel il approcha sa jambe cuidant qu'elle fust seulement endormie : mais se brusla la plante du pied d'espaisseur d'un

doigts sans rien sentir parce qu'elle estoit ja mortifiée par le froid plus qu'à la moitié. Le lendemain ledit Breton fust apporté à l'Hostel-Dieu, où il fut visité par le chirurgien et autres, lesquels concluent qu'il estoit necessaire couper et amputer ladite jambe ainsi mortifiée, ce qui fut fait : mais ce néantmoins ladite mortification gaiga les parties supérieures en sorte que dedans trois jours après ledit Breton mourut avec sueur froide, resveries, syncopes. »

« D'avantage audit mesme temps d'hyver faisoit si grand froid qu'aucuns malades couchés audit Hostel-Dieu, l'extrémité du nez se mortifia sans y avoir aucune pourriture : quatre d'iceux je feis amputation de ladite partie, desquels deux guairèrent, les autres moururent ».

Fulguration.

La Foudre inspirait au xvi^e siècle une crainte bien compréhensible. On ignorait tout de l'électricité. La majesté des grondements du tonnerre et la puissance destructive de l'éclair avaient frappé l'esprit des hommes qui voyaient dans ces phénomènes bruyants et redoutables l'intervention d'une puissance surnaturelle.

On attribuait la mort à un venin spécial qui accompagnait les « tonnerres, fouldres et éclairs, lequel tue ceux qui en sont frappés, ou en grand peine en peuvent-ils reschapper, qui se fait par une certaine venenosité sulphurée, ce qu'on connoist aux corps qui en sont touchés et si les bestes mangent celles qu'il aura tuées, elles meurent et enragent ».

Le feu de la foudre, lui, fracasse ce qu'il touche « car il est plus chaud que nul autre feu ».

« Le tonnerre par son bruit rend les hommes sourds et tue les enfants au ventre de leur mère. Il fait encore plusieurs autres choses grandes et admirables, qu'il est impossible aux hommes d'en donner raison ».

Les signes de mort par fulguration résultent des idées singulières qui avaient cours :

« Il peut escheoir, écrit Paré, qu'on soit en doute qu'un corps trouvé mort par la campagne ou seul en une maison est mort

de foudre ou autrement. Parquoy estant appelé par Justice pour en faire rapport, concluras par ces signes, qu'il sera mort de foudre. C'est que tout corps frappé et mort de foudre sent une odeur fascheuse et sulphurée qui fait que les oiseaux et chiens n'en osent approcher, encore moins gouter : la partie frappée de foudre souvent demeure entière sans apparence de playe et neantmoins les os se trouvent comminués et brisés au dedans : que s'il advient qu'il y ait playe apparente, subit qu'on la touchera, on la sentira sans comparaison plus froide que le reste du corps.... aussi la foudre laisse tousjours certaine marque de brusleure, pource que nulle foudre est sans feu, soit en bruslant ou en noircissant ».

En outre, et c'est le plus curieux, les animaux frappés par la foudre tombent du côté opposé à l'endroit atteint. L'homme, au contraire, tombe du même côté ou alors il ne meurt point !

D'autre part, « les corps frappés de foudre ne sont point sujets à corruption comme les autres ».

LES PROBLÈMES SEXUELS

Les problèmes sexuels ont en Médecine légale une importance considérable. La plupart des actes reprehensibles, aux yeux de la loi, ressortissent à l'instinct sexuel.

Cet instinct fondamental, le seul même aux yeux d'une nouvelle école psychologique, inspire non seulement les divers attentats aux mœurs, mais incite encore, plus souvent même que l'intérêt (de nos jours tout au moins), aux crimes contre les personnes.

Au xvi^e siècle, il semble jouer un rôle moins important qu'actuellement. Les drames passionnels moins nombreux parce que leur publicité était moindre et leur châtimement plus rigoureux, plus immédiat aussi, n'absorbaient guère l'activité de la justice, encore moins celle du médecin légiste.

Le revolver qui tue si promptement, n'existait pas encore. Pour se defaire d'un conjoint fâcheux, le partenaire était obligé de recourir à des procédés plus compliqués, plus répugnants.

Les attentats aux mœurs, si on en excepte quelques histoires de viol, ne paraissent pas fréquents. Ambroise Paré en parle peu. Les hommes étaient sans doute moins compliqués qu'aujourd'hui et les mœurs plus libres en ce sens qu'elles permettaient à un instinct sexuel moins refoulé de trouver plus facilement son normal assouvissement.

Même si les perversions n'étaient pas moins rares, elles demeuraient en tous cas plus cachées, ne sortant pas, le plus souvent, du domaine du confesseur. C'est que la loi était impitoyable. Inspirée des prescriptions mosaïques, elle punissait de mort la plupart des anomalies sexuelles que l'on réunissait sous le nom de « bougrerie ». Seuls avouaient de semblables

méfais les malheureux déjà condamnés à mort pour un autre crime. Se sachant inévitablement perdus, ils profitaient de l'occasion, pour libérer par une entière confession leur âme destinée à comparaître bientôt devant le souverain Juge. En général il y avait aggravation du châtiment. Le coupable au lieu d'être pendu était brûlé vif avec la personne ou l'animal complice.

C'est ainsi qu'au ^{xiv}^e siècle, Etienne Blondel, condamné à mort pour avoir volé, « dist que, lui estant en l'age de 16 ans ou environ, ainsi qu'il gardoit, assez près de la ville où il fu nez, les bestes aux champs, c'est assavoir : vaches, jumens, ainesses, il, par dix fois et plus, n'est record du nombre, a eu compaignie à icelle bestes, ainsi comme icelles bestes estoient couchiées au champs, aucune foiz et aussi aucunes autresfois a eu afaire et compaignie ausdictes bestes ainsi que elles estoient couchées ès estables. Dist aussi que, à une chienne qu'il menoit avecques lui aux champs pour garder icelle chienne par plusieurs fois. Et dist, sur ce requis, que, depuis ledit temps, il a esté par plusieurs foiz à confession et receu son Sauveur, mais dudit pechié ne se osa oncques confesser à prestre aucun, aussi ... fut condempné icellui Estienne Blondel à estre ars au devant de la justice comme bougres ». Ce qui fut fait le samedi 16 novembre 1389.

Pour éviter aux innocents des punitions aussi excessives, il était nécessaire au médecin expert de bien connaître tout ce qui touche à la génération et à l'instinct sexuel. C'est sans doute pourquoi Ambroise Paré a consacré à ce sujet de si nombreux chapitres.

« Or nature, dit-il, desirant que son ouvrage fust immortel, a excogité telles parties pour le rendre immortel, à l'exemple d'un sage fondateur d'une cité qui ne regarde pas seulement pour l'heure qu'il a basti, de la peupler et faire habiter par un grand nombre de citoyens, mais comme elle se puisse conserver à jamais ainsi frequentée, et pour le moins d'un long espace de temps ... Mais l'ouvrage de nature a ja duré par plusieurs milliers d'années, et durera pour l'advenir, parce qu'elle a inventé un moyen admirable de substituer un autre nouveau animal au lieu de celui qui est perdu et mort. Et partant

nature a donné à tous animaux des membres pour concevoir et ausdits membres certaine vertu et faculté insigne pour causer plaisir et délectation : et à l'âme qui doit user desdits instrumens et membres une indicible et incroyable envie de ce faire, de laquelle estans incités et esguillonnés les animaux, encore qu'ils soyent totalement privés de raison, ou encore jeunes, ils ... s'employent à faire que leur race dure, comme s'ils estoient sages et en leur bon sens. Car nature sachant bien que la substance de laquelle elle fabrique les animaux n'admet et ne reçoit point une perfection de la sagesse du Créateur, pour la rendre éternelle, au lieu d'icelle, elle a octroyé et concedé ce qu'elle a peu, à sçavoir une amorce et un allèchement dédié à la conservation et propagation de leur race, joignant à l'usage desdits membres une volupté grandisive et inenarrable (1). »

« Autrement qui considereroit le conduit du champ de nature humaine et les immondices qui passent par iceluy et ses deux voisins le boyau cullier et la vessie, jamais l'homme ne voudroit s'accoupler avec la femme : de l'autre côté si la femme avoit egard au mal qu'elle doit avoir de porter l'enfant neuf mois en son ventre, et l'extrême douleur d'enfanter, jamais ne desireroit d'avoir compagnie d'homme (2) ».

1. 1^{er} livre, M., I, 109-110.

2. 18^e livre, M., II, 636.

LE SEXE. LA PUBERTE LES HERMAPHRODITES

Le sexe.

« Le sexe, écrit Ambroise Paré, n'est autre chose que la différence du masle et de la femelle à laquelle faut considerer que la femme a toujours moins de chaleur que l'homme. aussi qu'elle a quelques parties peu différentes, et situées en autre lieu que l'homme . . . et que les actions naturelles ne sont tant parfaites en elle qu'en l'homme. A la nature de la femme faut rapporter les chastrés, car ils degenerent un tel sexe et retiennent la nature d'iceluy, comme on voit par la voix feminine, a defaut de poil . . . Toutefois, faut avoir esgard qu'aucunes femmes approchent grandement la nature de l'homme, comme appert à la voix virile, et quelquefois on les voit porter barbe au menton. Au contraire, aucuns hommes retiennent de la nature de la femme, pour autant on les appelle effeminés. L'hermaphrodite a raison qu'il tient de la nature de l'homme et de la femme, il est moyen entre les deux, participant de l'un et de l'autre(1). »

La puberté.

Chez l'homme, la faculté reproductrice apparaît en général vers la douzième année. Elle se prolonge souvent « jusques à soixante et dix ». Cependant « Saint Augustin escrit aussi qu'un garçon de l'aage de dix ans engrossa sa nourrice lequel continuait à coucher avec elle » (2).

« Toutefois touchant cest article il y a grande variété selon la diversité de l'air, du temperament, de la propre et spéciale

1. M., I, 60-61.

2. 18^e livre, M., II, 712.

nature d'un chacun en particulier, des humeurs, de la maniere de vivre : dont vient que Pline, livre 7, chapitre XIV, escrit que Masinissa, roi de Numidie, ayant passé l'âge de quatre vingts ans, engendra un enfant (1). »

La puberté est caractérisée par le changement de l'expression du visage et la mue de la voix, « la force et le courage sont imbéciles ». « En outre fault noter que la vertu masculine gist aux testicules : qui soit vray, dès lors qu'on les aura perdus, la dite vertu se diminue, en sorte que le poil de la barbe et du penil ne croit plus, mais le plus souvent tombe (2). »

Chez la femme, elle apparaît, selon Paré, un peu plus tard « depuis le quatorzième an jusques au cinquantième ». Mais « la Romaine Cornelia, à 62 ans, avoit enfanté... et M. Joubert, très docte médecin, dit qu'en Avignon, la femme d'un tailleur d'habits nommé André, serviteur de M. de Joyeuse, continua à faire des enfans à l'aage de soixante et dix ans » (3).

Le sang menstruel vient alors « aux filles ja meures commencans à sentir leur cœur et devenir amoureuses et estres capables d'estre mariées et porter enfans ».

« Le poil folet pousse autour de leurs parties genitales, qui lors sont chaudes et tuméfiées ».

Les hermaphrodites.

Le sexe n'est pas toujours bien caractérisé. Il peut se former des hermaphrodites ou des Androgynes « qui sont des enfans qui naissent avec double membre genital, l'un masculin, l'autre féminin et partant sont appelés en nostre langue françoise hommes et femmes (4). »

Il y a quatre espèces d'hermaphrodites :

les hermaphrodites mâles qui ont un organe mâle bien conformed et une ébauche de vulve au perinée,

les hermaphrodites femelles qui, en plus de leur sexe, ont une espèce de penil,

1. *Id.*, 738.

2. *M.*, I., 156 note.

3. 18^e livre, *M.*, II, 738.

4. 19^e livre, *M.*, III, 15-18.

les hermaphrodites sans sexe normal,

les hermaphrodites mâles et femelles, ou Androgynes, qui sont ceux « qui ont les deux sexes bien formés et s'en peuvent aider et servir à la génération : et à ceux-cy les lois anciennes et modernes ont fait et font encore eslire duquel sexe ils veulent user avec défense, sur peine de perdre la vie, de ne se servir que de celui duquel ils auront fait election pour let inconvéniens qui en pourroient advenir. Or d'aucuns en ont usé de telle sorte que par un usage mutuel et réciproque, pailardaient de l'un à l'autre sexe : tantost d'homme, tantost de femme à cause qu'ils avoient nature d'homme et de femme proportionnée à tel acte... »

« Les médecins et chirurgiens bien experts et avisés peuvent connoistre si les hermaphrodites sont plus aptes à tenir et user de l'un que de l'autre sexe, ou les deux ou du tout rien. Et telle chose se connoistra aux parties genitales, à sçavoir si le sexe féminin est propre en ses dimensions pour recevoir la verge virile et si par iceluy fluent les menstrues ; pareillemens par le visage et si les cheveux sont déliés ou gros, si la parole est virile ou gresle, si les tetins sont semblables à ceux des hommes ou des femmes ; semblablement si toute l'habitude du corps est robuste ou efféminée, s'ils sont hardis ou craintifs, et autres actions semblables aux masles ou aux femelles. »

« Et quant aux parties genitales qui appartiennent à l'homme, faut et voir s'il y a grande quantité de poil au penil et autour du siège : car communément et quasi toujours les femmes n'en ont point au siège : semblablement faut bien examiner si la verge virile est bien proportionnée en grosseur et longueur, et si elle se dresse et d'icelle sort semence : qui se fera par la confession de l'hermaphrodite lorsqu'il aura eu la compagnie de femme : et par cest examen on pourra véritablement discerner et connoistre l'hermaphrodite masle ou femelle, ou qu'ils seront l'un et l'autre, ou qu'ils seront ny l'un ny l'autre. Et si le sexe de l'hermaphrodite tient plus de l'homme doit estre appelé homme : et ainsi sera-t-il de la femme, et si l'hermaphrodite tient autant de l'un que de l'autre, il sera appelé hermaphrodite homme et femme ».

Malgré toutes ces précisions, il y a des cas complexes où le sexe est difficile à déterminer. De nombreuses erreurs ont été commises. C'est ainsi, qu'Antoine Loqueneux, « receveur des tailles pour le roy, à Sainct Quentin, n'agueres m'a affirmé, écrit Paré, avoir veu un homme au logis du cygne à Rheims, l'an soixante, lequel semblablement on avoit estimé estre fille jusque en l'aage de quatorze ans : Mais se jouant et folastrant, estant couché avec une chambrière, ses parties génitales sevindrent à développer : le père et la mère le connoissant estre tel luy firent par autorité de l'Eglise, changer le nom de Jeanne à Jean, et luy furent baillés habillemens d'homme ».

« Aussi estant à la suite du roy à Vitry-le-François en Champagne, j'y vis un certain personnage nommé Germain Garnier : aucuns le nommoient Germain Marie, parce qu'estant fille appelé Marie : jeune homme de taille moyenne trappe et bien amassé, portant barbe rousse assez épaisse, lequel jusqu'au quinzième an de son aage avoit esté tenu pour fille, attendu qu'en luy ne se monstroient aucune marque de virilité, et mesme qu'il se tenoit avec les filles en habit de femme. Or ayant atteint l'aagesusdit, comme il estoit aux champs, et poursuivoit assez vivement ses pourceaux qui alloient dedans un champ de blé, trouvant un fossé le voulut affranchir : et l'ayant sauté, à l'instant se viennent à lui développer les genitoires et la verge virile, s'estant rompus les ligamens, par lesquels auparavant estoient tenus clos et enserrés (ce qui ne luy advint sans douleur) et s'en retourna larmoyant en la maison de sa mère, disant que ses tripes luy estoient sorties hors le ventre : laquelle fut fort estonnée de ce spectacle. Et ayant assemblé des Médecins et chirurgiens pour là-dessus avoir advis, on trouva qu'elle estoit homme et non plus fille : et tantost après avoir rapporté à l'Evesque qui estoit le défunt cardinal de Lenoncourt, par son autorité et assemblée du peuple, il reçeut le nom d'homme : et au lieu de Marie... il fut appelé Germain et lui fut baillé habit d'homme. »

Ambroise Paré, qui admet sans essayer de les expliquer ces différentes histoires mémorables, ajoute cependant que la

transformation inverse d'un homme en femme n'a jamais été observée « pour ce que, dit-il sans galanterie, nature tend toujours à ce qui est le plus parfait et non au contraire faire que ce qui est parfait devienne imparfait (1) ».

1. 19^e livre, M., III, 19-20.

STÉRILITE. IMPUISSANCE

Stérilité.

La stérilité peut provenir chez l'homme d'affections bien nombreuses. D'abord « ceux qui ont les Testicules trop froids ne sont pas beaucoup aptes à l'acte vénérien et n'abondent en lignée : et s'il leur advient, engendrent plus tost des femelles que des masles. Ils ont peu de poil autour des parties hon-teuses : leurs testicules sont petits et mols et aucunement aplatis » (1).

Comme le rôle des testicules est de « faire la semence pour la generation et de renforcer toutes les parties du corps par leur irradiation virile » on comprend ce qui advient aux « chas-trés lesquels n'ont plus de force que les femmes et quelquesfois moins. »

La semence peut être aussi de mauvaise qualité. Par exemple lorsqu'elle « est trop chaude ou trop froide, trop sèche ou trop humide et fluide qui fait qu'elle s'escoule subit de la matrice, comme celle des vieilles gens et des jeunes qui sont en bas aage : ou à cause du trop frequent coït qui rend la semence débile et indigeste et corrompue : et partant pour engendrer, il faut par quelque temps s'abstenir du coït ».

« Partant il ne faut assaillir son espouse trop souvent, car ce faisant la semence n'a loisir d'estre bien cuite, et élaborée et parfaite, dont elle n'est feconde à generation. Car toute semence n'est pas convenable à faire enfans : Il y faut deux conditions necessaires, l'une qu'il y en ait une bonne quantité, l'autre qu'elle soit bien cuite, et digeste, épaisse et gluante, pleine d'esprits fretillans !! (2). »

1. M., I, 155-156.

2. 18^e livre, M., II, 730-732 et suivantes.

« Ces deux choses manquent à ceux qui retournent trop souvent. Et ceux qui sont médiocrement, font amas de semence qui se rend parfaite en bonté ».

« Pareillement la femme de son côté amasse beaucoup de semence qui la chatouille et la fait désirer la compagnie de son mary plus beaucoup que quand il la connoist souvent : ce qu'on voit par expérience quand le mary a esté en un long voyage, que la femme deviendra soudain grosse, pourveu qu'il ait gardé loyauté à sa compagne, laquelle l'ayant attendu aussi longuement en est friande et affamée : et qu'au revoir après longtemps il semble se faire l'amour comme le jour des nopces, où il se fait un combat avec grande effusion de sang blanchi qui est la matière de faire petites créatures de Dieu ».

Paré admet encore des causes de stérilité singulières, comme les plaies cicatrisées derrière les oreilles qui ont bouché « certains rameaux des veines jugulaires » et de ce fait empêché à « la matière de la semence de descendre du cerveau aux testicules. »

La compression des testicules peut rendre impropre à la procréation car à ceux à qui on les a « tors et comprimés par violence, ... la voye de la semence est bouchée par un callus, qui fait qu'elle ne peut estre jettée hors : toutesfois jettent l'humeur visqueux contenu aux glandes prostates et le jettant sentent plaisir. »

Il y a aussi toutes les malformations de la verge. Il « advient stérilité à l'homme si elle est trop courte ou par trop énorme soit en grosseur ou longueur qui blesse la femme et luy provoque quelquesfois flux de sang principalement aux jeunes de sorte qu'elles ne peuvent jeter leur semence : car en lieu d'avoir plaisir et délectation, souffrent douleur. »

« Or si le vice vient de la trop grande longueur il leur faut bailler un bourrelet afin qu'elle n'entre si profondément et sera de telle grosseur qu'il sera besoin à ce que la femme ne sente douleur. »

« D'avantage, stérilité vient parce que la verge est tortue, pour la briefveté du ligament (qu'on appelle filet) de sorte qu'en l'érection d'icelle ne se tient droite, mais courbée de façon qu'il ne se peut faire intromission. »

« Semblablement, il se trouve quelques-uns qui n'ont point le trou au bout de la verge, mais ils l'ont dessous, à cause de quoy ils ne peuvent engendrer, parce que ceste imperfection les empesche de jetter la semence droit en la matrice. »

« Aussi, par une paralysie particulière de la verge peut venir stérilité qui se connoistra en faisant tremper les parties génitales en de l'eau froide et si elles ne se retirent, c'est signe qu'il y a paralysie à la partie : car en telles maladies les parties ne se retirent point mais demeurent molles — et y a quelquesfois peu de sentiment : joint que la semence sort sans que la verge se dresse et sans nul plaisir et les testicules sont froids au tact. »

Le mauvais état général peut rendre stérile. Et enfin, il ne faut pas oublier les sortilèges auxquels Ambroise Paré était obligé de croire. La réflexion qu'il met en note à propos des noueurs d'aiguillettes : « ceci surpasse l'esprit de l'auteur » permet de penser que Paré n'a pas pu, dans ses œuvres, exprimer nettement des opinions trop révolutionnaires pour son temps. Il était tenu, vis à vis des croyances généralement admises et affirmées par l'Eglise, à une très grande réserve.

« Il y a, dit-il, d'autres défauts et malefices es parties génitales aux hommes qui se font par incantation qui les rend inféconds, comme leur avoit noué l'aiguillette et fait d'austre charmes que je ne puis dire ny escrire, par la vertu desquels est restrainte si fort la vertu naturelle d'engendrer, qu'il leur est du tout impossible pouvoir servir de maris aux femmes pour certain temps, qui a esté autrefois cause que les mariages ont esté séparés — qu'il soit vray, les Canonistes ont establi loy sur ce fait, ayant dressé un titre particulier, Des froids, malefices, impotens et ensorcelés.

« Il ne faut douter qu'il n'y ait des sorciers qui nouent l'aiguillette à l'heure des espousailles (cecy surpasse l'esprit de l'auteur A. P.) pour empescher l'habitation des mariés, desquels ils se veulent venger meschamment pour semer discorde qui est le vray mestier et office du diable. Or pour vray Saint Augustin, entre les moyens de mure qu'il a remarqué estre aux sorciers, il specifie les ligatures, au septième traité sur l'Evangile Saint Jean : dont nouer l'aiguillette est une espèce de liga-

ture. Il sera cy après plus amplement deduit de ces sorciers, parlant de l'art magique. »

Pour les femmes la stérilité consiste en ce qu'elles « ne peuvent monstrier le talent du mariage et demeurent sans lignée (qui est contre leur désir) pour rendre leur nom immortel . ou bien cela se fait quand la voye de la semence est bouchée, ou le col de la matrice est trop estroit de nature, par le défaut de la vertu formatrice : ou quelques fois est clos d'une membrane appelée hymen, dont nous parlerons cy-après : ou par accident, comme par quelque tumeur sirrheuse, ou par une ulcère qui a fait cicatrice, qui ne permet pas l'intromission de la verge : aussi par quelques verrues ou scissures et rhagadies : ou que sa matrice est trop lubrique et dilatée : ou que ses mois sont retenus : ou qu'ils fluent dérèglement et immodérément. .

Tout cela peut venir d'un mauvais fonctionnement des organes genitaux « à cause que la matrice est trop chaude » comme cela se voit « aux femmes hommases et viragines, barbues, hautaines et felonnes, qui ont la voix grosse, lesquelles sentent des chatoüillements et titillations veneriennes en leurs parties honteuses avec ardeur et grand prurit et qui ont leurs mois avec peine, et en petite quantité et quelquesfois point... »

Il y a aussi la frigidité qui « se connoist en ce que la femme n'a aucun désir du deduit de Venus, au contraire le fuit et abhorre du tout ». Elle coexiste souvent avec des pertes blanches.

Puis, Paré énumère des causes plutôt surprenantes, comme de boire trop d'eau froide et manger des fruits crus.

Les femmes pâles et brunes ont plus de tempérament que les blondes. Elles « sont plus chaudes et plus avides de la compagnie de leurs maris : parce qu'elles ont leurs parties génitales imbuës d'un humeur salsygueux, acre et mordicant, qui les titille et aiguillonne et pour ce demandent d'estre arrousées et humectées du suc venerique ».

Pour le chirurgien, ces problèmes sont extrêmement importants car « il se fait des procès pour séparer les mariages : parce que la femme tient que le mary est impuissant, ne faisant pas la besogne de la maison : l'homme dit qu'il ne tient à lui et

que sa femme n'est pas assez percée, en sorte qu'il ne peut entrer au cabinet privé, et partant le défaut ne procede pas de son impuissance (1). »

« La dessus les juges ordonnent visitation estre taite tant de l'une que de l'autre des parties par Médecins, Chirurgiens, Matrones, Prestres de l'Officialité. Après avoir veu et diligemment visité leurs parties dédiées à la génération, et si on leur trouve defectuosité en leurs dimensions : à sçavoir en largeur, longueur, grosseur, profondeur et situation : et si on trouve lesdites parties en leur integrité, le rapport en sera fait à Messieurs de la Justice, lesquels pour estre mieux asseurés, ordonnent derechef que lesdits mariés coucheront ensemble en la présence desdits médecins et autres cy-dessus nommés, pour sçavoir s'ils pourront accomplir le jeu de Venus.

« Or, il me semble, écrit Paré, que telle esprouve n'est bien asseurée et que ledit jeune/se peut pas accomplir en la présence de tant de gens que l'on craint, et avec une femme que l'on aime point. Joint que telle action ne depend ny de nostre esprit, ny de nostre corps, ny de volonté, de sorte que les parties destinées à telle action n'obéissent à nostre volonté comme les autres membres. Car quelque assurance que tout homme puisse promettre, si confessera t-il qu'il n'est en sa puissance de se faire paroistre capable du mariage en la presence de tant de compagnie, et, comme j'ay dit, avec une femme que l'on n'aime point, pour le différent qu'ils ont ensemble : veu pareillement que telles actions requièrent d'elles mesmes une assurance et un secret, et une amitié entre l'homme et la femme. Parquoy cela depend de la conscience de la femme plustot que de la probation du congrès, pour les raisons alléguées. »

Evidemment.

ATTENTATS AUX MŒURS LA VIRGINITÉ. LE VIOL LES PERVERSIONS SEXUELLES

Virginité. Viol.

L'examen médico-légal pour attentat aux mœurs, même commis avec violence, paraissait particulièrement difficile à Ambroise Paré. Dans le cas qui nous semble le plus simple, le viol ordinaire, il était fort embarrassé, car il n'admettait pas le signe que nous considérons comme capital : la rupture de l'hymen, puisqu'il ne croyait pas à son existence nécessaire. Heureusement pour la morale et pour la science, on en a vu d'autres depuis.

« Aucuns anatomistes, écrit-il, ont voulu dire que au milieu du col de ladite matrice, les pucelles ont une membrane ou pannicule, appelée pannicule virginal. Et au premier coït et combat venerien ledit pannicule et rompu. Ce qui n'est vraisemblable. »

Et ailleurs : « ... On trouve point... cette Tunique (comme quelques uns veulent) que l'on appelle Hymen ou Pannicule virginal, lequel au premier coït les femmes disent qu'il se rompt et deschire. Columbus, Fallopius, Vierus et plusieurs autres doctes gens de nostre temps sont d'opinion contraire, et disent ... qu'on voit aux parties honteuses des vierges une turique nerveuse transversalement mise et percée au milieu pour laisser passer les mois : mais tout cela gist en l'expérience. Ce qui a mis les anciens en ceste opinion, est qu'en aucunes s'ensuit fluxion de sang, laquelle à mon jugement est plustost faite par la rupture de certains petits vaisseaux, lesquels... se rompent

ou ouvrent, ne pouvant soutenir si grande extension au premier coït que fait la partie nerveuse du ... col (1).

« D'où nous concluons que la fille pucelle et en aage suffisant, estant mariée avec un homme qui aura ses parties honteuses proportionnées en quantité aux siennes, n'aura point tel flux de sang. »

Lorsque par hasard on découvre une membrane, c'est qu'on est en présence d'une anomalie.

« Il se trouve quelquesfois, dit Paré, en aucunes vierges une membrane à l'orifice du col de la matrice appelée des anciens hymen qui empesche d'avoir la compagnie de l'homme et fait la femme stérile.

« Or le vulgaire (voire plusieurs gens doctes) cuident et estiment qu'il n'y a nulle vierge qui n'aye ladite hymen, qui est la porte virginale : mais ils s'abusent, pour-ce que bien rarement on la trouve et proteste (composant mon Anatomie) l'avoir recherchée à plusieurs filles mortes à l'Hôtel Dieu de Paris, aagées de trois, quatre, cinq et jusques à douze ans, et jamais je ne l'ay pu appercevoir, fors à une fille aagée de dix-sept ans, qui estoit accordée en mariage : et sa mère scachant que sa fille avoit quelque chose qui pouvoit empescher estre appelée mère, me pria la voir, en laquelle trouvay une membrane nerveuse de l'épaisseur d'un parchemin fort délié, qui estoit au-dessous des nymphes immédiatement près le conduit par où les femmes pissent, devant l'orifice du col de la matrice, ayant un petit trou par où ses mois se pouvoient escouler. Et ayant veu ladite membrane ainsi peu espaisse, la coupay promptement avecques des ciseaux... peu après fut mariée et eut enfant.

« Un jour devisant de cette matière avec Monsieur Alexis, premier médecin de la royne, homme d'honneur et estimé entre les gens doctes : je luy dis que j'avois fait plusieurs sections de filles, tant à l'Hôtel Dieu de Paris qu'autre part, et que jamais n'avois veu ceste membrane, fors une fois... lequel me dit que veritablement elle se trouve bien rarement, et que Realdus Colombus (Realdus Colombus grand et excellent anatomiste

1. M., II, 747-750 et suivantes.

A. P.), livre 2, en avoit escrit ce qui s'ensuit : « Il se trouve au dessous des nymphes en aucunes vierges, non en toutes, une membrane appelée des anciens hymen, laquelle quand elle s'y trouve (toutesfois se trouve rarement) empesche l'entrée de la verge de l'homme et a un pertuis par lequel les mois coulent. » D'avantage dit qu'il l'a seulement trouvée à deux petites fillettes et une fois à une plus grande... »

« Les matrones tiennent pour une chose vraye, qu'elles peuvent connoistre une fille vierge d'avecques celle qui a esté depucellée, parce qu'elles disent trouver une ruption d'une taye qui se roimpt au premier coït, et souvent à leur rapport les justiciers donnent jugement : et là commettent grands abus par lesdites matrones. »

« Qu'il soit vray, j'en ay interrogé plusieurs pour sçavoir où elles trouvent ladite taye : l'une disoit tout à l'entrée de la partie honteuse, l'autre au milieu, et les autres tout au profond, au-devant de la bouche de la matrice : les autres disent qu'elle ne peut estre veue qu'après le premier enfantement. Et voilà comment ces sages-femmes accordent leurs vielles. »

« On trouve cette pannicule hymen rarement, et lors qu'on la trouve, on le peut dire estre contre nature, parquoy n'en faut faire règle certaine ni universelle : le sang qui sort n'est à cause de la rupture de l'hymen, mais vient à cause des rugosités du col de la matrice qui n'ont encore esté estendues et déprimées . . ne pouvant soutenir ceste extension sans douleur et flux de sang, lors que la fille n'a accompli ses dimensions.

Mais si la fille pucelle est en aage suffisante, estant mariée avecques un homme qui aura sa verge proportionnée au col de la matrice, n'aura aucune douleur ny flux de sang estant depucellée (chose digne d'estre bien notée A. P.) ».

« Dont il est aisé à entendre combien grandement sont abusés les habitans de Fez, cité principale de la Mauritanie en Afrique : desquel la coustume es nopce est telle (comme raconte Léon l'Africain, livre 3 de son histoire d'Afrique) : Si tost, dit-il, que l'espoux et l'espouse sont parvenus en la maison, s'enferment tous deux en une chambre, où ils demeurent ce pendant que le festin s'appreste, et y a une femme dehors, attendant jusqu'à tant que le mary ayant defloré l'espouse,

tend un petit linge mouillé d'icelle, à la femme qui est à la porte l'attendant, qui, tenant ce drapeau entre les mains, s'en va criant à ceux qui sont invités, à haute voix, que la fille estoit pucelle : parquoy on les fait banqueter. Mais, si, de malheur, elle n'estoit trouvée n'ayant jetté le sang, elle est rendue par le mari au père et à la mère, qui en recoivent une grande honte, avec ce que les invités s'en retournent l'estomach creux, sans donner un coup de dent... »

« Et partant ne faut conclure, comme aucuns veulent, que la fille au premier coït qui ne jette le sang par le col de la matrice ne soit pucelle, pareillement aussi celle qui en jette le soit : parce qu'aucunes, par les meschantes maquerelles et impudentes qui ont accoustumé vendre filles pour pucelles, se font contrefaire ceste taye par le moyen de certaines injections d'eaux estringentes, puis mettent profondément au col de leur matrice une éponge imbue en sang de quelque beste ou en remplissent quelque petite vessie, comme la vessie où est contenu l'humeur cholerique aux moutons ou autres bestes, qu'on appelle la vessie du fiel : et alors que l'homme vient avoir compagnie d'elles, font les reserrées, criant comme si on les depucelloit, ou qu'on leur fist une douleur extreme : et en l'acte, ledit sang qui en est exprimé coule dehors, et le pauvre badelory, doux de sel, pense avoir eu la crème où il n'aura que le fonds du pot, voire que de ces pucelles en sera quelques-fois yssu de petites créatures qui se degenerent en hommes ou femmes. Joint que ces pucelles sont fardées comme un sepulchre blanchi, qui est poli par dehors et dedans rempli de pourritures et puanteurs, comme les boettes des apoticaire, peintes par dehors avec or et azur, et dedans pleines de poison. »

« Ainsi est-il de ces putains affetées qui baillent la vérolle et sont cause que les pauvres amoureux transis, meurent misérablement, arides et secs. Partant garde le heurt qui pourra. »

La conclusion de tout cela, c'est que pour dire « si une fille est pucelle ou non, cela est fort difficile : toutefois les matrones tiennent pour chose assurée qu'elles le peuvent connoistre, parce qu'elles disent trouver ruption d'une taye, qui se rompt au premier combat venerique. Mais, j'ay, raconte Paré, monstré au livre de la generation que de vingt mille

femmes on ne trouve ceste taye. Partant nos matrones ne doivent estre creuës pour leur imperetie. La preuve gist en l'experience et à la grandeur ou angustie du colde la matrice : mais elles peuvent estre bien deceuës et trompées. Car selon la grandeur du corps et de l'aage de la fille, l'ouverture sera plus grande ou plus petite : parce que une grande fille doit avoir son ouverture plus grande qu'une petite. Car toutes les parties de nostre corps se doivent rapporter les unes aux autres ; une aagée de quinze ans l'aura plus grande que celle de douze. »

« Joubert escrit qu'à la ville de Lectoure en Gascogne, une fille enfanta à neuf ans, et est encore vivante, nommée Janne du Perie, qui fut mariée à Oideau Beche, en son vivant receveur des amendes pour le Roy de Navarre audit lieu . qui est argument qu'aucunes filles sont plus aptes à avoir la compagnie de l'homme à neuf ans qu'autres à quinze, à raison qu'elles ont leur ouverture plus ample. »

« Aussi celle qui aura mis quelquefois son doigt bien profondément au col de sa matrice pour quelque prurit qu'elle y auroit, ou y auroit mis quelque pessaire... et que par ce moyen son ouverture lui fust trouvée plus grande, seroit elle pour cela moins pucelle ? Nenny : parce qu'il n'y aura difference entre y avoir mis un pessaire, ou le doigt, ou autre chose de la grosseur de la verge virile, qui puisse remarquer ces différences : parquoy il me semble qu'on ne peut à la vérité juger du pucelage d'une fille. »

« D'avantage les matrones ny Chirurghiens ne peuvent juger une fille n'estre pucelle, à la quelle on trouvera du laict aux mammelles, car Hippocrate dit qu'une femelle, sans estre grosse ou avoir enfanté peut avoir du laict, si sa purgation naturelle est empeschée... semblablement Aristote dit quel'on voit à quelques hommes du laict aux mammelles, qu'on peut sucer et espandre. »

« Cardan dit avoir veu à Venise un nommé Anthoine Busse, aagé de trente ans, lequel avoit du laict au mammelles, assez suffisamment pour nourrir un enfant, et ne couloit pas seulement, mais le faisoit rayer, ainsi que fait une nourrice de ses mammelles. »

« Ces choses considérées, il me semble qu'on ne peut véritablement juger du pucelage d'une fille : partant les magistrats y doivent bien adviser, et plus encore les Médecins et Chirurgiens à ce députés : dont il y a faute, le tout en est plus sur eux qui en ont mal rapporté, qu'aux Juges qui en donnent sentence. »

Les perversions sexuelles.

Ambroise Paré ne s'étend guère sur les perversions sexuelles. Ce sujet scabreux répugnait un peu à sa virilité vigoureuse et saine.

Il insiste sur les dangers que ferait courir aux jeunes filles nubiles une virginité trop prolongée.

« Lorsqu'elles sont ja meures et capables d'un mary, depuis qu'on attend trop à les marier, encore qu'elles rendent leurs fleurs en leur temps, on voit toutesfois qu'elles sont tourmentées grièvement. . principalement quand elles deviennent amoureuses et sentent une chaleur en leurs parties genitales qui leur demangent, titillent et chatouillent, qui leur cause de jeter leur semence elles seules... et sont pensives et chagrinées et fort degoustées, ayant l'appetit depravé... (1) »

Le traitement de ces amours solitaires est le mariage avec « un homme qui ait de quoy payer, affin qu'il n'abuse les marchands : et estant ainsi mariée, reprendra sa couleur vive et naturelle et le teint clair, poli, delicat, et son corps retournera entièrement en sa bonne habitude ».

« Les filles villageoises n'ont point ces accidens ou bien rarement à raison... qu'elles ne mangent et boivent semblables viandes en qualité qu'en quantité ; joint pareillement qu'elles travaillent beaucoup, qui leur fait oublier le désir des hommes. »

Le saphisme résulte d'une hypertrophie des petites lèvres « que les grecs appellent nymphes et qui pendent et sortent à aucunes femmes hors le col de leur matrice, et s'allongent et accourcissent comme fait la creste d'un coq d'Inde : principalement lors qu'elles désirent le coït, et que leurs maris les veulent approcher, se dressent comme la verge virile, tellement

qu'elles s'en jouent souvent avec les autres femmes. Aussi les rendent fort honteuses et difformes, estans veues nues. Et à telles femmes on leur doit lier et couper ce qui est superflu, parce qu'elles en peuvent abuser »... « Or qu'il y ait des femmes qui pour le moyen de ces carancules ou nymphes abusent les unes des autres, c'est chose aussi vraie que monstrueuse et difficile à croire, confirmée toutesfois par un narré mémorable tiré de l'histoire d'Afrique, composée par Léon l'Africain, livre troisième (Deux femmes, etc... lesquelles furent bruslées) assurant en autre lieu, qu'il y a des gens en Afrique qui vont par la ville, à la mode de nos chasteux, et font mestier de couper telles carancules (1). »

La Sodomie et la bestialité que l'on confondait sous le nom de bougrerie dans la même réprobation pouvaient avoir des conséquences plus fâcheuses en créant certains monstres. « Ceux qui naissent, dit Ambroise Paré, moitié de figure de bestes, et l'autre humaine, ou du tout retenans des animaux, qui sont produits des sodomites et des atheistes qui se joignent et débordent contre nature avec des bestes, et de là s'engendrent plusieurs monstres hideux et grandement honteux à voir et à parler. Toutesfois la deshonesteté gist en effet et non en paroles : et est lors que cela se fait une chose fort malheureuse et abominable et grande horreur à l'homme ou à la femme se mesler et accoupler avec les bestes brutes : et partant aucuns naissent demy hommes et demy bestes... L'an 1493 un enfant fut conceu et engendré d'une femme et d'un chien, ayant depuis le nombril les parties supérieures semblables à la forme et figure de la mère et estoit bien accompli, sans que Nature y eust rien obmis et depuis le nombril avoit toutes les parties inférieures semblables aussi à la forme et figure de l'animal qui estoit le père : lequel... fut envoyé au pape qui regnoit en ce temps là (2). »

« . Du temps d'Albert en une métairie, une vache fit un veau demy-homme : dequoy les villageoises se doutant du pasteur l'accusèrent en jugement, prétendans le faire brusler avec la-

1. M., I, 169.

2. 19^e livre, M., III. 43-46.

dite vache : mais Albert, pour avoir fait plusieurs expériences en astronomie, connoissoit (disoit-il) la vérité du fait et dit cela estre advenu par une speciale constellation : de sorte que le pasteur fut délivré et purgé de l'imposition de tel exécration crime. Je doute fort si le jugement du seigneur Albert estoit bien bon parce que Dieu n'est point lié ni subject de suivre l'ordre qu'il a établi en nature, ny en mouvement des astres et planetes. Le jugement des astrologues est fort douteux que je leur laisse à disputer et à prouver (Jeremie 10) Dieu n'est point subject aux astres, car il est auteur de toutes choses (Livre des Epheses). »

LES MALADIES VÉNÉRIENNES

Parmi les cinq ou six maladies vénériennes actuellement en vigueur, il n'y avait guère de connues au ^{xvi}^e siècle que la blennorrhagie et la syphilis. La « chaude pisse ou ardeur d'urine », puisqu'il faut l'appeler comme Paré, est caractérisée par une « sanie qui sort par la verge, de couleur jaunastre, quelques fois verdoyante, autres fois sanguinolante... avec une acriminonie qui le plus souvent rouge et ulcère le canal de l'urine, faisant érection de la verge (1) ».

Après quelques considérations sur la chaude pisse cordée et la douleur à la miction, Ambroise Paré parle d'écoulement ayant duré trois ans. Les causes de cette maladie chronique sont trois : la trop grande réplétion, la trop grande inanition et la contagion.

Cette contagion se fait « pour avoir eu la compagnie de ceux qui en sont infectés soit homme ou femme, pour avoir habité avec celle qui peu auparavant auroit reçu la semence de l'homme contaminé dudit mal ou qui auroit ses purgations blanches, quelque ulcère dans les parties honteuses, quelque matière procédante de la vérolle ou quelque esprit veneneux ou virulent qui s'insinuent es parties genitales, les infecte et quelques fois tout le corps. »

Ambroise Paré pensait que cet « esprit vehement » était de même nature que celui de la verolle, la chaude pisse n'étant qu'une « vérole particulière ».

Quant à la verolle c'est une bien effrayante affection dont les peuples se rejettent mutuellement la triste responsabilité.

« Les François, dit Paré, nomment ceste maladie la maladie

de Naples et les Neapolitains, le mal di Françoise, les genevois lo male di brosa, les Espagnols la bouez, les allemands Françoise; les latins pudendagra. Tous lesquels noms ont esté ainsi imposés selon le plaisir des nations : mais pour ne faillir, je suis d'avis que si le François en est vexé que l'on l'appelle la maladie du François; et si c'est le Naepolitain, la maladie du Neapolitain; ainsi des autres nations. Et ne faut estre curieux des noms pourveu que l'on entend la chose par eux signifiée (1). »

« Verolle est une maladie causée par attouchement, et principalement de compagnie charnelle... »

« On peut avoir la verolle compliquée de toutes espèces et différences de maladies, lesquelles ne se peuvent guérir sans ablation du virus verollique, avec son Alexipharmaque, qui est le vif-argent que l'on peut comparer à un furet faisant sortir le connin hors de son terrier... »

« Il y a deux causes de la verolle. La première vient par une qualité spécifique et occulte, laquelle n'est sujette à aucune démonstration : on la peut toutesfois attribuer à l'ère de Dieu, lequel a permis que ceste maladie tombast sus le genre humain pour refrener leur lasciveté et desbordée concupiscence. »

« La seconde est pour avoir en compagnie d'homme ou de femme ayant la dite maladie... »

« Toutefois elle peut advenir par autre cause, comme par la réception de l'haleine infectée d'un verollé ou verollée, baisant plusieurs fois un enfant, ce qui n'est hors de raison. »
« Pareillement pour avoir extrait et receu un enfant d'une femme vérollee, les matrones en peuvent estre entachées, d'autant que les porosités de leurs mains, le virus se communique aux veines et aux artères et d'icelles par tout le corps : comme Monsieur le Coq, docteur médecin à Paris tesmoigne avoir veu au traité qu'il a fait : De ligno Sancto non permiscendo. »

« Aussi par expérience on voit gens de toutes complexions, sexes, soient enfans, adolescens, hommes en aages consistans, solides et robustes couchans avec autres infectés de ceste maladie, sans aucune compagnie charnelle, s'en trouvent atteints

et espris. Il ne faut pas en attendre moins de celui qui couchera du lit d'un verollé, si la sueur ou sanie sortant de quelque ulcère infecte les draps ou couvertures... Autant en sera-t il de manger et boire aux vaisseaux où ils auront beu et mangé : car de leur bouche ils y laissent une salive sanieuse... laquelle est veneneuse en son espece, ainsi qu'au lepreux ou que la bave d'un chien enragé en la sienne. »

L'intérêt de la syphilis au point de vue médico-légal réside dans sa transmission. Ambroise Paré s'était posé le problème de l'allaitement des nourrissons sains ou syphilitiques. « Semblablement, écrit-il, les enfans allaitans nourrices verollées en sont infectés : attendu que le lait n'est que le sang blanchi, lequel estant infecté du virus, et l'enfant en estant nourri en prend les mêmes qualités. »

« Souvent aussi l'enfant ayant la verolle la donne à sa mère nourricière... »

« En cest endroit je veux bien reciter cette histoire : Une honneste et riche femme pria son mary qu'il luy permist d'estre nourrice d'un sien enfant ; ce que luy accorda, pourveu qu'elle print une autre nourrice pour la soulager à nourrir l'enfant. Icele nourrice avoit la verolle, et la bailla à l'enfant et l'enfant à la mère, et la mère au mary, et le mary à deux autres petits enfans qu'il faisoit ordinairement boire et manger, et souvent coucher avecques luy, non ayant connoissance qu'il fut entaché de cette maladie. »

« Or la mère considérant que le petit enfant ne profitoit aucunement et qu'il estoit en cry perpetuel, m'envoya querir pour connoistre sa maladie, qui ne fut difficile à juger : d'autant qu'il estoit tout couvert de boutons et pustulles et que les tetins de la nourrice estoient tout ulcérés : et pareillement ceux de la mère, ayant sus son corps plusieurs boutons ; et semblablement le père et les deux petits enfans dont l'un estoit âgé de trois et l'autre de quatre ans. Lors declaray au père et mère qu'ils estoient tous entachés de la verolle, ce qui estoit parvenu par la nourrice : lesquels j'ay traictés et furent tous guaris, reste le petit enfant qui mourut. »

« Et la nourrice eut le fouet sous la custode, et l'eust eu par les quarrefours, n'eust été de crainte de deshonnorer la maison. »

Quand un enfant a été contaminé, Paré préconise la solution opposée à celle que nous adoptons, ce qui est surprenant, après l'histoire précédente.

« Si l'enfant, dit-il, a pris la verolle de sa nourrice, la faut changer, et luy en bailler une autre qui soit saine : autrement ne pourroit jamais être guari, pource qu'il seroit toujours nourri du sang infecté du virus verollique (1) ».

L'infection possible de la nourrice par l'enfant ne le préoccupe pas.

L'AVORTEMENT. L'INFANTICIDE

Avortement.

« Il y a, écrit Paré, différence entre avortement et effluxion. Avortement c'est quand l'enfant est ja tout formé et a receu vie ; effluxion c'est quand les semences premierement conglutinées ensemble par quelques jours, soudainement s'escoulent et en sort quelques membranes et caillebots de sang concret, et chair sous forme que les matrones appellent faux germe, dont les femmes sont fort tourmentées et vexées de douleurs et tranchées. Or l'avortement des femmes vient devant le terme, par nature indistincte et contraincte d'enfanter par quelque cause et violence contre nature, et tel enfantement est appelé avortif ou avortement (1). »

Les causes de l'avortement pathologiques sont très nombreuses, depuis la diarrhée, la blennorrhagie, la toux, les vomissements, le grand travail, la course, la danse (déjà), le saut, les chutes, ou « lever quelque pesant fardeau, ou chevaucher un cheval, trottier ou aller en coche ou quelque coup orbe donné contre le ventre », jusqu'aux corsets « et choses semblables qui empeschent que l'enfant ne peut prendre croissance naturelle, parquoy il est contraint sortir avant le terme deu (2). »

Le coût pendant la grossesse, le bruit de la foudre et du tonnerre, de l'artillerie, le son des grosses cloches, font avorter surtout les jeunes femmes.

De même les maladies pendant la grossesse, les injections, l'abus des bains, la joie, la colère, la peur, etc...

Le meilleur signe que l'avortement se prépare, que nous

1. M., II, 624-625.

2. 18^e livre, M., II, 776-778.

acceptons aujourd'hui comme preuve de la mort du fœtus, vient des seins qui « subit diminuent ».

En outre « les femmes endurent plus grande douleur en avortant que lorsqu'elles accouchent à terme, et sont en plus grand péril d'autant que ce qui se fait contre nature est plus grief et mauvais que ce qui se fait naturellement ».

Le chirurgien devra se « bien garder de donner chose qui provoque les mois aux femmes grosses, de peur de les faire avorter, qui seroit un acte damnable et inhumain de tuer un petit innocent (1). »

Les manœuvres abortives sont plus ou moins répréhensibles selon que « l'enfant est formé de tous ses membres ou non.. pour ce que la punition doit estre plus grande ayant fait avorter une femme, l'enfant estant bien formé, à raison que l'ame y est infuse que s'il n'estoit encore accompli de tous ses membres : car lors l'âme n'est encore entrée au corps... Si quelqu'un frappe ou pousse une femme enceinte et qu'elle en avorte, si l'enfant est ja formé, qu'il en perde la vie : mais s'il n'est encore formé qu'il soit condamné à amende pécuniaire (2). »

Ce problème de l'apparition de l'âme dans le fœtus est extrêmement important au point de vue religieux et partant judiciaire.

« L'âme, dit Paré, est un esprit divin, invisible et immortel, respandus sus toutes les parties du corps infuse par la puissance de Dieu, le créateur, sans aucune vertu de la semence génitale quand les membres sont desja formés et figures au ventre de la mère, qui est le quarantième jour au mâle... et le cinquantième à la femelle, quelquesfois plus tost, quelquesfois plus tard (3). »

« En iceluy temps l'ame raisonnable est estimée entrer au corps de l'enfant. Ce que saint Augustin prouve par le témoignage de Moïse. « Si quelqu'un, dit-il, frappe une femme enceinte et qu'elle en avorte, si l'enfant est ja formé, qu'il soit condamné à amende pécuniaire (Exode 21) ». Par laquelle ordonnance il denote clairement que l'âme n'est point à l'en-

1. 18^e livre, M., II, 769.

2. 27^e livre, M., III, 658.

3. 18^e livre, M., II, 652.

fant, qu'il ne soit entièrement formé de tous ses membres. Et pour ceste cause, il ne faut point croire que l'âme soit dérivée d'Adam ou des père et mère, mais qu'à chacun moment elle est créée et infuse divinement. Aussi les moles et faux germes et aultres choses monstrueuses, encore qu'ils se meuvent et qu'il semble qu'ils ayent quelque vie, toutesfois ils ne tiennent rien de l'âme raisonnable, mais seulement de la faculté de la matrice et de l'esprit generatif qui sont en la semence et au sang menstruel, et mesme par iceux reçoivent accroissement et vie au ventre de la mère et non l'âme raisonnable ».

L'âge du fœtus était un point capital à préciser dans les expertises. Nous ignorons comment le chirurgien s'y prenait.

Quant à l'infanticide qui est la suppression des petits enfants, il se divise en volontaire et par imprudence. Les nourrices en tuaient beaucoup dans leur lit en se couchant sur eux pendant leur sommeil. Les signes que donne Paré sont ceux de la suffocation. « Il y a grande apparence que le petit enfant mort aura esté estouffé par sa nourrice qui se sera endormie sur luy en l'allaitant, ou autrement par malice, si ledit enfant se portoit bien et ne se plaignoit de rien au précédent : s'il a la bouche et nez pleins d'escume : s'il a le reste de la face non palle et blaffarde, mais violette et comme de couleur pourpre, si ouvert il est trouvé avoir les poumons pleins comme d'air escumeux ».

LA GROSSESSE

« Les symptômes par lesquels la femme sera assurée d'avoir conçu, sont, dit Ambroise Paré, premièrement si elle a eu d'autresfois enfans, elle prendra garde quand la semence ne luy sera point sortie de sa matrice après la copulation : car si elle est retenue, elle sera assurée d'avoir conçu ; pareillement, elle sent lorsque les semences sont jointes, un petit frisson et horripilation, ou herissonnement en tout le corps : et telle chose se fait à cause que la matrice se comprime et son orifice se clost pour retenir les semences... (1).

Les signes généraux de la grossesse en évolution abondent. Il y a la petite douleur autour du nombril, l'asthénie, l'insappétence sexuelle, la pâleur du visage, les pigmentations de la face, la cernure des yeux, les maux de tête, les vertiges, les troubles psychiques, la mélancolie, les rages de dents, les syncopes, les nausées, les dépravations de l'appétit « faisant qu'elles desdaignent les bonnes viandes et quelquesfois eppettent choses contre nature, comme charbons, terre, cendre, vieux harengs pourris, fruits verts et aspres, poivre et autres espiceries, boire vinaigre et autres semblables... »

« Or quelquesfois tel appetit depravé dure jusques à ce que la femme aye enfanté et aussi souvent cesse lors que l'enfant est plus grand qui consomme tout le superflu tant bon que mauvais. »

« Les femmes veufves et filles et autres qui ne sont grosses sont remediées en leur provoquant leurs mois... mais aux femmes grosses on ne le doit faire, de peur de faire avorter, acte inhumain et damnable ».

Il y a encore des douleurs lombaires dues à la charge supplémentaire que doit porter la femme grosse, les coliques utérines, la dilatation des veines mammaires, « mesme les-mammelles s'enflent et durcissent dès le second mois... aussi les papilles et mammelons deviennent rougeastres ou noirastres avec petites tubercules semblables à porreaux. »

A la fin du terme, la face maigrit, les yeux se cavent, les organes génitaux se tuméfient et les veines « sont fort pleines de sang, principalement celles des cuisses et des jambes et autour de leur nature, et sont trouvées souvent variqueuses, dilatées et entortillées et quelquesfois de plusieurs révolutions circulaires jointes ensemble... ».

Le signe le plus grand de probabilité au début, est la suppression des règles, car « le terme des fleurs revenu, au lieu de les avoir, les tetons s'endurcissent et cuisent ».

« Adonc (une femme) peut estre assurée d'estre grosse d'enfant : joint que sur les trois mois ou quatre, le mouvement de l'enfant les rend certaines et assurées ; et lors que l'enfant est ja parfait, et commence à se mouvoir, le lait sort des mammelles. »

« Or... l'enfant commence à se mouvoir et avoir vie qui est au soixantième jour : mais la mère ne le peut appercevoir pour estre encore trop debile (1). »

Malgré toutes ces indications, les erreurs étaient possibles, puisque l'auscultation des bruits du cœur de l'enfant n'était pas encore pratiquée.

En particulier l'augmentation de volume de l'abdomen ne signifie pas forcément qu'il contient un utérus gravide. Ainsi : « La matrice quelquesfois s'enfle de telle sorte qu'il semble la femme estre grosse d'enfant. Telle enflure vient d'une multitude de vents contenus en la matrice, et vient souvent après un accouchement, faute de s'estre serré le ventre apres estre accouchée (2). »

Témoin aussi cette observation de Jean Wier, le célèbre démologue, d'un hématomètre ou hématocolpos dû à l'atrésie du col ou de l'hymen, et pris pour une grossesse.

1. 18^e livre, M. II, 652.

2. 18^e livre, M. II, 792.

« Jean Wier, médecin du duc de Cleves, raconte Paré, en son livre : « De l'imposture et tromperies des Diables, des enchantements et sorcelleries », recite qu'il y avoit une fille en Charlebourg, laquelle avoit une taye foite et dure nommée Hymen qui prohiboit que lorsque ses menstres lui survindrent, ne peurent estre vacuées, à raison de l'empeschement de cette membrane : et pour la regurgitation du sang qui remontoit en haut, avoit le ventre fort enflé et tendu et avoit de grandes et extrêmes douleurs comme si elle eust deu enfanter. Alors les matrones furent mandées, lesquelles la veirent avoir le ventre ainsi dur et tendu et les douleurs si extrêmes que d'un commun accord disoient qu'elle estoit grosse d'enfant, encores que la pauvre fille leur contredist avecques grands sermens, et affirmist n'avoir jamais eu connoissance d'hommes, et dit qu'il (J. W.) fut appelé, lors que les femmes ne luy pouvoient plus rien faire, et qu'elles en desespoient, à raison des douleurs insupportables lesquelles avoient duré trois semaines sans luy donner repos ne jour ne nuit avec quelque suppression d'urine, veilles perpétuelles et perte d'appétit. Promptement qu'il fut arrivé, il reconnut la partie malade où il trouva l'orifice du col de la matrice clos et estoupé par une taye, tellement qu'il n'en pouvoit rien ou peu sortir : et s'enquit de son aage qui estoit vingt et un ans, et que jamais n'avoit eu ses fleurs : lors connut ceste tumeur ne proceder sinon d'une subite descharge et fluxion de sang vers la region de l'uterus et vaisseaux d'iceluy : parquoi appela un chirurgien et luy commanda faire une ouverture à ladite taye, et peu à peu en sortit bien huit livres de sang coagulé, noir et ja commencé à se pourrir — et l'evacuation du sang faite, trois jours après fut du tout guarie (1). »

« Pour ceste cause, je conseilleray toujours aux pères et mères qui auront connoissance que leurs filles aient ladite hymen, qu'ils la facent couper s'il n'y avoit suffisante ouverture à expurger leurs fleurs, pource que quelques-unes pour semblable cause sont mortes, par faute que le sang menstruel n'avoit yssue. »

La turgescence des seins et l'apparition du lait aux mamelles ne prouve pas forcément la grossesse. Paré affirme avec

1. 18^e livre, M. II, 750.

Cardan que les hommes peuvent quelquesfois allaiter. C'est ainsi qu'à « Gennés un nommé Antoine Busé, aagé de trente ans avoir du lait en ses mammelles, assez suffisamment pour nourrir un enfant, et ne couloit pas seulement, mais le faisoit rayer ainsi que fait une nourrice de ses mammelles (1). »

De même, Valescus de Tarente, médecin, affirme « qu'on a vu un homme (la femme estant décédée, allaiter son enfant et le nourrir, qui estoit une chose admirable, ce qui est confirmé par Aristote, liv. 3, chap. 4, lorsqu'il parle du lait des hommes : parquoy ne faut pas tousjours conclure qu'une fille ayant du lait aux mammelles soit grosse ou qu'elle ait enfanté veu qu'un homme aussi en peut bien avoir ».

Variétés de grossesses.

1^o *Grossesses multiples.* — Normalement, pense Paré, les femmes n'accouchent que d'un enfant. « Toutesfois, dit-il (comme le nombre des femmes est grand), on voit qu'elles accouchent de deux que l'on appelle gêmeaux ou bessons : Il y en a qui en accouchent de trois, quatre, cinq, six et plus. »

En 1554, à Berne, la femme d'un docteur enfanta « d'une seule portée cinq enfans, trois masles et deux femelles ».

« A Beaufort en vallée, pays d'Anjou, une jeune femme, fille de feu Macé Chauniere, accoucha d'un enfant et huit ou dix jours après d'un autre, qu'il luy fallut tirer hors le ventre dont elle mourut. »

« Franciscus Picus Mirandula escrit qu'une femme en Italie, nommée Dorothea, accoucha en deux fois de vingt enfans, à sçavoir, de neuf en une fois et d'onze à l'autre : laquelle portoit un si grand fardeau, estoit si grosse qu'elle soustenoit son ventre, qui luy descendoit jusques aux genouils, avec une grande bande qui luy prenoit aux col et aux espaulles. »

Il semble que les possibilités se soient beaucoup restreintes dans ce domaine depuis lors !

« Monsieur Jounert, homme d'honneur et de grande érudition... récite deux histoires lesquelles sont tirées de son livre

de mot à mot (*Livre des erreurs populaires*, A. P.) (1). »

« Mademoiselle de Beauville avoit une belle garce et gailarde de laquelle son mary sembloit estre amoureux. Elle, pour s'en defaire plus honnestement la marie. Ceste garce, de la première grossesse fait trois enfans, dequoy la damoyselle print fantaisie que son mary y avoit participé : ne se pouvant persuader qu'une femme d'un seul homme peust concevoir tel nombre d'enfans dont elle redouble sa jalousie : et quoy qu'on lui sceust remonstrer au contraire print à diffamer et hair davantage la pauvre garce. »

« Avinct que la demoiselle fut grosse de là à quelque temps : estant grosse elle enfanta neuf filles. Ce qu'on interpreta estre d'une punition de Dieu afin qu'elle eust honte de sa calomnie, puis qu'on luy pouvoit objecter une grande faute, comme d'avoir paillardé avec plusieurs : car elle soustenoit toujours opiniatremment que d'un homme on ne pouvoit concevoir au plus haut que deux enfans, comme l'homme n'a que deux genitoires et la femme deux mammelles. Ainsi fort honteuse, craignant la diffame et condamnation par sa propre sentence, fut tellement tentée du mauvais esprit qui la conduir à ce desespoir de faire noyer les huit de ses filles et n'en retint qu'une : ayant la chose secrette entre la sage-femme et une chambrière à laquelle fut donnée ceste maudite commission. Mais Dieu, qui preserva le petit Moyse de semblable meschef, voulut que la mary revenant de la chasse rencontra la chambrière, est descouvrant le fait, preserva ses filles innocentes de mort : les fit nourrir au desceu de la mère. et au bapteme furent toutes nommées d'un nom, à çavoir Bourgue : comme aussi la neuvième que la mère s'estoit reservée. Puis quand elles furent grandelettes, les fit venir en sa maison toutes habillées d'une estoffe et semblable façon, ayant aussi fait habiller de mesme celle de la maison. Estans mises ensemble dedans une chambre, il y fait venir sa femme, accompagnée de parens communs et familiers amis : et luy dit qu'elle appelast Bourgue. A ceste appellation, chacune des neuf respondit. De quoy la mère bien estonnée et plus encore de les voir semblables l'une

à l'autre tant de face, contenance et voix que d'habits, fut confuse en elle-mesme — et soudain le cœur luy dit que c'estoient ses neuf filles et que Dieu avoit preservé les huit qu'elle avoit exposées et cuidoit estre mortes. Dequoy le mary l'eclaircit mieux, luy reprochant devant toute la compagnie son inhumanité : et remonstrant que ce pouvoit estre advenu pour la confondre de la mauvaise opinion qu'elle avoit tousjours eu de l'oy à l'endroit de ceste garce. Voilà à peut près comme on la récite. »

« Autre histoire presque semblable est le fait des Pourcelets de la ville d'Arles en Provence d'où est sortie la noble maison des Pourcelets, lesquels furent ainsi nommés, parce que la chambrière qui portoit noyer les huit, estant rencontrée du mary, disoit que c'estoient des pourcelets qu'elle alloit noyer, d'autant que la truie n'en pouvoit tant nourrir. Et en mémoire de celà ils furent nommés Pourcelets et ont une truie pour armoirie. On dit que ce fut par l'imprecation d'une pauvre femme qui demandoit l'aumone à la dame de la maison, ladite femme estant environnée de plusieurs siens petits enfans. Ce que la femme luy reprocha, comme procedant de lasciveté, et d'estre trop adonnée aux hommes. Lors la pauvre femme qui estoit femme de bien, fit ceste imprecacion (comme l'on dit) qu'icelle dame peust engrosser d'autant d'enfans qu'une truie fait de petits : et qu'il advint ainsy par le vouloir de Dieu, pour montrer à la noble dame qu'il ne faut imputer à vice ce qui est d'une grande benediction. »

2^o *Superfétation*. — La superfétation provient d'une seconde conception lorsque la femme « ja grosse vient derechef à concevoir. » Elle est forcément bifolliculaire et biovarienne.

« Quand à l'occasion et cause pour laquelle, dit Paré, l'uterus ja clos par le moyen de la première conception, vient de rechef à rouvrir, icelle est diversement rencontrée quelques-uns disent que l'uterus après la conception par divers intervalles de temps s'ouvre pour se vider de certains excemens... Autres disent que l'uterus, ou de soy pour estre trop friand et amoureux..., ou pour estre trop amoureusement chatouillé par l'homme en l'accouplement, esguillonné d'un appetit comme

enragé par l'extrémité du plaisir et volupté qu'il sent lors... se r'ouvre derechef pour embrasser la semence virile, dont se fait superfétation et seconde conception : opinion qui me semble fort vray-semblable (1). »

« Car ainsi voyons nous souvent le repas pris et par conséquent l'estomach fermé, iceluy se r'ouvrir, non pour toutes viandes, mais pour celles qui sont de meilleur goust, et propres pour le remettre et esguillonner derechef en appetit, belle et faible comparaison, ce que mesme n'advient à toutes personnes, mais à celles seulement qui sont, comme l'on dit, de plus grande vie : non plus que la superfétation n'a pas lieu en toutes femmes mais en celles de plus friandes et amoureuse nature. »

« Or la semence peut estre jettée à deux ou trois fois, ou plus, par intervalle de temps, c'est-à-dire entre la première et la seconde copulsion : ce que récite Pline qu'une femme fit un enfant qui avoit neuf mois et un autre qui n'en avoit que cinq, tous deux d'une ventrée : et dit d'avantage qu'une femme accoucha de deux enfans, dont l'un ressembloit à son mari et l'autre à son paillard... »

« Rousset dit avoir veu une femme qui accoucha d'un second enfant, trois semaines après un autre accouchement, dont elle estoit ja relevée : qui est bien pour prouver qu'il se fait superfétation. Et ceux qui sont conçus par superfétation sont enveloppés chacun de leur arrière-faix, tellement qu'il y a autant d'arrière-faix que d'enfant : au contraire des enfans gemeaux, d'autant qu'ils sont conçus d'une mesme semence, d'un même coït, en un mesme instant ; aussi sont-ils couverts et enveloppés d'un même arrière-faix. »

3^o *Grossesse prolongée.* — Seul parmi tous les autres animaux l'homme n'a pas de période de rut, car il peut concevoir chaque jour, aussi les enfans naissent-ils en tout temps après une gestation habituelle de neuf mois. Paré a vu des accouchements prématurés à sept ou huit mois, mais il n'en tire aucune conclusion.

1. 18^e livre, M., III, 719-721.

La grossesse prolongée est plus fréquente. Elle peut durer jusqu'au onzième mois, croit-il. « Massurius dit que Lucius Papyrius condamna par arrest un substitué sur le rapport de la mère du posthume institué héritier, qu'elle disoit avoir porté treize mois après la mort du testateur : et partant il n'y a aucun terme certain et défini à porter les enfans. L'enfant naissant à six mois ne meut vivre à cause que ses membres et tout son corps n'ont point encore toute leur perfection : au septième il peut vivre (1). »

En 1579, Paré a ajouté l'affirmation curieuse que les enfans nés au huitième mois meurent fatalement tandis que ceux nés au septième peuvent vivre. Il attribue cette influence à Saturne « ennemy des vies et naissances ».

4^o *Rétention fœtale.* — « On peut scavoir si l'enfant est vivant ou mort dedant le ventre de sa mère par les signes qui s'ensuivent. Et premièrement faut scavoir si l'enfant ne se remue plus — ce qu'on sçaura tant par l'intermédiaire de la mère qu'en posant la main sus son ventre : et aussi peut-on avoir conjecture quand les eaux auront esté escoulées : et si l'arrière-faix est sorti, lors on pourra juger l'enfant estre mort (2). »

« Ce que j'ay veu, dit Paré, estant appelé pour delivrer la femme de Pierre Coeurby, maistre des Chapellets, demeurant à Paris, rue Galande, où estant arrivé, je vis son arrière-faix a donc conneus l'enfant estre mort : j'appelley les matrones et leur demanday si à leur advis l'enfant estoit mort : elles me firent response qu'elles l'avoient encore nagueres apperceu se mouvoir. Je leur demanday de rechef combien de temps il y avoit elles respondirent qu'il y avoit environ six heures : alors je conneus que ces bonnes femmes ne disoient vérité : attendu que toutesfois et quantes que l'arrière-faix sort devant l'enfant, le plus souvent ledit enfant est mort, à cause qu'il ne respire que par l'artère ombilicale, prenant l'esprit, des orifices de celle de la matrice, appelées cotyledons : dont en estant l'arrière-faix séparé, nul esprit n'est plus envoyé à l'enfant : et

1. 18^e livre, M., II, 671.

2. 18^e livre, M., II, 696-697.

ainsi je fis pronostic à toute la compagnie l'enfant estre mort. Néanmoins ne laissay promptement à délivrer la mère, où mon dire fut avéré, en la présence de plusieurs honorables dames... »

« Davantage c'est signe que l'enfant est mort quand la mère sent plus grande pesanteur de son enfant qu'elle n'avoit de coustume... »

« Davantage, il sort certaines humidités et autres excremens fort fœtides hors la matrice, et l'haleine de ladite mère est aussi fort puante — ce quise fait volontiers au deuxième ou troisième jour au plus près que l'enfant est mort... »

La retention peut se prolonger très longtemps puisque « Rousset récite d'une femme nommée Catherine des Fielz, dame d'Onsy, près Milly, laquelle porta un enfant mort en son ventre quinze mois: elle jetta les parties molles par le col de la matrice par la pourriture, les os y demeurans. En fin elle mourut et fut ouverte par Buc Champenois et Jacques Dazier, barbiers à Milly, es présences des sieurs de Verteau et La Gaignière, avec plusieurs autres: et fut trouvé en icelle force bouë et point de matrice et tous les os d'un enfant, quelques-uns tous pourris et les autres entiers... (1). »

Finalement, le fœtus se momifie et l'utérus peut le tolérer des années entières: « Un prodige et enfant putréfié...a esté trouvé au cadavre d'une femme en la ville de Sens, le seizième de may mil cinq cens octante deux, elle estant aagée de soixante huit ans, et l'ayans porté en son ventre par l'espace de vingt huit ans. Ledit enfant estoit quasi tout ramassé en un globe (2)... »

« Ceci se peut confirmer par Mathias Cormax, médecin de Maximilian roy des Romains, lequel récite que luy même assista à la dissection du ventre d'une femme, laquelle avoit porté en sa matrice son enfant, l'espace de quatre ans. Aussi Egiduis Hertages, médecin à Bruxelles, fait mention d'une femme qui a porté en ses flancs treize aus révolus le scelete d'un enfant mort... »

5° *Les monstres*. — Il faut distinguer les monstres des prodiges :

1. 18° livre, M., II, 730.

2. 19° livre, M., III, 25-27.

« Monstres, affirme Paré, sont choses qui apparoissent outre le cours de Nature (et sont le plus souvent signes de quelque malheur à advenir) comme un enfant qui naist avec un seul bras, un autre qui aura deux têtes, et autres membres outre l'ordinaire (1). »

« Prodiges, ce sont choses qui viennent du tout contre nature, comme une femme qui enfantera un serpent ou un chien, ou autre chose du tout contre Nature, comme nous monstrerons ci-après par plusieurs exemples d'iceux monstres et prodiges. »

Les causes des monstres sont : la manifestation de la gloire de Dieu qui fait des créatures malformées pour que les autres resplendissent mieux, sa colère, la trop grande ou la trop petite quantité de sperme au moment de la fécondation, l'imagination déréglée de la mère, l'étroitesse de l'utérus, la position assise de la mère ou le port d'une ceinture ou d'un corset trop serré, les chutes de la femme enceinte sur le ventre, les maladies héréditaires, la « pourriture ou corruption de la semence », par « mélange de semences » en cas de bestialité, « par l'artifice des meschans belistres de l'ostiere » et par les artifices des Démons.

« Les anciens, écrit Paré, qui ont recherché les secrets de nature ont enseigné d'autres causes des enfans monstrueux, et les ont référés à une ardente et obstinée imagination que peut avoir la femme ce pendant qu'elle conçoit, par quelque objet ou songe fantastique, de quelques visions nocturnes que l'homme ou la femme ont sus l'heure de la conception (2). »

... « Par semblables raisons, Hippocrates sauva une princesse accusée d'adultère parce qu'elle avoit enfanté un enfant noir comme un more, son mary et elle ayans la chair blanche : laquelle à la suasion d'Hippocrates fut absoute, pour le portrait d'un more semblable à l'enfant, lequel coustumièremment estoit attaché à son lit. »

« Il y a d'autres causes qui nous estonnent doublement, parce qu'ils ne procedent des causes susdites, mais une confusion d'estranges espèces, qui rendent la créature non seulement

1. 19^e livre, M., III, 1-2.

2. 19^e livre, M., III, 23-24 et suivantes.

monstrueuse, mais prodigieuse, c'est-à-dire qui est du tout abhorente et contre nature : comme pourquoy sont faits ceux qui ont la figure d'un chien, ou la teste d'une volaille, un autre ayant quatre cornes à la teste, un autre ayant quatre pieds de bœufs et les cuisses déchiquetées : un autre ayant la teste d'un perroquet, et deux panaches sur la teste et quatre griffes... (1) »

« Il est certain que le plus souvent ces créatures monstrueuses et prodigieuses procèdent du jugement de Dieu, lequel permet que tous les pères et mères produisent telles abominations ou désordre qu'ils font en la copulation comme bestes brutes, ou leur appétit les guide sans respecter le temps, ou autres lois ordonnées de Dieu et de nature : comme il est escrit en Esdras le Prophète (Esdras ch. 5, liv. 4 A. P.) que les femmes souillées de sang menstruel engendrent des monstres... »

« Lesdits anciens estimaient tels prodiges venir souvent de la pure volonté de Dieu, pour nous avertir des malheurs dont nous sommes menacés de quelque grand désordre ainsi que le cours ordinaire de Nature sembloit estre perverti en une si malheureuse engeance... »

« Du temps que le Pape Jules second suscita tant de malheurs en Italie, et qu'il eut la guerre contre le Roy Louys douzième (1512) laquelle fut suivie d'une sanglante bataille donnée près de Ravenne, peu de temps après on voit naistre en la mesme ville un monstre ayant une corne à la teste, deux ailes et un seul pied semblable à celui d'un oiseau de proie : à la jointure du genouil un œil : et participant de la nature de masle et de femelle. »

1. 19^e livre, M., III, 34.

IDENTITE

L'identité judiciaire était rudimentaire au siècle de Paré. La photographie, l'antropométrie totalement ignorées ne pouvaient pas aider à retrouver les malfaiteurs.

Ambroise Paré s'étend longuement sur les âges de la vie qu'il divise en quatre périodes : « à sçavoir : puérilité, adolescence, jeunesse ou virilité, vieillesse ».

La puérilité qui commence depuis la naissance de l'enfant et dure jusqu'à 18 ans...

L'adolescence qui commence depuis 18 ans jusqu'à 25 ans.

La jeunesse ou virilité est prise depuis 25 ans jusqu'à 35 ans.

« Vieillesse est divisée en deux parties : la première dure depuis 35 jusqu'à 49, auquel aage les hommes sont appelés en latin senes, c'est à dire viels. La seconde partie de la vieillesse, selon Galien, est distribuée en trois degrés : le premier est quand les hommes ont encore la vertu virile, pour vacquer aux negoces civiles ; ce que ne peuvent faire ceux du second degré, pour l'imbecilité de leurs vertus. Ceux qui sont au tiers degré sont vexés d'extrême imbecilité et angoisses, impotents tant au corps qu'aux esprits : Ils sont recourbés, idiots et en enfance retournés. Ceux du premier degré sont joyeux et encore vertueux, on les appelle communément verds vieillards : les seconds ne demandent que la table et le lit, et les derniers que la fosse (1)... »

Ce qui est tout à la fois imprécis et généralement faux. Il le reconnaît un peu plus loin en disant que : « Toutefois ne faut tant astringre ces descriptions des sages qu'il les faille tou-

jours défini par les ans, veu qu'aucuns sont plus vieux en l'aage de 40 ans que les autres à 50. Et pour le dire en bref : le grand Philosophe Pythagoras divise la vie des hommes en 4 aages, la comparant aux 4 temps de l'année, disant que l'enfance est le Printemps, duquel toutes choses sont en fleurs, commencent à croistre et augmenter. La jeunesse est comparée à l'Esté pour la force et vertu que les hommes ont en cest aage. L'aage viril est comparé à l'Automne pour ce qu'en cest aage l'homme a l'expérience, est meur et de bon conseil, avec cognoissance certaine de plusieurs choses. La vieillesse est comparée à l'Hiver, le temps sans fruit, ennuyeux et qui n'a le bien d'aucun fruit, sinon qu'ils soient procédés d'autres temps. »

En dehors de l'âge et même plus que lui, ce qui caractérise les individus, c'est la physionomie, c'est-à-dire l'expression de la face : « Par la face estoit entendu tout ce qui est contenu entre le sourcil et le menton : en laquelle est une merveilleuse fabrication de nature, d'avoir fait qu'en si petit espace, entre dix millions d'hommes il y ait tant de différence, que deux seulement ne peuvent estre trouvés semblables, que subit ne soit distingués par certaines notes et signes, afin qu'on peust connoistre l'un d'avec l'autre. Pareillement Nature y a produit la barbe, pour ornement et faire la difference de l'homme avec la femme, et la maturité des corps, aages et tempérament. Et y a fait aussi une beauté si grande, qu'aucuns desirent mourir de leur plein gré pour la beauté d'aucunes personnes, comme sont les fols amoureux et sont tant agistés qu'aucunes fois deviennent insensés et perdent du tout leur entendement pour les aiguillons de cette belle face, qui penetrent jusque à la plus vive partie de leur âme : qui fait que les pauvres amoureux et passionnés la rendent martyrée, obeissante et chambrière à leur concupiscence et desir. D'avantage il y a encore une autre chose admirable à la face, combien qu'elle ne soit plus grande que de demy pied, toute-fois en la moindre mutation d'icelle nous apparoissent les différences des hommes et des femmes, selon qu'ils sont joyeux, esperan son amoureux, tristes, craintifs, honteux, malades ou sains, vifs ou morts ».

LES CADAVRES. L'AGONIE. LA MORT SUBITE. LES AUTOPSIES

L'Agonie.

Le passage de la mort à la vie, c'est l'agonie « c'est-à-dire le combat ».

On reconnaît que la mort approche à ce que le malade « a les yeux caves, les tempes abattues et le nez pointu » (1) et aussi « lorsqu'un malade tantost amasse tout à luy, tantost pense amasser des petits fœtus, on juge qu'il est proche de la mort ».

L'œil est le meilleur indicateur car « alors que l'homme se meurt, on voit apertement que son humidité se dissipe et consume. Et estant consummée l'uvée se besse et la pupille tombe sur l'humeur cristallin, puis la cornée se ride et par conséquent toutes les autres parties de l'œil » (2).

Les signes de la mort.

Comme signe de la mort, Paré indique d'abord l'œil « ridé » (3). Il peut être difficile de certifier la mort, aussi dans « les signes pour connoistre si une femme est morte ou non d'une suffocation de la matrice », Ambroise Paré affirme « plus que très nécessaire de donner signes démonstratifs de mort ou de vie ».

« Premièrement donc, dit-il, cela se connoistra par application d'un miroir bien net et poli au nez et à la bouche pource que la vapeur de la respiration, en celles qui respirent, l'ob-

1. M., I., 93.

2. M., , 291 note.

3. M., I, 240 et suivantes.

nubile, couvre et cache d'une petite vapeur et se ternit ; et si telle chose apparoist, c'est un très certain signe de vie (1). »

« Aussi pourra-t-on encores connoistre en luy appliquant une plume très molle, comme de duvet, ou un petit bourgeon de laine cardée, qui par le mouvement puisse témoifier la respiration. »

« Toutesfois ces signes sont souvent trompeurs, et non du tout assurés : parquoy plus seurement on peut connoistre s'il y a encore quelque reste de vie par les médicaments sternutatoires comme posant près le nez de l'ellebore ou du pyrethre, ou bien les soufflant dans le nez lorsqu'ils sont réduits en poudre. »

« Or encore que nulle respiration apparaisse si est-ce pourtant qu'il ne faut conclure que la femme estre morte : car elle peut encores avoir une petite chaleur qui lui reste au centre du corps, par le bénéfice de laquelle elle est conservée : et ceste petite chaleur n'a pas grand besoin de la respiration de la poitrine... »

« Sylvins escrit qu'aucunes ont esté trois jours évanouies et pensoit-on qu'elles fussent mortes parce qu'elles ne respiroient nullement et avoient tous autres signes de mort, à sçavoir n'ayans nul sentiment, mouvement ny chaleur : partant en telle disposition ne se faut haster de les ensevelir et moins ouvrir leur corps, de peur d'encourir une calomnie. Ainsi que de ce siècle est arrivé à un grand anatomiste, je dis grand et célèbre, duquel les livres reparent aujourd'huy les estudes des hommes doctes, lequel estant pour lors residant en Espagne, fut mandé pour ouvrir une femme de maison, qu'on estimoit estre morte par une suffocation de matrice. Le deuxième coup de rasoir qu'il luy donna, commença ladite femme à se mouvoir et à démonstrer par autres signes qu'elle vivoit encores, dont tous les assistans furent grandement estonnés. Je laisse à penser au lecteur comme ce bon seigneur faisant cette œuvre, fut en perplexité et comme on cria tolle après luy, tellement que tout ce qu'il put faire fut de s'absenter du pays, car ceux qui le devoient excuser c'estoient ceux qui lui couroient sus et

estant exilé tost après mourut de desplaisir : qui n'a été sans une grande perte pour la république. »

Mort subite.

La mort subite est fréquente. Elle peut survenir par un excès de joie dans une crise « d'affection risifique immodérée et insolente » qui « espend de telle vehemence le sang et les esprits du cœur en l'habitude du corps que le cœur entièrement destitué de chaleur ou tombe en syncope et on meurt promptement comme escrit Pline de Milon Lacedemonien, lequel mourut de joye voyant venir son fils des jeux olympiques où il avait triomphé. Aulus Gelle, livre 3, ch. 6, raconte que Diagore Rhodien rendit l'âme devant ses trois fils, les voyant tous victorieux et couronnés en un mesme jour. Pareillement Valère le Grand, escrit, livre 9, chapitre 13, que deux femmes moururent ayans veu leurs fils, contre toute espérance, sauvés d'une bataille. Ce qui advient à ceux principalement qui ne sont de nature si forte comme aux femmes et vieilles gens (1) ».

La tristesse est dangereuse aussi car, par elle « il advient que l'homme est du tout hébété, le cœur perd toute son allégresse et la personne vient jusques à se haïr soy-même, tombe en desespoir et rage de sorte que plusieurs se sont tués eux-mesmes ».

« Semblablement la crainte révoque et attire, mais plus subitement avec plus grande rapidité que la tristesse, le sang et esprit au cœur :..... dont advient qu'une soudaine et très grande crainte est quelquesfois cause d'une mort subite à raison que le sang se retire au cœur... dont la mort s'ensuit. »

De même la colère. « L'homme estant en cholere desire estre vengé des injures et rendre le desplaisir qu'on luy aura fait : en sorte que le sang et esprits bouillonnent en ses entrailles, qui cause qu'il fait plusieurs et divers mouvemens désordonnés et autres choses selon sa temperature, vehemence et cause de sa cholere. »

« Il a ses yeux ardans et etincelans avec un regard furibond,

1. M., I, 56 et suivantes.

les tournant çà et là : toute la face rouge et fort enflammée, et à aucuns est fort pasle et livide, ressemblant plus à un mort qu'à un vif, en sorte qu'on le decognoist, ne ressemblant plus à luy-mesme, et semble estre transformé en beste sauvage ».

« Il y en a eu qui se sont suffoqués et estaints faute de respiration : autres se sont precipités ».

Sont aussi causes de mort subite :

« Les anevrismes qui viennent aux parties intérieures, sont incurables et adviennent souvent à ceux qui ont eu la verole et sué plusieurs fois... » (1)

« Ce que j'ai vu, écrit Paré, au corps mort d'un nommé Belanger, maistre tailleur d'habit demeurant sur le pont Saint-Michel, près l'enseigne du Coq, lequel avait un aneurisme à l'artère veineuse, dont il mourut promptement en jouant à la paume, parce que ledit vaisseau se creva. Je l'anatomisay et trouvay une grande quantité de sang espendu dedans le thorax, et le corps de l'artère dilaté jusques à y mettre le poing, et sa tunique interne tout osseuse. Ce que je monstray peu après, aux Escholes de médecine, à plusieurs auditeurs... Pendant que ledit Belanger vivoit, avait un très grand battement de toutes les artères, et disoit sentir une chaleur extrême par tout le corps, et souvent tomboit en défaillance de cœur ».

L'evacuation trop rapide par paracenthese de « l'eau contenuë au ventre » des hydropiques. « Ce que j'ai vu, dit Paré, advenir à un malade hydropique, qui se donna un coup de poinçon dedans le ventre, pour faire sortir les eaux et se rejouïssoit de les voir couler et son ventre desenfler : et fut impossible d'arrester lesdites eaux, dont le pauvre malade mourut en peu d'heures... (2) »

La luxation occipito-atloïdienne que Paré croit assez fréquente lorsqu'il écrit que « La teste est assise sur le col, et en la base d'icelle il y a deux apophyses ou eminences près le grand trou par lequel passe la moelle spinale, lesquelles sont receues par deux cavités qui sont en la première vertèbre du col — et icelles aucunesfois se desjoignent et separent lesdites

1. M., I, 373-374.

2. 4^e livre, M., I, 399-400.

cavités et font luxation en la partie postérieure — à raison de quoy l'espine medullaire est foulée, pressée, et estendue et lors le menton du malade touche à la poitrine, et ne peut rien avaler n'y parler : et meurt subitement, non par la faute du chirurgien, mais par la grandeur du mal, qui est du tout incurable » (1).

La compression de « l'estomach et des parties dediées à la respiration... ce que de récente mémoire on a veu advenir l'an 1581 en l'Eglise Saint Nicolas des Champs, où une jeune espousée de Jean de la Forest, maistre Barbier Chirurgien à Paris, fille de defunt Jacques Octede, marchant passementier et de Claude Boufaut, laquelle pour estre trop serrée et pressée en ses habits nuptiaux, sortant de l'autel, après avoir pris du pain et du vin à la façon accoustumée, pensant retourner à sa place, tomba roide morte faute de respiration, et le jour mesme fut enterrée en ladite Eglise. Et quelques jours après ledit de la Forest épousa à Saint-Germain-en-Laye ladite Boufaut, mère de ladite fille ».

Les hemorrhagies internes, quelles qu'en soient les origines. A ce sujet Ambroise Paré raconte une histoire mémorable arrivée en Basse-Bretagne.

Pendant le repos, aux armées, les gens d'armes s'exerçaient à différents jeux « à courir la bague, à l'espée, en sorte qu'il y avoit tousjours quelque chinfreunar et tousjours avois quelque chose à m'exercer. M. d'Estampes pour donner passe-temps... faisoit venir aux festes grande quantité de filles villageoises pour chanter des chansons en bas breton où leur harmonie estait de coaxer comme grenouilles, lorsqu'elles sont en amour. D'avantage leur faisoit lancer le triori de Bretagne, et n'estoit sans bien remuer les pieds et les fesses. Il les faisoit moult bon ouyr et voir. Autrefois faisoit venir les lutteurs de village... » (2)

« Il y eust un petit bas Breton bien quadraturé, fessu et materiel, qui tint longtemps le breton et par son astuce et force en jetta cinq ou six par terre. Il survint un grand Dativo magister

1. 14^e livre, M., II, 361.

2. *Apologies*, M., III. 693-694.

d'eschole, qu'on disoit estre l'un des meilleurs lutteurs de toute la Bretagne : Il entre en lice... et... quand ils se prirent collet à collet, ils furent longtemps sans rien faire et pensoit-on qu'ils demeureroient esgaux en force et astuce mais le petit fessu se jetta en sursaut et d'emblée sous le grand Dativo et le chargea sur son espaule et le jetta en terre sur les reins... et alors tout le monde commença à rire... Ce grand Dativo eut un grand despit... il se releva tout en cholere et voulu avoir sa revanche... en fin ce grand homme se laissa tomber sur le petit et en tombant mis son coude au creux de l'estomach et luy creva le cœur et le tua tout mort. Et sçachant lui avoir donné le coup de la mort reprint sa longue jaquette et s'en alla la queue entre les jambes et s'eclipsa... Voyant que le cœur ne revenoit point au petit homme, pour vin et vinaigre ny autre chose qu'on luy presentast, je m'approchay de luy, tastay le poux qui ne battoit nullement, alors dis qu'il estoit mort... »

« Je voulus faire ouverture du corps mort pour sçavoir qui avoit esté cause de ceste mort si subite : je trouvay beaucoup de sang espandu au thorax et au ventre inférieur, et m'efforçay de connoistre quelque ouverture du lieu d'où pouvoit estre sorti telle quantité de sang, ce que je ne sceu pour quelque diligence que j'eusse sçeu faire. Or je crois que c'estoient... par l'ouverture des bouches des vaisseaux ou par leurs porosités : le pauvre petit lutteur fut enterré ».

Autopsies.

Une fois l'individu mort, le médecin-légiste contrairement à ses confrères, les médecins traitants, n'a pas terminé sa besogne. Il lui faut essayer, grâce aux autopsies, d'arracher son secret au cadavre.

Ambroise Paré qui fut un maître anatomiste de première force indique tout au long sa manière de pratiquer les autopsies.

Pour commencer la dissection « faut tout premièrement cerner le nombril tout à l'entour, enfonçant ledit cerne et incision jusques à la superficie extérieure des muscles. Ce fait, faut conduire une droite ligne du milieu de l'os Pectoral dit

sternon par dessus le cartilage xyphoïde, dit la Fourchette, jusques à l'os Pubis laquelle divise lesdites parties contenant communes jusques à la superficie des muscles ou ligne blanche : et consequemment deux autres transversales de mesme profondeur, conduites des parties latérales de la cernure du nombril jusques aux lombes : et ce à fin que plus facilement on puisse séparer d'un côté et d'autre ledit cuir des parties subjacentes et faire qu'il n'empêche point de les bien voir et contempler (1).

« Puis, ordonne-t-il, tu conduiras une droite ligne avec ton rasoir depuis là où tu as laissé l'incision du cuir du ventre inférieur jusqu'au menton, enfonçant ton rasoir jusqu'à l'entière division d'iceluy : puis après à l'endroit des clavicules, tu feras autre incision transversale de costé et d'autre jusqu'à l'omoplate : et separeras quant aux parties inférieures lesdites clavicules, si tu veux éviter prolixité, le double cuir, le Pannicule charneux, la gresse et Tunique commune des muscles tout ensemble pour autant que lesdites parties ont esté démontrées au ventre inférieur, reservant toutesfois aux femmes les mammelles. Aux supérieures parties desdites mammelles, tu separeras le plus subtilement qu'il te sera possible le cuir des parties subjacentes ».

« S'ensuit maintenant la tunique subcostale, nommé du vulgaire des Anatomistes Pleura, la dernière des parties contenant du Thorax. Qui veut garder l'origine ou insertion des muscles Pectoraux, des Mastoïdes, des deux de l'os Hyoïde, des deux Sous-ilaviers et des Intercartilagineux... doit premièrement lever tant d'un costé que d'autre les deux susdits muscles Pectoraux de l'os sternon, et les cartilages des vrayes costes ».

« Ce fait, doit couper tout contre ledit os cesdits ligamens depuis la sixième vraye coste jusques aux clavicules : puis démontrant le mediastin attaché au milieu dudit Sternon, selon toute sa teneur et longueur, il le levera en haut vers les dites clavicules, desquelles il le separera en réservant diligemment avecques luy les quatre muscles, sçavoir les Mastoïdes, et les deux de l'os Hyoïde, veu qu'ils sortent ou en tout ou en

partie dudit os : finalement les clavicules aucunement relevées en haut, renversera les cartilages tant d'un costé que d'autre, au dehors vers le bras selon leur teneur (ce qui est facile à faire) à fin que par ce moyen il puisse non seulement monstrier les parties contenues du Thorax, ains aussi reserver entièrement en leur lieu et situation naturelle les dits muscles... »

« Quand on veut oster les intestins, il faut commencer au Rectum, lequel faut lier quatre doigts environ près de son extrémité, en deux liens esloignés de deux ou trois doigts l'un de l'autre : puis les faut couper entre les deux ligatures. »

« Cela fait, faut aussi lier le tronc de la veine-porte, le plus près qu'il sera possible de son origine, afin que par ce moyen tous ses rameaux soient liés et par consequent hemorrhagie évitée. Le semblable fera à l'artère coeliaque à l'endroit du rein senestre, et à celle qui descend au Rectum avec les hemorrhoides : et cela fait lever lesdits intestins jusques au Duodenum, lequel doit estre pareillement lié en deux lieux par dessous l'implanation du pore cholagogue... et soit coupé au milieu de deux ligatures comme le Rectum et le tout mis à part hors du corps ».

Ambroise Paré a fait quantité d'autopsies pour le compte de la justice ou pour le sien, lorsqu'il voulait vérifier les morts suspectes, ou s'instruire davantage.

En général il les pratiquait tout seul, souvent chez lui, mais quelquesfois, lorsque le cas était intéressant, il conviait à ces opérations tous les princes de la science d'alors, les médecins du Roy et de la famille royale, les docteurs régens à la faculté de Médecine, les chirurgiens jurés au Châtelet. On discutait les lésions trouvées et on étudiait les régions anatomiques mal connues, pour le plus grand bien de la Médecine.

LES SIMULATEURS. LES SORCIERS, LES DÉMONS

Les simulateurs

C'est un chapitre bien particulier de la Médecine légale au ^{xvi}^e siècle que celui de la simulation des maladies ou des blessures. Il intéressait le chirurgien, car souvent les mendiants, arrêtés par la police invoquaient, pour s'excuser, la réalité de leur mal. Le juré décidait.

Comme les « meschans gueux » étaient nombreux et grevaient lourdement le budget de l'assistance publique de ce temps, ces « Messieurs du bureau des pauvres » avaient fort à faire pour démasquer les imposteurs.

« Or longtemps y a, dit Paré, que ces larrons ont commencé le train d'abuser le peuple, car ils estoient ja dès le temps d'Hippocrates en l'Asie... partant il les faut descouvrir tant qu'il sera possible, et les deferer au magistrat, à ce que punition en soit faite ainsi que l'énormité du cas le requiert » (1).

Ils sont dangereux pour beaucoup de raisons :

« Les uns demandent à loger et estre à couvert au soir : et les ayans par pitié mis au dedans, ouvrent les portes, et donnent entrée à leurs compagnons, lesquels pillent et souvent tuent ceux qui les auront hebergés : ainsi un homme de bien sous bonne foy souvent sera tué et pillé de tels meschants, ce qu'on a veu plusieurs fois ».

... « Ils ont vertain jargon par lequel ils se connoissent et entendent les uns les autres, pour mieux decevoir le monde et sous ombre de compassion on leur donne l'aumosne, qui les entretient en leur meschanceté et imposture ».

« Les femmes feignent estre grosses, voire prestes d'accoucher... demandant du linge et autres choses nécessaires pour leurs couches : ce qu'encore naguères j'ay descouvert en ceste ville de Paris. Autres se disent icteriques et avoir la jaunisse, se barboüillant tout le visage, bras, jambes et poitrine, avec de le suye delayée en eau : mais telle imposture est aisée à decouvrir, regardant seulement le blanc de leurs yeux : car c'est la partie du corps où ladite jaunisse se monstre premièrement : autrement leur frottant le visage avec un linge trempé en eau, leur fallace est decouverte. Certes, tels larrons, bellistres, et imposteurs pour vivre en oysiveté, ne veulent jamais apprendre autre art que telle mendicité qui à la vérité est une escole de toute meschanceté : car quels personnages scauroit on trouver plus propres pour exercer macquerellages, semer poisons par les villages et villes, pour estre boute-feux, pour faire trahisons, et servir d'espions, pour desrober, brigandier, et toute autre meschanceté pratique ? Car outre ceux qui ont esté meurtriers d'eux-mêmes, et qui ont cauterisé et stigmatisé leurs corps, ou qui ont usé d'herbes et drogues pour rendre les playes et corps plus hideux, il s'en est trouvé qui ont desrobé des petits enfans et leur ont rompu les bras et les jambes, crevé les yeux, coupé la langue, pressé et enfoncé la poitrine, disans que la foudre les avoit ainsi meurtris pour (les portant parmy le monde) avoir couleur de mendier et attraper deniers ».

« Autres prennent deux petits enfans, et les mettant en deux paniers sur un asne, criant qu'ils ont été expoliés et leur maison bruslée. Autres prennent une pance de mouton, l'approprians sur le bas du ventre, disans estre rompus et grevés, et qu'il les convient tailler et amputer leurs testicules »...

« Que diray-je plus ? c'est qu'ils departent les provinces pour un certain temps rapporter tout au commun butin, feignans faire voyage à Saint-Claude, Saint-Main, Saint-Mathurin, Saint Hubert, à nostre dame de Lorette, en Jerusalem et sont ainsi envoyés pour voir le monde et apprendre : par lesquels mandent de ville en ville aux gueux leurs compagnons, en leur jargon, ce qu'ils scavent de nouveau et qui concerne leur fait, »

comme de quelque manière de faire, nouvellement inventée pour attraper monnoye ».

Suivent les exemples :

1^o *L'imposture d'une belistresse feignant avoir un chancre à la mammelle.*

« Un mien frère nommé Jehan Paré, chirurgien demeurant à Vitré, ville de Bretagne, vit une grosse et potelée cagnardière demandant l'aumosne à la porte d'un temple un dimanche, laquelle feignoit avoir un chancre à la mammelle, qui estoit une chose fort hideuse à voir, à cause d'une grande quantité de bouë qui sembloit en decouler sus un linge qu'elle avoit devant soy. Mondit frère contemplant sa face, qui estoit bien saine, et les parties d'autour son chancre ulcéré blanches et de bonne couleur et le reste de son corps bien habité, jugea en soy mesme que ceste garce ne pouvoit avoir un chancre estant aussi grasse, potelée et foujue, s'assurant que c'estoit une imposture ; ce qu'il denonça au magistrat (dit en ce pays-là l'aloüe) lequel permit à mondit frère la faire mener en son logis pour connoistre plus certainement l'imposture. Laquelle y estant arrivée luy descouvrit toute sa poitrine et trouva qu'elle avoit sous son aisselle une éponge trempée et imbue de sang de beste et de lait meslés ensemble, et un petit tuyau de sureau par lequel ceste mixtion estoit conduite par des faux trous de son chancre ulcéré, decoulant sus le linge qu'elle avoit devant soy : et par celà conneust pour certain que le chancre estoit artificiel. Alors print de l'eau chaude et fomenta la mammelle, et l'ayant humectée leva plusieurs peaux de grenouilles, noires, vertes, et jaunastres mises les unes sus les autres, colées avec un bol armene et blanc d'œuf et farine, ce que l'on sceut par sa confession : et les ayant toutes levées, on trouva le tetin sain et entier, et en aussi bonne disposition que l'autre. Cette imposture, descoverte, ledit Aloüe la fit constituer prisonnière, et estant interroguée confessa l'imposture, et dit que c'avoit esté son gueux qui l'avoit ainsi accoustrée : lequel semblablement feignoit d'avoir une ulcère grande et énorme à la jambe ; ce qui sembloit estre vray par le moyen d'une ratte de bœuf qui pesoit le long et autour de sa jambe attachée et

fenestrée bien proprement, avec vieux drapeaux aux deux extrémités : de façon qu'elle sembloit estre plus grosse deux fois que la naturelle : et pour faire la chose plus monstrueuse et hideuse à voir, faisoit plusieurs cavités en ladite ratte, et par-dessus jettoit de ceste mixtion faite de sang et de lait, et sus tous ses drapeaux. Ledit Aloüe fit chercher ce maistre gueux, larron, imposteur, lequel ne put estre trouvé et condamna la pute à avoir le foüet et bannie hors du pays : qui ne fut sans estre auparavant bien estrillée à coups de foüet de corde noüees ainsi qu'on faisoit en ce temps là ».

2 *L'imposture d'un certain maraut qui contrefaisoit le ladre :*

« Un an après vint un gros maraut qui contrefaisoit le ladre, se mit à la porte du temple, desployant son oriflan qui estoit un couvrechef, sus lequel posa son baril et plusieurs espèces de monnoye, tenant en sa main dextre des cliquettes, les faisant cliqueter assez haut : la face couverte de gros boutons, faits de certaine colle forte, et peinte d'une façon rougeastre et livide, approchant à la couleur des ladres, et estoit fort hideux à voir : ainsi par compassion, chacun luy faisoit une aumosne. Mondit frère s'approcha de luy, et luy demanda depuis quel temps il estoit ainsi malade : luy respondit d'une voix cassée et rauque qu'il estoit ladre dès le ventre de sa mère, et que ses père et mère en estoient morts, et que leurs membres leur en estoient tombés par pièces. Ce ladre avoit certaine lisière de drap entortillée autour du col ; et par dessous son manteau de sa main senestre se serroit la gorge, afin de se faire monter le sang à la face, pour la rendre encore plus hideuse et defigurée, et aussi pour faire sa voie enrouée, qui se faisoit par l'angustie et stricture de la trachée-artère, serrée par la lisière ».

« Mondit frère estant ainsi à deviser avec luy, le ladre ne put si long temps demeurer qu'il ne deserrast sa lisière pour reprendre un peu son haleine : ce que mondit frère apperceut, et par ainsi eut soupçon que ce fust quelque fausseté et imposture. Parquoy s'en alla vers le magistrat, le priant luy vouloir tenir la main pour en sçavoir la vérité : ce que volontiers luy accorda, commandant qu'il fust mené en sa maison pour esprouver s'il estoit ladre. »

« La première chose qu'il fit, ce fut de luy oster la ligature d'autour du col, puis luy laver la face avec de l'eau chaude et par icelle tous ses boutons se destachèrent et tombèrent, et la face demeura vive et naturelle, sans nul vice. Cela fait, le fit despoüiller nud et ne trouva sus son corps aucun signe de lepre, tant univoque qu'equivoque. Le magistrat estant averti de ce, le fit constituer prisonnier et trois jours après fut interrogüé: où il confessa la vérité (qu'il ne pouvait nier). Après une longue remonstrance que luy fit le magistrat, luy mettant devant les yeux qu'il estoit un larron du peuple, estant sain et entier pour travailler. Ce ladre luy dit qu'il ne sçavoit mestier autre que de contrefaire ceux qui sont travaillés du mal de Saint Jean, S. Fiacre, S. Main : bref qu'il sçavoit contrefaire plusieurs maladies, et qu'il n'en avoit jamais trouvé de plus grand revenu que de contrefaire le ladre. Alors fut condamné d'avoir le foüet par trois divers samedi, ayant son baril peudu au col devant sa poitrine, et ses cliquettes derrière son dos, et banni à jamais hors du pays sous peine de la hart ».

« Quant ce vint au dernier samedi, le peuple crioit à haute voix au bourreau : Boute, boute monsieur l'officier, il n'en sent rien, c'est un ladre, dont à la voix du peuple Monsieur le bourreau s'acharna tellement à le foüetter que peu de temps après il mourut, tant pour le foüet dernier que pour luy avoir renouvelé ses playes par trois diverses fois : chose qui ne fut grandement dommageable pour le pays ».

3. *D'une grosse garce de Normandie qui disoit avoir un serpent dans le ventre :*

« L'an 1561, vint en ceste ville une grosse garce fessue, potelée et en bon point, aagée de trente ans ou environ, laquelle disoit estre de Normandie, qui s'en alloit par les bonnes maisons des dames et damoiselles leur demandant l'aumosne, disoit qu'elle avoit un serpent dans le ventre, qui lui estoit entré estant endormie en une chenevière : et leur faisoit mettre la main sus son ventre pour leur faire sentir le mouvement du serpent qui la rongeoit et tourmentoit jour et nuict, comme elle disoit : ainsi tout le monde lui faisoit aumosne par une grande compassion qu'on avoit de la voir, joinct qu'elle faisoit bonne pipée. »

« Or il y eut une damoiselle honorable et grande aumosi-
nière qui la print en son logis et me fit appeler (ensemble
monsieur Hollier docteur règent de la faculté de Médecine et
Germain Cheval, chirurgien juré à Paris) pour sçavoir s'il y
auroit moyen de chasser ce dragon hors le corps de ceste
pauvre femme : et l'ayant veue monsieur Hollier luy ordonna
une médecine qui estoit assez gaillarde... tendant à fin de faire
sortir ceste beste : néanmoins ne sortit point ».

« Estans derechef rassemblés conclusmes que je luy mettrois
un speculum au col de la matrice... mais il ne fut rien apper-
ceu excepté un mouvement volontaire que faisoit ladite garce
par le moyen des muscles de l'epigastre : et ayant conneu son
imposture, nous retirasmes à part, où il fut resolu que ce
mouvement ne venoit d'aucune beste, mais qu'elle le faisoit par
l'action desdits muscles. Et pour l'espouvanter et connoistre
plus amplement la vérité, on luy dit qu'on réitereroit à luy don-
ner encore une médecine, beaucoup plus forte... et elle crai-
gnant reprendre une aussi forte médecine, assurée qu'elle
n'avoit point de serpent, le soir mesme s'en alla sans dire adieu
à la damoiselle... »

« Dix jours après, je la trouvay hors la porte Montmartre,
sus un cheval de bast, jambe de ça, jambe de là qui rioit à gorge
desployée, et s'en alloit avec les chassemarées, pour avec eux
(comme je croy) faire voler son dragon et retourner en son
pays. »

4^o Histoire d'une cagnardière.

« Et encore de fraische mémoire, vint une vilaine cagnar-
dière, priant Messieurs du Bureau des pauvres de Paris, qu'elle
fust mise à l'aumosne disant que par un mauvais enfentement
sa matrice luy estoit tombée, qui estoit cause qu'elle ne pou-
voit gagner sa vie. Alors Messieurs la firent visiter par les
chirurgiens commis à ceste charge et trouverent que c'estoit
une vessie de bœuf qui estoit demie pleine de vent et barbouil-
lée de sang, ayant attaché le col d'icelle vessie profondément
au conduit de sa matrice bien proprement au moyen d'une
esponge qu'elle avoit mise à l'extrémité d'icelle vessie, laquelle
estant imbüe s'enfle et grossit, qui estoit cause de la faire tenir

de façon qu'on ne luy pouvoit tirer que par force : et ainsi marchoit sans que ladite vessie peust tomber ».

« Ayant descouvert l'imposture, Messieurs la feirent constituer prisonnière : et ne sortit des prisons que premièrement le bourreau n'eust bien carillonné sus son dos, et après fut bannie à jamais hors la ville de Paris. »

5^o D'une autre cagnardière feignant étre malade du mal Saint-Fiacre, et luy sortoit du cul un long et gros boyau, faict par artifice.

« Monsieur Flechelle, docteur en la Faculté de Médecine, homme sçavant et bien expérimenté, me pria un jour l'accompagner au village de Champigny, deux lieues près Paris, où il avoit une petite maison. Où estant arrivé, cependant qu'il se promenoit en sa cour, vint une grosse garce en bon poinet, luy demandant l'aumosne en l'honneur de Monsieur Saint-Fiacre, levant sa cotte et chemise, monstant un gros boyau de longueur d'un demy-pied et plus qui luy sortoit du cul, duquel decouloit une liqueur semblable à de la boue d'aposteme, qui luy avoit teint et barbouillé toutes ses cuisses, ensemble sa chemise devant et derrière, de façon que celà estoit fort vilain et deshonneste à voir. »

« L'ayant interrogüee combien il y avoit de temps qu'elle avoit ce mal, luy fit response qu'il y avoit environ quatre ans : alors ledit Flechelle, contemplant le visage et l'habitude de tout son corps, conneut qu'il estoit impossible (estant ainsi grasse et fessue) qu'il peust sortir telle quantité d'excremens, qu'elle ne devint emaciée, sèche et hecticque — et alors d'un plein saut se jetta de grande cholere sus cette garce, luy donnant plusieurs coups de pied sous le ventre, tellement qu'il l'attera et luy fit sortir le boyau hors de son siège, avec son et bruit et autre chose et la contraignit luy déclarer l'imposture : ce qu'elle fit disant que c'estoit un boyau de bœuf noué en deux lieux, dont l'un des nœuds estoit dans le cul, et ledit boyau estoit rempli de sang et de laict meslés ensemble, auquel avoit fait plusieurs trous afin que ceste mixtion decoulast. Et derechef connoissant ceste imposture luy donna plusieurs autres coups de pied dessus le ventre, de sorte qu'elle feignoit este morte ».

« Lors estant entré en sa maison pour appeller quelques uns de ses gens, feignant envoyer quérir des sergens pour la constituer prisonnière, elle se leva en sursaut, ainsi que si elle n'eust point esté battue, et se print à courir et jamais plus ne fut veüe audit Champigny. »

6^e Histoire d'un maraut qui feignoit estre sourd :

« Puis nagueres un gros maraut feignoit estre sourd, muet et boiteux : toutesfois par le moyen d'un instrument d'argent qu'il disoit avoir eu en Barbarie (marqué toutesfois de la marque de Paris), il parloit de façon qu'on le pouvoit entendre. Il fut apperceu estre imposteur et fut mis es prisons de Sainct Benoist, et par la prière de Monsieur le Baillif des pauvres, j'allay ausdites prisons pour visiter ledit maraut avec compagnie, et feismes rapport à messieurs du Bureau des pauvres de Paris comme s'ensuit. »

« Nous, Ambroise Paré, Conseiller, et premier chirurgien du Roy, Pierre Pigray, chirurgien ordinaire de sa Majesté et Claude Viard, chirurgien à Paris, certifions ce aujourd'huy, par la prière du Procureur des pauvres, avoir veu et visité es prisons de S. Benoist un quidam lequel n'a voulu dire son nom, aagé de quarante ans ou environ : sur lequel avons trouvé une partie de l'oreille dextre perdue, qui luy a esté coupée. Semblablement une marque sur l'espaule dextre, qu'estimons avoir esté faite par un fer chaud. »

« D'avantage contrefaisoit un grand tremblement de jambe, iceluy disant provenir par une deperdition de l'os de la cuisse, quiest chose fausse, d'autant que ledit os y est tout entier : et ne paroist aucun signe parquoy puissions dire iceluy tremblement venir d'aucune maladie qui auroit précédé, mais provenir d'un mouvement volontaire. »

« Item avons visité sa bouche (à raison qu'il nous vouloit suader sa langue lui avoir esté tirée par la nucque du col, imposture grande qui ne se peut faire, nous avons trouvé sa langue entière, sans aucune lésion d'icelle, ny des instruments servant à son mouvement : toutefois quand il veut parler il use d'un instrument d'argent lequel ne peut en rien y servir, anis plustost nuire à la prolotion. »

« Item dit estre sourd, ce que n'est pas, à raison que l'avons interrogé sçavoir qui luy avoit coupé l'oreille : il nous a respondu par signes, qu'on luy avoit coupé avec les dents. »

« Après que lesdits seigneurs du Bureau eurent receu ledit rapport par un crocheteur, feirent apporter le venerable imposteur à l'hospital Saint Germain des Prés, et luy fut osté son instrument d'argent. La nuict passa par dessus la muraille qui est assez haute, et de là s'en alla à Roüan, où il voulut user de son imposture : laquelle fut decouverte, et estant apprehendé, fut fouetté et banni hors de la duché de Normandie, sus peine de la hart : et de ce m'en a asseuré Monsieur le Bailly des pauvres de ceste dite ville. »

Les sorciers et les démons.

Ambroise Paré s'éloigne de la médecine légale scientifique dans les passages où il traite des sorciers et des démons. Il n'y croyait qu'à moitié cependant. « Je n'aurois jamais fait, écrit-il, si je voulois m'amuser à rapsodier une milliaice de telles sornettes superstitieuses, et n'en eusse tant mis en avant, sinon pour donner avis à beaucoup qui s'y abusent de plus n'y croire et les prier de rejeter toutes telles sotteries et s'arres-ter à ce qui est asseuré, et par tant d'habiles et gallans hommes approuvé et receu en la médecine, ce que faisant il en reüssira un bien infini au public, d'autant qu'après l'honneur de Dieu, il n'y a rien qui doive estre plus précieux à l'homme que sa santé (1). »

C'est pourquoi il déconseille vivement toutes les grandes superstitions qui se font aux « applications externes. » Car on était convaincu au xvi^e siècle qu'il fallait « se scarifier les gencives avecques la dent d'un homme qui a esté tué, pour guarrir du mal des dents ; comme faire des pilules du crâne d'homme pendu, contre la morsure d'un chien enragé. Comme ils disent, raconte Paré, que l'épilepsie est guarie pour manger de la chair d'une beste sauvage qui aura esté tuée du mesme fer qui aura esté tué un homme. Comme ils disent

1. M., III, 59 et suivantes.

aussi que la fièvre quarte est guarie si on boit du vin où aura trempé une espée de laquelle on aura coupé le col d'un homme. Si cela estoit vray, l'estat du bourreau de Paris luy vaudroit mieux qu'il ne le fait ».

« Ils disent aussi que pour guarir la mesme fièvre quarte, il ne faut que mettre les rogneures de ses ongles dedans un linge, les lier au col d'une anguille vive, et la jetter incontinent en l'eau... Pour guarir de la toux il ne faut que cracher dedans le bec d'une grenouille rouge et la laisser incontinent aller. La corde de quoy on a pendu quelqu'un liée à l'entour des tempes, guarit le mal de teste. C'est un plaisir que d'entendre telle manière de faire la médecine... »

Les passages concernant les sorciers et les démons sont trop savoureux pour qu'on ne les cite pas en entier.

«... Ainsi, dit Ambroise Paré, les sorciers, trompeurs et meschans, pour ruses et finesses diaboliques, tourmentent et abusent une infinité d'hommes : les uns invoquent et adjurent je ne scay quels esprits par murmures, exorcismes, impreca-tions, enchantemens et sorcelleries, les autres lient à l'entour du col ou bien portent sur eux par autre façon quelques écritures, quelques caractères, quelques anneaux, quelques images et autres tels fatras. Les autres usent quelques de chants harmonieux et danses. Quelquesfois ils usent de certaines potions, ou plutost poisons, suffumigations, senteurs, fascinations et enchantemens. »

« Il s'en trouve lesquels ayans brassé l'image et représentation de quelqu'un absent, la transpercent avecques certains instrumens et se vantent d'affliger de telle maladie qu'il leur plaira, celuy dont ils transpercent la representation, encore qu'il soit bien eslongué d'eux et disent que cela se fait par la vertu des étoisles, et de certaines paroles qu'ils bourdonnent en perçant telle image ou representation faite de cire. Il y a encore une infinité de telles forfanteries qui ont été inventées par les voyantes pour affliger et tourmenter tous les hommes, mais il me fasche d'en parler d'avantage. »

« Il y en a qui usent de tels sortileges qui empeschent l'homme et la femme de consommer le mariage, ce qu'on nomme vulgairement nœuer l'aiguillette. Il y en a qui empeschent que

l'homme n'a rendu son urine, ce qu'ils appellent cheuiller. Il y en a aussi qui rendent par leurs sorcelleries les hommes si mal-habiles à sacrifier à Madame Venus, que les pauvres femmes qui en ont bien affaire pensent qu'ils soyent chastrés et plus que chastrés. »

Exemple de choses monstrueuses faites par les démons et sorciers.

« Il y a des sorciers et enchanteurs, empoisonneurs, venefiques, meschans, rusés, trompeurs, lesquels font leur sort par la paction qu'ils ont faite aux Démons, qui leurs sont esclaves et vassaux. Et nul ne peut estre sorcier que premièrement n'aye renoncé Dieu son créateur, et sauveur, et prins volontairement l'alliance et amitié du diable, pour le reconnoistre et advouer au lieu du Dieu vivant, et s'estre donné à luy. Et ces manières de gens qui deviennent sorciers, c'est par une infidélité et défiance des promesses et assistance de Dieu, ou par mepris, ou par une curiosité de sçavoir choses secrettes et futures : ou estans pressés d'une grande pauvreté, aspirans d'estre riches. »

« Or nul ne peut nier et n'en faut douter qu'il n'y ait des sorciers : car cela se prouve par autorité de plusieurs Docteurs et expositeurs tant vieux que modernes, lesquels tiennent pour chose résolue qu'il y a des sorciers et enchanteurs, qui par moyens subtils, diaboliques et inconneus, corrompent le corps, l'entendement, la vie et la santé des hommes, et autres créatures comme animaux, arbres, herbes, l'air, la terre et les eaux »...

« Devant la nativité de Jésus-Christ, il s'en est trouvé et bien longtemps auparavant, tesmoin Moyse, qui les a condamnés par le commandement expres de Dieu, en Exode, chap. 22, au Levitique 19, Ochosias receut sentence de mort par le Prophète pour avoir eu recours aux sorciers et enchanteurs. »

« ... Mais le Diable, puisqu'il a puissance sur eux, leur imprime tellement en la fantaisie les images des choses qu'il leur représente, et qu'il leur veut faire accroire comme vrayes, qu'ils ne peuvent penser autrement qu'il en soit ainsy, et ne

les aient faites et n'aient veillé ce pendant qu'ils dormaient. Telle chose se fait aux sorciers pour leur infidélité et meschanceté qu'ils se sont donnés au Diable et ont renoncé Dieu leur créateur. »

« L'art magique se fait par le méchant artifice des diables. Il y a de plusieurs sortes de magiciens : aucuns font venir à eux les diables et interroguent les morts, lesquels sont nommés necromanciens, autres cheiromanciens, parce qu'ils devinent par certains lineamens qui sont es mains : autres hydromanciens parce qu'ils devinent par l'eau, autres geomanciens parce qu'ils devinent par la terre : autres pyromanciens, qui devinent par le feu : autres aëromanciens, ou augures ou prognostiqueurs de la disposition future, parce qu'ils devinent par l'air, sçavoir est par le vol des oiseaux ou par tourments, orages, tempestes et vents. Tous lesquels ne font que tromper et abuser les incrédules qui vont au recours à ces devins, prophètes, malefiques, enchanteurs. »

« Les ecclesiastiques... confessent que les diables par la permission de Dieu, ou pour punition de nos péchés, peuvent ainsi abuser des hommes et des femmes : mais que de telle conjunction il se puisse engendre quelque créature humaine, cela n'est pas seulement faux, mais contraire à nostre religion, laquelle croit qu'il n'y eut oncques homme engendré sans semence humaine, réservé le fils de Dieu. »

« Mesme, comme disoit Cassianus, quelle absurdité, repugnance et confusion seroit-ce en Nature s'il estoit licite aux diables de concevoir d'hommes et les femmes d'eux : combien la création du monde jusques à présent, les diables eussent produit de monstres par tout le genre humain, jettans leur semence dans les matrices des bestes, creans ainsi par les perturbations de semence une infinité de monstres et prodiges ? »

Comme les démons nous peuvent décevoir.

« Oriceux démons peuvent en beaucoup de manières et façons tromper nostre terrienne lourdesse, à raison de la subtilité de leur essence et malice de leur volonté : car ils obscurcissent les yeux des hommes, avec espaissses nueës qui brouillent

nostre esprit fantastiquement et nous trompent par impostures sataniques corrompans nostre imagination par leurs bouffonneries et impiétés. Il sont docteurs de mensonge, racines de malice et de toutes meschancetés à nous séduire et tromper et prevaricateurs de la vérité : et pour le dire en un mot, ils ont un incomparable artifice de tromperie, car ils se transmuent en mille façons... ce qui se fait après avoir esbloüi et altéré nostre imagination, comme nous avons dit... »

« Ainsi les démons... hurlent la nuit et font bruit comme s'ils estoient enchaînés, ils remuent bancs, tables, traiteaux, bercent les enfants, jouent au tablier, feuilletent livres, comptent argent, et les vit-on promener par la chambre, ouvrent portes et fenestres, jettent vaisselle par terre, cassent pots et verres et font autre tintamarre neant moins on ne voit rien au matin hors de sa place, ny rien cassé, ny portes ou fenestres ouvertes. Ils ont plusieurs noms, comme démons, cacodemons, coquemares, gobelins, lutins, mauvais anges, satan, Lucifer, père de mensonge, prince des ténèbres, légion et une infinité d'autres noms qui sont écrits au livre de l'imposture des diables selon les différences des maux qu'ils font, et es lieux où ils sont le plus souvent. »

« D'aucuns sont nommés incubes et succubes : incubes ce sont démons qui se transforment en guise d'hommes et ont copulation avec les femmes sorcières ; succubes, ce sont démons qui se transmuent en guise de femmes. Et telle habitation ne se fait pas seulement en dormant, mais aussi en veillant : ce que les sorciers et sorcières ont confessé et maintenu plusieurs fois quand on les exécutoit à mort... Aussi il nous faut nullement croire que les démons ou diables qui sont de nature spirituelle puissent connoistre charnellement les femmes car à l'exécution de cet acte, la chair et le sang sont requis, ce que les esprits n'ont pas. »

« D'avantage, comme seroit-il possible que les esprits qui n'ont point de corps, puissent estre esprits de l'amour des femmes, et qu'ils puissent engendrer en icelles? et aussi où il n'y a point de partie generante, il n'y a point de conjunction, et où il n'y a ne viande ne breuvage, il n'y a point de semence : aussi là où il n'a esté nécessaire avoir succession et repeuplement, la

Nature n'a point baillé le désir d'engendrer. Davantage les démons sont immortels, et éternel, qu'ont-ils donc nécessité de ceste generation, puisqu'ils n'ont affaire de successeurs... si ainsi estoit, depuis que les Demons sont créés, qu'ils eussent peu en engendrer d'autres, il y auroit bien de la diablerie sus les champs (1). »

« Or quant à moy, je croy que ceste prétendue cohabitation est imaginaire, procedent d'une impression illusoire de Satan. »

La possession est au contraire une chose véritable. « Ceux qui sont possédés des démons, parlent la langue tirée hors la bouche, par le ventre, par les parties naturelles et parlent divers langages inconnus. Ils font trembler la terre, tonner, esclairer, venter... : fascinent les yeux et les esblouissent, en sorte qu'ils font voir souvent ce qui n'est point. Ce que j'atteste avoir veu faire à un sorcier en la presence du defunct Roy Charles neuvième et autres grands seigneurs... ». « Les actions de Satan sont supernaturelles et incompréhensibles, passans l'esprit humain, n'en pouvant rendre raison non plus que de l'aimant qui attire le fer et fait tourner l'aiguille. Et ne se faut opiniastrer contre la vérité, quand on voit les effets et qu'on ne scait la cause : et confessons la faiblesse de nostre esprit, sans nous arrêter aux principes et raisons des choses naturelles, qui nous manquent lors que nous voulons examiner les actions des démons et des enchanteurs. »

1. 24^e livre, *De la peste*, M., III, 577-578.

LES DÉCLARATIONS DES MALADIES

Les épidémies de peste qui saccageaient périodiquement l'Europe avaient inspiré, en toute ignorance de cause, des mesures prophylactiques particulières à chaque province ou à chaque ville.

Ambroise Paré donne à ce sujet des conseils précieux aux « magistrats et officiers publics qui ont charge de la police (1) ».

« Les magistrats doivent faire tenir les maisons et rues nettes et n'y souffrir fiens ni autres ordures et faire porter les bestes mortes et autres immondices loing de la ville et les enterrer profondément... ils doivent chasser les chiens et les chats de peur qu'ils n'apportent la peste des maisons aux autres pour ce qu'ils peuvent manger le reste des malades pestiférés ou leurs excréments et par ce moyen peuvent prendre la peste et la porter ailleurs (1)... »

« Ils feront visiter les malades par Médecins et chirurgiens et Apothicaires, gens de bien, experimenter, et sçauront ceux qui sont pestiférés et les feront séquestrer, les envoyans aux lieux établis pour les faire traiter, ou bien les feront enfermer en leurs maisons (ce que toutesfois je n'approuve pas, mais plutôt leur défendre la conversation des sains) et les enverront penser et alimenter à leurs despens, s'ils ont de quoy, et s'ils sont pauvres aux depens des deniers communs de la ville. Aussi ne doivent permettre que les citoyens mettent en vente aucuns meubles de ceux qui sont morts de peste »...

« D'avantage, ils doivent faire pendre une nappe ou autre signal aux fenestres des maisons où aucuns seront morts de peste. Il faut aussi que les chirurgiens et ceux qui conversent

1. *Id.*, M., III, 577-578.

avec les pestiférés, portent une verge blanche en main lorsqu'ils iront par la ville, afin qu'ils fassent retirer le peuple arrière d'eux ».

« Pareillement ils feront enterrer promptement les corps morts...! ».

« Que diray je de plus ? C'est qu'ils doivent avoir l'œil sur certains larrons, meurtriers et empoisonneurs plus qu'inhumains, qui gressent et barbouillent les parois et portes des bonnes maisons de la saïe des charbons et bosses, et autres excréments des pestiférés, à fin de les infecter pour puis après avoir moyen d'entrer dedans, piller et desrober, voire estrangler les pauvres malades en leur lit : ce qui a été fait à Lyon l'an 1565. O Dieu, que tels galands méritent grande punition exemplaire ! Que je laisse à la discrétion desdits magistrats qui ont charge de la police ! ».

Paré préconise, et c'est fort curieux, la création d'un corps de médecins fonctionnaires destiné aux pestiférés.

« Quant aux médecins, chirurgiens et apothicaires, lesdits magistrats esliront gens de bien et expérimentés pour secourir le pauvre peuple, non par le son de trompette, faisant proclamer (pour avoir bon marché d'une mauvaise marchandise) que s'il y a aucuns compagnons barbiers et apothicaires qui veulent penser les pestiférés, ils seront pour celà reçeus maistres. O Dieu ! quels bon maistres ! au lieu de guarir, ils font le plus souvent par leur impéritie ouvrir le ciel et la terre, parce que jamais n'auront veu ni conneu un seul malade de ceste maladie, par quoy ils seront cent fois plus à craindre que les brigands et meurtriers guettans par les bois et chemins, parce qu'on les peut éviter et chercher un autre chemin : mais le chirurgien est cherché du pauvre pestiféré qui tend la gorge espérant avoir secours de celui qui luy oste la vie » (1).

« Que s'ils prennent quelques médecins et chirurgiens expérimentés, ce sera par faulses promesses ou par violence menaçant de les chasser à jamais de leurs villes... puis l'accident passé sont cassés de leurs gages ; et voilà les pauvres médecins, chirurgiens, apothicaires et barbiers à blanc, lesquels ayans

ceste marque d'avoir été constitués à penser les pestiférés, tout le monde après les fuit comme la peste mesme, et ne sont plus appelés à l'exercice de leur art : puis leurs compagnons les voyans après quasi mendier leur vie, doutans de tomber puis après en tel desastre de pauvreté, qu'ils craignent cent mille fois plus que la peste, n'y veulent aller, car c'est une grande peste à l'homme, n'avoir point d'argent pour secourir sa pauvre vie ».

Partant, je supplie Messieurs les Magistrats qu'ils élisent (comme j'ay dit) gens bien expérimentés pour secourir les malades pestiférés et leur donnent une pension honneste, non seulement pendant la nécessité, mais toute leur vie. Adonc ne faudra nulle trompette, mais au contraire se présenteront au service d'eux et de leurs citoyens. »

Si par hasard en faisant une autopsie le chirurgien se trouve aux prises avec un cadavre de pestiféré, il devra en avvertir immédiatement les magistrats. De même s'il rencontre un malade atteint de lèpre, car la « lèpre est une maladie héréditaire et contagieuse quasi comme la peste et du tout incurable, comme aussi souvent est la peste. Ceste contagion est si grande qu'elle vient aux enfans des enfans et encore plus loing (1) ».

Tout cela s'est beaucoup atténué depuis. Il est vrai qu'on appelait lèpre beaucoup de manifestations cutanées qui n'avaient rien à voir avec l'actuel bacille de Hansen.

Le lépreux aussitôt découvert, devait être isolé rigoureusement.

« Or ayant conneu. . que quelqu'un sera espris de lèpre, jà confirmée et considérant le danger qu'il y a de converser avec telles gens, les magistrats les doivent faire séparer et envoyer hors de la compagnie des sains, d'autant que de mal est contagieux quasi comme la peste... » (2).

« Et pour ceste occasion, il est bon et nécessaire de les faire séparer comme j'ay dit : ce qui ne repugne point aux saintes Escritures car il est escrit que le Seigneur fit séparer les lépreux

1. 22^e livre, *De la petite vérole et lèpre*, M. III, 279.

2. *Id.*, M., III, 280-281.

hors de l'ost des enfans d'Israel. Aussi aux lévites est commandé le semblable (Nombres. S) et est ordonné pour les connoistre qu'ils aient les vestemens deschirés et la teste nue, et soient couverts d'une barbute et appelés sales et ords : mais aujourd'huy on leur baille des cliqueties et un baril afin qu'ils soient conneus du peuple. »

« Néanmoins, je conseille que lorsqu'en voudra les séparer on le face le plus doucement et amiablement qu'il sera possible ayant mémoire qu'ils sont semblables à nous : et où il plairoit à Dieu, nous serions touchés de semblable maladie, voire encore plus grievée. Et les faut admonester que combien qu'ils soient séparés du monde, toutesfois ils sont aimés de Dieu en portant patiemment leur croix. Qu'il soit vray, Jesus-Christ estant en ce monde a bien voulu communiquer et verser avec les lépreux, leur donnant santé corporelle et spirituelle : car il est escrit qu'un lépreux s'inclina devant Jesus-Christ disant : Seigneur, si tu veux, tu peux me nettoyer ; et Jésus estendant sa main le toucha et luy dit : Je le veux, sois net : et incontinent la lèpre fut nettoyée. Outre plus est escrit que Jésus une autre fois guérit dix ladres (1) ! »

1 Mat., 6 ; Luc, 5 ; Marc, 1 ; Luc, 17 (A. P.).

LES CHARLATANS

Le souci qu'il avait de la santé publique et sa foi profonde en la chirurgie devaient forcément faire d'Ambroise Paré l'ennemi acharné de tous les charlatans qui, au moins autant que les sorciers, ravageaient le pays.

« Or icy je veux parler, affirme-t-il, de certains imposteurs qui s'entremeslent de traiter aucunes parties de la chirurgie comme aucuns sont si imprudens qu'ils se vantent de remettre les os rompus et desloues, affirmant que cette science leur est acquise de race, c'est à-dire de père en fils : qui est une chose fort ridicule et hors de raison, veu que l'homme naist sans sçavoir aucune chose, car s'il fust nay avec quelque art il n'eust voulu jamais apprendre les austres... mais en lieu que l'homme est despourveu d'art, il est doué de raison par laquelle il peut apprendre tous arts et sciences (1). »

« Donc de vouloir croire que le fils d'un bon chirurgien peut estre chirurgien, si premièrement il n'a esté instruit, ce seroit chose aussi peu vray-semblable que le fils d'un gentilhomme lequel sçauroit bien picquer et voltiger un cheval et courir la bague, pust faire comme son père si premièrement il n'avoit monté plusieurs fois à cheval et qu'on ne lui eust montré cette industrie ».

« ... Il y a encore une manière de gens beaucoup plus fascheux et importuns qui affirment pouvoir remettre les os fracturés et luxés par paroles moyenquant qu'ils ayent le nom et la ceinture du malade : mais je m'esmerveille comme il est possible aux hommes qui ont entendement (ou le doivent avoir) de croire un mensonge si appert. »

1. *Introd. à la chirurgie*, M., I, 97-104.

« Il s'est trouvé une autre imposture en Allemagne : c'est qu'ils prennent d'une pierre nommée Bein-bruch, laquelle ils pulvérisent et en donnent à boire à celui qui aura quelque partie rompue et luxée, et maintiennent qu'elle a puissance de guarir telles dispositions. Il y en a encores d'autres en Allemagne qui prennent une espèce ou dague, ou autre tel instrument qui aura blessé le malade, laquelle l'ayant accomodé en un lieu reclus, comme celui qui est blessé, la pensent et y appliquent les medicamens qui seroient requis à la propre playe, laissant le malade sans y faire aucune chose : et à mesure qu'on pense ladite espèce ; la playe se guarit, se disent-ils. Or est-il vray-semblable qu'une chose inanimée puisse recevoir aide d'aucun médicament ? et encores qu'ainsi fust, est-il possible qu'un malade en peust ressentir quelque effet ? Je laisse telle imposture au jugement des idiots, tant ayent-ils peu d'esprit. Et quand à moy telles choses me sont incroyables et encores que je la veisse de mes yeux, si croirois-je plustost que ce seroit une vraye magie et imposture ».

« Il y a encore une autre espèce de ces imposteurs qui disent guarir toutes playes avecques charpie seiche ou mouillée en eau ou huile ou autre liqueur, disans quelques paroles et bandent les playes avecques compresses et ligatures, dont quelques-uns guarissent : ce que véritablement j'ay veu : mais ce sont playes simples qui ne désirent qu'union, laquelle se fait par le seul bénéfice de nature : ainsi qu'on voit aux bestes brutes qui auront quelque jambe ou autre partie rompue le callus estre refait sans aide de nul médicament. Mais où il y aura complication de dispositions, comme une playe avec grande contusion et fracture d'os et inflammation, ou autres semblables dispositions, leur charpie et paroles ne pourront apporter au malade que la mort : et partant ceux qui se fient à tels imposteurs ne sont pas trop sages ni advisés pour la conservation de leur santé et vie, et pour ce les magistrats ne doivent permettre que tels imposteurs ayant lieu en leur république, mais les punir selon leurs mérites, et non leur permettre faire telles impostures sur les chrétiens... »

Les sorciers « enchanteurs, devins, magiciens, charmeurs, empoisonneurs, exorciseurs, se vantent de guarir plusieurs

maladies : ce qu'ils font par leurs machinations, fraudes, erreurs, fureurs, ruses et puissance des diables, à sçavoir par paroles, conjurations, charmes, caractères, liaisons, billets pendus au col ou aux poignets, par anneaux, images, unguents, poudres, drapeaux appliqués en croix aussi par eux : attouchemens et autres semblables resueries infernales : et gastent au préjudice de la vie des hommes, la loy sacrée de la Médecine, la plus ancienne et nécessaire de toutes les autres sciences. Les magistrats les doivent chasser de leur république. Ils estoient non seulement chassés en la vieille Loy par l'Edit de Moyse : « Vous n'endurerez point vivre les empoisonneurs (Deutér., 16) ».

Les pharmaciens donnaient aussi beaucoup de soucis à Paré. Il n'était pas loin de les ranger avec les imposteurs, car les apothicaires du temps n'hésitaient pas à donner dans leur officine ou leur arrière-boutique, des consultations qui n'avaient pour objet que de faire prendre au client des médicaments pour un prix raisonnable.

« Je diray un mot en passant, écrit Ambroise Paré, contre les apothicaires, lesquels ne se lassent jamais de donner des remèdes aux malades, qu'ils traitent en tout temps et à toutes les heures, sans se soucier de ce que dit ou ordonne le médecin. Pourveu qu'ils débitent leurs drogues et qu'ils fassent avaler force juleps aux malades et qu'ils leurs trempent bien les hypochondres avec leurs epithèmes, celà leur suffit. Sans se soucier si c'est en temps et en saison : mais que tels apothicaires apprennent la leçon que leur fait Galien, qui les appelle au premier livre des jours critiques, chap. II, et ennemis de la nature et ennemis du malade » (1).

1. 20^e livre, « des fièvres », M., III, 125-126

AMBROISE PARÉ ET L'EXERCICE DE LA MÉDECINE

« Science sans expérience n'apporte
pas grande assurance. »

Aph. 25.

Ambroise Paré ne fut pas un être compliqué, aussi n'est-on pas dérouté et n'éprouve-t-on pas la moindre inquiétude lorsqu'on essaie de pénétrer l'âme dépourvue d'obscurs labyrinthes de cet homme honnête et fort.

Il n'est pas besoin d'une savante psychologie pour percer le mystère de cette personnalité si attrayante et pour découvrir sous une rudesse tout extérieure l'amour passionné qu'il éprouvait pour la chirurgie, pour son prochain et pour son Dieu.

La chirurgie, il l'aima dès sa plus tendre enfance. Attiré par cet art dont il devait être un jour le rénovateur, il fit ses premières armes, si l'on en croit les biographes, dans une pauvre boutique de barbier qu'il est difficile de préciser, quelque part dans sa Bretagne originelle. Il serait intéressant de connaître pour le glorifier, le nom de l'initiateur de Paré, que ce soit, comme le veulent certains, son frère, homme réputé dont quelques histoires mémorables agrémentent le livre des monstres, ou un obscur barbier praticien de Laval.

Il est absolument certain que la formation de Paré fut exclusivement pratique. Ce ne fut que plus tard quand il fut devenu riche, qu'il put étudier dans des traductions qu'il se fit faire, les auteurs anciens qui dominaient la science officielle.

Cet empirisme obligé façonna son esprit, l'éloignant des spéculations abstraites, et des théories pathogéniques nébuleuses, développant en lui le sens des réalités, des choses objectives. C'est à ses origines modestes qu'il doit d'être devenu un grand clinicien.

« Le laboureur, écrit-il, a beau parler des saisons, discourir de la façon de cultiver la terre, déduire quelles semences sont propres en chacun terroir : car tout cela n'est rien s'il ne met la main aux outils, s'il n'accouple ses bœufs et ne les lie à la charrue. Aussi n'est-ce grande chose (bien que ce soit quelque cas) de fucilleter les livres, de gazouiller et caqueter en une chaire de la chirurgie, de ses perfections, et comme c'est le premier instrument du médecin, le premier cogueu, et le plus ancien, et le plus anciennement usité et practiqué : et si la main (suivant la signification du vocable) ne besongne, et s'il n'est mis en usage par bonne raison » (1).

Observateur perspicace, il découvrait dans sa pratique chirurgicale des faits nombreux qui contredisaient souvent les affirmations de la Faculté. Au début de son existence, alors qu'il n'était pas encore sûr de lui, des combats graves se livraient dans sa conscience rigide. Il raconte lui-même ses angoisses lorsque l'huile servant à cautériser les blessures faites par arquebuses, vint à manquer et qu'il fut obligé de la remplacer par un baume de sa composition.

... « J'estois en ce temps là bien doux de sel parce que je n'avois encore veu traiter les playes faites par harquebuses : il est vray que j'avois lu en Jean de Vigo que les playes faites par bastons à feu partiepient de veinosité à cause de la poudre : et pour leur curation commande les cautériser avec huile de sambuc, en laquelle soit meslé un peu de thériaque. Et pour ne faillir, paravant qu'user de ladite huile servente, sçachant que telle chose pourroit apporter au malade extrême douleur, je voulus sçavoir, premièrement que d'en appliquer, comme les autres chirurgiens faisoient pour le premier appareil qui estoit d'appliquer ladite huile la plus bouillante qu'il leur estoit possible dedans les playes, avec tentes et setons : dont je prins hardiesse de faire comme eux. Enfin mon huile me manqua et ius contraindt d'appliquer en son lieu un digestif fait de jaune d'œuf, huile rosat et thérébentine. La nuit je ne peu bien dormir à mon aise, pensant que par faute d'avoir cautérisé, je trouvasse les blessés où j'avois failli à mettre de ladite huile, morts empoi-

1. *Au lecteur*, M., I, 7.

sonnés, qui me fit lever de grand matin pour les visiter. Où outre mon espérance, trouvay ceux auxquels j'avais mis le médicament digestif, sentir peu de douleur à leurs playes, sans inflammation et tumeur, ayans assez bien reposé la nuit : les autres où l'on avait appliqué ladite huile, les trouvay febricitans avec grande douleur, tumeur et inflammation aux environs de leurs playes. Adonc je me delibéray de ne jamais plus brusler ainsi cruellement les pauvres blessés de harquebuses » (1).

Ainsi peu à peu Paré s'affranchit-il des préjugés régnants, repoussant le principe d'autorité, opposant aux anciens et aux maîtres de la Faculté, le résultat pratique de ses expériences.

« ... Car les arts ne sont encore si accomplis, dit-il, qu'on n'y puisse faire addition : ils se parfont et polissent par succession de temps, ils s'esclaircissent par certaines définitions, divisions, démonstrations, préceptes et reigles universelles (2). »

« C'est lascheté trop reprochable de s'arrêter à l'intention des premiers, en les imitant seulement, à la façon des paresseux, sans rien adjouster et accroistre à l'héritage qu'ils nous ont laissé, non pour le laisser devenir en friche, mais pour le cultiver et embellir : leur demeurant, comme à pères et autheurs, l'honneur de la première intention, mais à nous quelque petite proportion de gloire pour l'enrichissement et illustration, restant à la vérité plus de choses à chercher qu'il n'y en a de trouvées. Parquoy ne soyons si simples de nous reposer et endormir sur le labeur des anciens, comme s'ils avaient tout sceu, ou tout dit sans rien laisser à excogiter et à dire à ceux qui viendront après eux. »

Il déplora même quelquefois de s'être trop laissé impressionner par l'autorité de ses devanciers. Dans son émouvante digression « fort nécessaire à bien considérer touchant les cautères actuels desquels on a usé jusques icy après amputation » il adjure les jeunes chirurgiens d'abandonner les anciennes méthodes barbares et de pratiquer la ligature des vaisseaux dans les amputations.

1. *Discours premier sur le fait des harquebuses*, M., II, 127.

2. *Au lecteur*, M., I, 18.

« Je confesse icy librement, écrit-il, et avec grand regret, que j'ay par cy-devant pratiqué tout autrement que je n'escriis à ceste heure, après que l'amputation des bras et jambes estoit faite. Mais quoy ? j'avois veu ainsi faire à ceux que l'on appelloit pour telles pratiques esquelles incontinent après le membre extirpé, usoient de plusieurs cautères tant actuels que potentiels, pour empêcher le flux de sang, chose très horrible et cruelle seulement à raconter : car celà causoit une extrême douleur aux patients attendu que telles playes récemment faites sont fort sensibles, et au moyen de ceste sensibilité, si on y applique choses caustiques dessus et contre les parties nerveuses, soudain leur action et impression est communiquée aux parties internes dont surviennent de très grands et très pernicious accidens et le plus souvent la mort. Qu'il soit vray, on ne vit oncques de six ainsi cruellement traités eschapper deux : encore estoient-ils longtemps malades et malaisément estoient les playes ainsi brulées menées à consolidation, pource qu'une telle ustion faisoit des douleurs si vehementes que les malades tomboient en fièvre, en spasme et autres mortels accidens : avec ce que le plus souvent l'escharre cheute survenoit nouveau flux de sang qu'il falloit encore estancher avec les cautères actuels ou potentiels, lesquels répétés consommoient une grande quantité de chair et autres parties nerveuses. Pour laquelle déperdition les os demeuroient puis après nuds et decouverts : ce qui a rendu à plusieurs la cicatrisation impossible ; ayans tout le reste de leur vie gardé un ulcère au lieu du membre coupé qui leur ostoit le moyen de se pouvoir servir d'une jambe ou bras faits artificiellement (1). »

« Parce je conseille au jeune chirurgien de laisser telle cruauté et inhumanité pour plustost suivre ceste mienne façon de pratiquer, de laquelle il a pleu à Dieu m'adviser, sans que jamais l'eusse veu faire à aucun, ouy dire ne leu, sinon en Galien au 5^e livre de sa méthode, où il escrit qu'il faut lier les vaisseaux vers leurs racines, qui sont le foie et le cœur, pour estancher le grand flux de sang. Or ayant plusieurs fois usé de

1. 10^e livre, des *Contusions, combustions, gangrènes*, M., II, 227 et suivantes.

ceste manière de coudre les veines et artères aux playes récentes, esquelles se faisoient une hémorragie, j'ay pensé qu'il s'en pouvoit bien autant faire de l'extirpation d'un membre. Dequoy ayant conféré avec Estienne La Rivière, chirurgien ordinaire du Roy et autres chirurgiens jurés à Paris, et sur ce leur ayant déclaré mon opinion, furent d'advis que nous en fissions l'épreuve au premier malade qui s'offriroit, combien que nous eussions les cautères tous prêts pour en user au défaut de la ligature. Ce que j'ay appliqué à l'endroit de plusieurs avec une très bonne issue : encore depuis peu de jours en çà, en la personne d'un postillon serviteur de Brusquet, nommé Piron Garbier auquel fut coupée la jambe dextre, quatre doigts au-dessus du genoüil, pour une eslthiomène qui luy estoit survenue à cause d'une fracture. »

« Pourtant je conseille au jeune chirurgien de laisser cette misérable manière de brusler et carnacer (si quelque reliqua de gangrène ne le contraignoit de ce faire) l'admonestant de ne plus dire : Je l'ay leu au livre des anciens praticiens, *je l'ay veu faire à mes vieux pères et maistres suivant la pratique desquels je ne puis aucunement faillir*. Ce que je t'accorde si tu veux entendre ton bon maître Galien au livre cy-dessus allégué et ses semblables : mais si tu te veux arrester à ton père et à tes maistres, pour avoir prescription de temps et licence de mal-faire, y voulant toujours persévérer, ainsi mesmes que l'on fait quasi ordinairement en toutes choses, tu en rendras compte devant Dieu et non devant ton père ou tes bons maistres praticiens, qui traitent les hommes de si cruelle façon. »

Ambroise Paré tenait surtout à la reconnaissance de ses clients même modestes, et à la paix avec son Dieu. Cet état d'esprit, son talent et son immense clientèle « de ville » (1) lui avaient attiré bien des inimitiés. Il y avait au xvi^e siècle des médecins jaloux de voir réussir si prodigieusement un barbier sans culture classique et des chirurgiens que le succès de Paré empêchaient de dormir. Pour se venger, ils essayèrent contre lui toutes sortes de procédés infâmes, pour le ruiner dans l'esprit du public. Ambroise Paré en souffrit beaucoup.

1. Voir bibliographie.

« Je sçay bien toustesfois que les chirurgiens qui me devraient prester la main pour me soulever le menton, de peur que je n'allasse au fond de l'eau m'ont voulu plonger la teste pour me faire noyer, m'ont voulu rendre odieux au Magistrat civil, à l'Ecclesiastique et au populaire : n'ont laissé pierre à remuer pour me faire chopper s'ils pouvaient : mais ayant le cœur bon et ne songeant à danger quelconque moyennant que je puisse laisser à la postérité quelque témoignage de ma vie, j'ai surmonté par diligence toute difficulté (1). »

C'est parce qu'il était convaincu profondément que tout n'avait pas été dit, qu'Ambroise Paré essaya inlassablement de perfectionner son art, en cherchant lui-même, par une application rigoureuse de la méthode expérimentale, qu'il préférait aux subtils raisonnements par analogie alors à la mode.

« Et afin qu'on voye, dit-il, quels moyens j'ay eu de faire de telles et si grandes expériences, faut sçavoir que par l'espace de trois ans j'ay résidé en l'Hôtel-Dieu de Paris. où j'ay eu le moyen de veoir et cognoistre (eu esgard à la grande diversité de malades y gisans ordinairement) tout ce qui peut estre d'altération et maladie du corps humain : et ensemble y apprendre sur une infinité de corps morts, tout ce qui se peut dire et considérer sur l'anatomie, ainsi que souvent j'ay fait preuve très suffisante, et celà publiquement à Paris aux escholes de médecine... Ce n'estoit assez pour rassasier mon désir curieux d'apprendre tout ce qui se peut sçavoir pour la vacation à laquelle je suis appelé, si encore je n'eusse veu les guerres où l'on traite les blessés sans fard et sans les mignarder à la façon des villes, car je me suis trouvé en campagne, aux batailles, escarmouches, assauts et sièges de villes et forteresses comme j'ay esté : aussi enclos es villages avec les assiégés, ayant charge de traiter les blessés (2). »

« Et Dieu sçait combien le jugement d'un homme se parfait en cet exercice où le gain estant éloigné, le seul honneur vous est proposé et l'amitié de tant de braves soldats auxquels on sauve la vie, ainsi qu'après Dieu je puis me vanter d'avoir fait à un nombre infini. »

1. *Au lecteur*, M., I, 12.

2. *Id.* M., I, 10-11.

Cette attitude passive et orgueilleuse qu'adoptait Paré lorsque sa personne seule était en jeu, faisait place à une virulente indignation lorsqu'un imprudent écrivain s'attaquait à ses affirmations scientifiques.

Lepaulmier de Caen ayant en 1569 dans sa brochure sur *La nature et le traitement des plaies de pistole* rendu responsable Paré de la mortalité élevée qui avait décimé les blessés de Dreux, de Saint-Denis et du siège de Rouen, s'attira une cinglante réponse qui lui ôta l'envie de signer un nouveau pamphlet.

« Il m'est tombé ces jours passés entre les mains, dit Paré, un certain livre fait par un médecin auquel assés ouvertement il blasonne et dénigre ce que j'ay escrit par cy-devant des playes faites par coups et harquebuses et de leurs cures. Je proteste que quand il n'y auroit autre mal et que je verrois autre intérêt en cecy que le mespris de moy et de mon livre, je laisserois couler les choses doucement et les passerois sous silence, sçachant bien que les responses et resplices dont nous voulons aider à clorre la bouche des mesdisans, bien souvent servent plustot à les faire parler davantage qu'autrement et qu'il n'y a meilleur moyen d'assoupir telles noises que de ne dire mot : comme nous voyons que le feu s'esteint, cessant sa matière combustible et lui ostant le bois. Mais quand j'ay bien considéré le danger évident auquel plusieurs se fourreront s'ils viennent à suivre les règles et enseignements que donne ledit médecin pour la cure des dites playes, j'ay pensé que mon devoir estoit d'aller au-devant de ce mal et d'empescher autant que je le pourrois, en esgard à ma profession, laquelle outre l'affection commune que tous doivent au bien public, m'oblige particulièrement à cecy, tellement que je ne pourrois en bonne conscience faire le sourd et le muet, où le devoir général et particulier m'obligent à parler (1). »

Et Gourmelen, doyen de la Faculté de Médecine de Paris, l'irréconciliable ennemi qui avait en 1850 dans des opuscules écrits en latin, attaqué l'opportunité des ligatures vasculaires dans les amputations et injurié bassement Paré, provoqua une réfutation extrêmement violente.

1. 9^e livre des *Playes d'harquebuses*, M., II, 172 et suivantes.

« Véritablement je n'eusse mis la main à la plume, affirme Ambroise Paré, pour escrire de telle manière n'eust esté que quelqu'un m'a taxé et injurié impudemment, et mesprisé par haine et affection particulière plus que par de bon zèle qu'il devoit avoir au public, de manière de lier les veines et les artères (1). »

« Davantage vous dites que me monstrerez ma leçon aux opérations de chirurgie. Il me semble que ne sçauriez parce que ne l'ay pas apprise seulement en mon estude et d'avoir ouy par plusieurs et diverses années les leçons des docteurs en médecine, mais comme je l'ay escrit cy-devant en l'espitre au lecteur, j'ay fait résidence en l'Hotel Dieu de Paris pour l'espace de trois ans où j'ay eu le moyen de voir et apprendre beaucoup d'œuvres de chirurgie sur une infinité de malades, ensemble l'anatomie sur une grande quantité de corps morts, ainsi que souvent j'en ay fait preuve très suffisante publiquement aux Escholes de Médecine de Paris. Mon bonheur m'a fait avoir plus outre. Car estant appelé au service des Rois de France (quatre desquels j'ay servi) me suis trouvé en campagne aux batailles, escarmouches, assauts, et sièges des villes et forteresses comme aussi j'ay esté enclos es ville avec les assiégés ayant charge de traiter les blessés. »

« D'avantages j'ay demeuré longues années en ceste grande et fameuse ville de Paris où graces à Dieu j'ay toujours vescu en très bonne réputation entre tous, et n'ay tenu le dernier rang entre ceux de mon estat, veu qu'il s'est trouvé une tant grande et difficile fust-elle que ma main et mon conseil n'ayent été requis, ainsi que je fais voir par ce mien œuvre. Or oseriez-vous (ces choses entendues) dire que m'apprendrez à exécuter les œuvres de chirurgie, attendu que n'avez jamais parti de vostre estude... Les opérations de chirurgie s'apprennent à l'œil et au toucher. »

« Je diray que vous ressemblez à un jeune garçon, bas-breton bien fessu et matériel, qui demanda congé à son père de venir à Paris pour prendre France. Estant arrivé, l'Organiste de Notre-Dame le trouva à la porte du palais qui le print pour

1. *Apologie*, M, III, 676 et suivantes.

souffler aux orgues où il fut trois ans. Il voit qu'il parloit aucunement françois, il s'en retourna vers son père et luy dit qu'il parloit bonne France et d'avantage qu'il sçaroit bien jouer des orgues. Le père le receut bien joyeux de quoy il estoit en si peu de temps si sçavant : il s'en alla vers l'organiste de son église et le pria de permettre à son fils de joüer des orgues, afin de sçavoir si son fils estoit bon maistre ainsi qu'il disoit : ce que le maistre organiste accorda volontiers. Estant entré aux orgues, il se jette de plein saut aux soufflets : le maistre organiste luy dit qu'il jouast et que luy souffleroit. Alors le bon organiste lui dit qu'il ne sçavoit autre chose que souffler. »

« Je crois aussi mon petit maistre que ne sçavez autre chose que caqueter en une chaire : mais moy je joueray sur le clavier, et feray résonner les orgues, c'est-à-dire que je feray les opérations de chirurgie, ce que ne sçauriez nullement faire pour n'avoir bougé de vostre estude et des escholes comme j'ay dit : et aussi comme ci-devant j'ay escrit en l'espistre au Lecteur, que le laboureur a beau parler des saisons, discourir de la façon de cultiver la terre, déduire quelles semences sont propres à chacun terroir, car tout cela n'est rien s'il ne met la main aux outils et n'accouple les bœufs et ne les lie à la charrue. Aussi ce n'est pas grande chose si ne sàavez la pratique, car un homme feroit bien la chirurgie encore qu'il n'eust point de langue... »

« Or, voilà mon petit maistre ma response à vos calomnies et vous prie, si avez l'âme bonne, de vouloir (pour le public) recevoir et corriger vostre livre le plustost que pourrez pour ne tenir les jeunes chirurgiens en cest erreur par la lecture d'iceluy, où vous les enseignez d'user de fers ardents après l'amputation des membres pour estancher le sang, attendu qu'il y en a un autre non si cruel et plus seur et aisé : joint que si aujourd'huy après un assaut de ville ou plusieurs soldats ont eu bras et jambes rompues, et emportées de coups d'artillerie ou de coutelas ou d'autres machines pour estancher le sang nous falloit user de fers ardents, il faudroit une forge pour ce faire et beaucoup de charbon pour les chauffer, et aussi que les soldats nous auroient en telle horreur pour ceste cruauté qu'ils vous assomméraient comme un veau. »

Et Ambroise Paré avait raison d'être attaché à ses découvertes chirurgicales. Il se dépensait tellement pour son art « suivant, dit-il. mon dessein de tout ce que j'ay oncques peu apprendre de rare et de singulier, j'en fais libérale, voire prodigieuse largesse, ne me souciant de ma dépense, du labeur ny du soin que j'ay eu à le rechercher, pourveu que je serve au public et fasse chose agréable à mon Roy, plaisante aux princes et profitable à toute la nation Française (1) ».

Il ne reculait même pas devant de petites indécadences lorsqu'en pouvaient profiter la science ou les malheureux blessés.

Pour connaître la composition de la fameuse huile de petits chiens qui avait la réputation d'être un baume infailible pour panser les plaies des armes à feu, il fit la cour au propriétaire du secret, lui promit le silence, et tout bien réfléchi, publia la formule.

« Lors que nous rentrâmes à Thurin, raconte-t-il, il se trouva un chirurgien qui avoit le bruit par-dessus tous de bien médicamenteusement les harquebusades : en la grâce duquel trouvay moyen m'insinuer, et luy fis la cour près de deux ans et demy. auparavant qu'il me voulust déclarer son remède qu'il appelait son baume. Cependant M. le Mareschal de Monjean, qui estoit demeuré lieutenant général du Roy en Piémont, mourut : adonc remonstray au chirurgien que m'en voulois retourner à Paris et luy suppliy qu'il me tint promesse de me donner la recepte de son baume, ce que volontairement fit, attendu que je luy quittois le pays. Il m'envoya querir deux petits chiens, une livre de vers de terre, deux litres d'huile de lis, six onces de térébentine de Venise et une once d'eau de vie : et en ma présence il fit bouillir les chiens tous vivants en ladite huile jusqu'à ce que la chair laissast les os : et après mis les vers qu'il avoit auparavant fait mourir en vin blanc afin qu'ils jetassent la terre qui est toujours contenue en leurs ventres : estant ainsi vidée, les fit cuire en ladite huile jusques à ce qu'ils devindrent arides et secs : alors fit le tout passer par une serviette sans grandement en faire expression : cela fait, y adjousta la there-

bentine et à la fin l'eau-de-vie, et appela Dieu pour tesmoin que c'estoit son baume, duquel il usoit aux playes faites par harquebuses et autres qu'ou prétendoit supputer et me pria de ne divulguer son secret (1). »

Car il aima intensément ses malades. Une profonde pitié pour ceux qui souffrent s'exhale même des passages les plus objectifs de son œuvre. Il dit son horreur d'être l'involontaire témoin des carnages guerriers. A son entrée à Turin, lorsque son cheval est obligé de piétiner les morts et des blessés, « quelques uns ne l'estans encore, les oyans crier, dit-il... qui me faisoient grande compassion en mon cœur, et véritablement je me repentis d'estre parti de Paris pour voir si piteux spectacle » (2).

Mais cet homme qui fit tant de bien ne s'attribua jamais le mérite des guérisons nombreuses qu'il obtint. Plein de modestie, il reporta sur Dieu toute la gloire de ses succès. « Je le pensay, Dieu le guarit » répète-t-il constamment.

Et c'est parce qu'il fut convaincu que Dieu décide seul en dernier ressort, qu'Ambroise Paré conseilla au chirurgien de ne jamais abandonner ses malades, de ne jamais s'enorgueillir.

« J'ay bien voulu traiter, écrit-il, telles cures désespérées et laissées, à fin de toujours stimuler et donner courage aux jeunes chirurgiens qui commencent à exercer l'art, de non laisser les griefs blessés, encore qu'ils aient signes mortels, mais s'efforcer à faire ce que l'art commande : les priant n'y besongner par acquit, ni aussi les laisser par défaut de payement s'ils sont indigens, mais plustôt leur aider par une charité laquelle nous sommes tous tenus par le commandement de Dieu exercer l'un envers l'autre (3). »

Et là où on aurait fait quelque cure digne de louange, ne se la faut attribuer mais à Dieu : « considérant et connoissant que toutes bonnes choses procèdent de luy comme d'une fontaine qui ne se peut espuiser, et rien de nous comme de nous. Par ainsi luy faut rendre grâce de toutes nos bonnes œuvres : lequell

1. *Discours sur les playes par harquebuses*. M., II, 127-128.

2. *Apologies et voyages*, M., III, 689-690.

3. 10^e livre, M., II, 238-239.

je supplie, de tout le pouvoir qui est en moy, mis par sa bonté infinie, qu'il luy plaise nous faire entendre la cause et fin pour laquelle sa divinité nous a donné estre a fin de n'estre frustrés d'icelle ! »

Et non seulement le chirurgien doit panser les corps de ses blessés, mais encore leurs âmes. Cette préoccupation qui dépasse de beaucoup notre conception actuelle de l'exercice de la médecine, est développée au livre de la peste dans une « petite admonition pour que le jeune chirurgien se trouvant quelquefois aux lieux où il n'y a prestres, ny autres gens d'Eglise à la mort des pauvres pestiférés, puisse les consoler à l'extrémité de la mort, monstrant et déclarant que la cause et racine de sa maladie procedoit de son péché et que pour en avoir la fin, il falloit que l'ire de Dieu fust apaisée et qu'il luy fut propice et favorable par la remission de ses péchés ».

« Ainsi donc, conclut Paré, nous implorerons sa grâce d'un cœur ardent, ayant fiance qu'il nous gardera et défendra, nous donnant ce qui nous est nécessaire tant au corps qu'à l'âme. Que s'il luy plaist nous appeller, il sera notre rédempteur et nous ayant retiré de ce labyrinthe et gouffre de tous maux et misères, il nous introduira en l'héritage de sa gloire, pour l'amour de son cher fils nostre sauveur Jésus-Christ, auquel soit gloire éternelle. Ainsi soit-il ! »

LES RAPPORTS EN JUSTICE (1)

Généralités.

« Il reste à présent instruire le jeune chirurgien à bien faire rapport en justice lorsqu'il y sera appelé, soit pour la mort des blessés ou impotence ou depravation de l'action que quelque partie. En ce il doit estre caut, c'est-à-dire ingénieux à faire son prognostic à cause que l'événement des maladies est le plus souvent difficile, ainsi que nous a laissé par escrit Hippocrates au commencement de ses aphorismes. à raison principalement de l'incertitude du sujet sur lequel l'art de chirurgie est employé. Mesme le premier et principal point est qu'il ait une bonne âme ayant la crainte de Dieu devant ses yeux, ne rapportant les playes grandes petites, ny les petites grandes, par faveur ou autrement : parce que les jurisconsultes jugent selon qu'on leur rapporte. »

« Après avoir baillé les signes pour connoistre les parties de nostre corps vulnérées, à fin d'en faire rapport en justice, pour plus grande et facile intelligence m'a semblé bon te donner le formulaire de ces quatre rapports, dont le premier sera de rapporter de nécessité de la mort du blessé, le second sera douteux de mort ou de la vie, le troisième du meurtre, c'est-à-dire de l'impotence d'une partie blessée, le quart de plusieurs parties blessées ensemble.

« Selon lesquels formulaires tu en pourras faire d'autres, ainsi que connoistras par les signes cy-dessus escrits, telles ou telles parties du corps estre vulnérées. »

1. 27^e livre, *Des rapports*, M., III, 651 et suivantes.

I. — *Exemple d'un rapport de nécessité concluant à la mort.*

« J'ay A. P. cejourd'huy par l'ordonnance de Messeigneurs de la Cour de Parlement, me suis transporté en la maison de tel, rue Saint-Germain, à l'enseigne de S., lequel j'ay trouvé gisant au lit, ayant une playe à la teste, partie senestre, située sur l'os temporal, avec fracture et embareure, dont aucunes parties dudit os, les deux membranes estant rompues, sont enfoncées en la substance du cerveau. Au moyen de quoy ledit tel a perdu toute connoissance de raison, avecques une convulsion, le pouls fort petit et sueur froide au reste tant degousté qu'il ne boit ny mange ».

« A cause de quoy certifie que bientost mourra : tesmoing mon seing manuel cy mis le, etc... »

II. — *Exemple d'un rapport douteux de la mort.*

« J'ay tel, etc... par le commandement de Monsiennr le Lieutenant criminel, suis allé en la maison de N. lequel j'ay veu gisant au lit, ayant trouvé sur son corps une playe faite d'un instrument trenchant, situé au milieu de la cuisse dextre, de grandeur de trois doigts ou environ, penetrante toute outre avec incision de veines et artères : à raison de quoy est survenu un bien grand flux de sang qui luy a prosterné et abattu les forces Au moyen de quoy tombe souvent en défaillance de cœur, et toute la cuisse est grandement tuméfiée et livide, dont plusieurs pernicious accidens s'en pourroient ensuivre : par quoi je dy que ledit tel est en grand danger de mort ».

« Et tout ce certifie estre vray tesmoing mon seing manuel cy mis le, etc... »

III. — *Exemple d'un rapport de mehain ou impotence.*

« J'ay tel, etc... par le commandement de Monsieur le Procureur du Roy me suis transporté en ma maison de Monsieur... rue Saint-Pierre-aux-Bœufs pour visiter un tel, etc... sur lequel j'ay trouvé une playe à la jointure du jarret dextre de grandeur de quatre doigts ou environ, avecques incision de cordes ou tendons qui plient la jambe ensemble incision de

veines artères et nerfs. Au moyen de quoy est ledit tel en danger de mort pour les accidens qui en telles playes viennent le plus souvent, comme extrême douleur, fièvre, inflammation, apostume, convulsion, gangrene et autres. »

« Parquoy ledit tel a besoin tenir bon regime et estre bien et dûement pensé et médicamenté, et ou il eschappera de la mort, à jamais demeurera impotent de la partie. Et tout ce certifie estre vray, tesmoing mon seing manuel, cy mis le jour, etc... »

IV. — *Exemple d'un rapport d'un homme blessé de plusieurs coups et en diverses parties du corps.*

« Nous soussignés chirurgiens cejourd'hui vingt et unieme etc... par le commandant de Messeigneurs de la Cour de Parlement, sommes allés au logis de tel, rue Saint-Denis à l'enseigne de Sainte-Catherine, pour visiter un nommé... gentilhomme des ordonnances du Roy, sur lequel avons trouvé cinq playes. La première située à la teste, au milieu de l'os coronal, de grandeur de tiers doigt ou environ, penetrante jusques à la seconde table, dont luy avons tiré trois esquilles du dit os. Item une autre playe au travers de la joue, partie dextre, comprenant depuis l'oreille jusques au nez, à cause de ce a esté nécessaire luy faire quatre points d'aiguille. »

Item une autre playe au milieu du ventre, de grandeur de deux doigts ou environ, pénétrant en la capacité d'iceluy, sortant par ladite playe une partie de l'omentum de grosseur de demy-cœur qu'avons trouvée livide et du tout destituée de chaleur naturelle, parquoy a esté besoin lier et couper ce qui estoit sorti dehors. »

« Item une autre playe située sur le métacarpe de la main senestre, de grandeur de quatre doigts ou environ avecques incision de veines, artères, nerfs et tendons, et portion des os. Au moyen de quoy ledit tel demeurera après la guérison mehaigné de la main, et a besoin tenir bon régime, garder la chambre et estre bien et deuement pensé et médicamenté, et disons qu'il n'est hors du danger de la mort. »

« Et tout ce certifions estre vray, tesmoins nos seings manuels cy mis le jour, etc... »

V. — *Autre rapport d'un corps mort, fait en la présence de Messieurs le Lieutenant criminel et Procureur du Roy au Chastelet de Paris et du Commissaire Bazin.*

« Repporté par nous soubssignés que ce jourd'huy en la présence de Messieurs le Lieutenant Criminel et Procureur du Roy au Chastelet de Paris, nous avons veu et visité le corps mort de noble homme, etc... sur lequel nous avons trouvé une playe faite d'estoc près la mammelle senestre, longue et large de deux doigts environ traversant le corps de part en part passant tout au travers du cœur. Plus une autre grande playe faite d'estoc sur la jointure de l'espaule du bras senestre, longue de quatre doigts ou environ, large de trois, profonde jusques à ladite jointure avec incision des nerfs et ligamens veines et artères dudit lieu. Plus une autre grande playe faite aussi d'estoc sous l'aisselle senestre longue et large de quatre doigts ou environ, profonde jusques au dedans et creux de ladite aisselle, avec incision des veines, artères et nerfs. Plus deux autres playes faites aussi d'estoc situées en la poitrine, un peu plus bas qu'en la mammelle senestre, longues et larges d'un pouce environ et profondes jusques en la capacité du thorax. Plus une autre grande playe faite d'estoc située près la mammelle dextre longue et large de quatre à cinq doigts, profonde seulement jusques aux costes. Plus une autre petite playe près ladite mammelle dextre pénétrant aussi sur les costes. Plus une autre playe faite de taille sur le coude dextre, grande de trois doigts ou environ, large de deux, profonde jusques aux nerfs et ligamens de la jointure dudit coude. Plus une autre playe faite pareillement d'estoc au flanc dextre, longue et large d'un pouce ou environ et peu profonde. Plus une autre playe faite aussi d'estoc à la main dextre, au doigt nommé Medius, avec incision totale de l'os de sa première jointure, penetrant le metacarpe. »

« Pour raison de toutes lesquelles playes certifions la mort subite luy estre advenue. »

« Fait sous nos seings manuels le dimanche 7 aoust mil cinq cent quatre vingt trois. »

Ambroise Paré, Jehan Cointeret et Jehan Charbonnel.

VI. — *Rapport d'une femme grosse ayant été blessée
au ventre.*

« J'ay tel par le commandement de Monsieur le Grand Pré-vost de l'Hostel, me suis transporté en la rue Saint-Honoré en la maison de M. M... où j'ay trouvé une demoiselle nommée Marguerite, gisante au lit, ayant une grande fièvre, convulsion et flux de sang par sa nature, à raison d'une playe qu'elle a reçue au ventre inférieur, située trois doigts au-dessous du nombril partie dextre, laquelle pénètre en la capacité d'iceluy, ayant blessé et percé sa matrice au moyen de quoy est accouchée devant son terme préfix, d'un enfant masle mort bien formé de tous ses membres, lequel enfant a reçu le coup à la teste pénétrant jusques à la propre substance du cerveau. »

« Et pour ce ladite demoiselle, en bref mourra, ce que tout certifié estre vray, tesmoing mon seing manuel cy mis, etc... »

VII. — *Exemple d'un rapport d'un lépreux confirmé.*

« Nous chirurgiens jurés à Paris par l'ordonnance de M. le Procureur du Roy de Chastelet, donnée le vingt huitième jour d'aoust mil cinq cens quatre vingt et trois, par laquelle avons été nommés pour faire rapport, sçavoir si G. P. est lépreux : partant l'avons examiné comme s'ensuit. »

« Premièrement avons trouvé la couleur de son visage couperosée blaffarde et livide et pleine de saphirs : aussi avons tiré et arraché de ses cheveux et du poil de sa barbe et sourcils et avons veu qu'à la racine du poil estoit attachée quelque petite portion de chair. Es sourcils et derrière les oreilles, avons trouvé des petites tubercules glanduleuses, le front ridé, son regard fixe et immobile, ses yeux rouges, estincelans, les narines larges par dehors et estroites par dedans, quasi bouchées avec petites ulcères crousteuses : la langue enflée et noire, et au-dessus et au-dessous avons trouvé petits grains comme on voit aux pourceaux ladres ; les gencives corrodées et les dents descharnées et son haleine fort puante, ayant aussi la voix enrouée, parlant du nez. Aussi l'avons veu nud et avons trouvé tout son cuir crespé et inégal comme celuy

d'une oye maigre plumée et en certains lieux plusieurs dardres. D'avantage nous l'avons piqué assez profondément d'une aiguille au tendon du talon, sans l'avoir à peine senti. Par ces signes tant univoques qu'équivoques, disons que ledit G. P. est ladre confirmé. Parquoy sera bon qu'il soit séparé de la compagnie des sains d'autant que ce mal est contagieux. Le tout certifions estre vray tesmoins nos seings manuels cy mis le..., etc... »

VIII. — *Autre rapport d'un soupçonné lépreux.*

« Nous soussignés Chirurgiens jurés à Paris, par le commandement de nos seigneurs de la cour de Parlement, certifions avoir veu et visité diligemment par toutes les parties du corps Maistre Jacques, etc... pour faire rapport sur la disposition et santé de son corps : sçavoir principalement s'il y a en luy aucun soupçon signe tant univoque que équivoque de la maladie appelée vulgairement ladrerie : lequel avons trouvé en couleur de tout le corps, grosseur, caractère et actions et net de ladite maladie. »

« Faict sous nos seings le vingt quatre aoust mil cinq cent octante trois. »

CONCLUSIONS

1° Avant Ambroise Paré, la médecine légale n'existait pas en tant que science organisée. Les médecins jurés se transmettaient oralement une tradition médico-légale ,

2° Ambroise Paré en rénovant la chirurgie et en étudiant profondément en particulier les plaies faites par les armes à feu devait forcément transformer complètement les opinions régnantes sur les blessures et les causes de la mort ;

3° Son livre des rapports, paru pour la première fois en 1557 et remanié dans chacune des éditions successives et le premier traité spécial consacré à la médecine légale. Les modèles qu'il propose aux jeunes chirurgiens-jurés constituent un intéressant essai de codification des rapports faits en justice ;

4° C'est pourquoi nous considérons Ambroise Paré non seulement comme un très grand médecin-légiste, mais comme le créateur de la médecine légale.

Vu : le Doyen,
ROGER

Vu : le Président de la thèse,
MÉNÉTRIER.

Vu et permis d'imprimer :
le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY

BIBLIOGRAPHIE

- Allard.* — Histoire de la Justice criminelle au xvi^e siècle. Paris, 1868.
- Ambroise Paré.* — Œuvres complètes. Edition Malgaigne. Paris, 1840.
- Balthazard.* — Précis de médecine légale. Paris.
- Binet.* — Histoire de l'examen médico-judiciaire des cadavres en France. Thèse Lyon, 1892.
- Bodin.* — La démonomanie. Paris, 1587.
- Boguet.* — Discours des sorciers et l'instruction du juge en fait de sorcellerie. Lyon, 1602.
- Bossu.* — Médecins experts et médecine légale au xiv^e siècle. Paris, 1908.
- Bouchel.* — Histoire générale de la justice criminelle en France. Paris, 1622.
- Boudet.* — Outrages envers la mémoire des morts. Lyon, 1904.
- Bouillet (J.).* — Précis d'Histoire de la Médecine. Paris, 1883.
- Bouvet.* — Les manières admirables de reconnaître toutes sortes de crimes. Paris, 1659.
- Bruand et Chaudie.* — Traité de médecine légale. Paris, 1879.
- Camparon et Tueley (1).* — Insinuations du Chastelet de Paris. B. Nat.

1. N° 3140. Ambroise Paré, maître barbier chirurgien à Paris : donateur du consentement de Jeanne Marelin, sa femme, à Bertrand Paré, fils de Jean Paré, maître barbier chirurgien à Vitré et de Charlotte David, son neveu, de 40 livres tournois de rente à prélever sur ses biens après son décès, s'il ne laisse aucun enfant de son mariage avec Jeanne Marelin, 5 août 1549 (fol. 3, V°).

N° 4835. Ambroise Paré, maître barbier chirurgien à Paris, chirurgien ordinaire du Roy et Jeanne Marelin sa femme, donation mutuelle à charge par le survivant de payer aux héritiers du premier décédé la somme de 20 écus d'or soleil, 21 octobre 1543 (fol. 107).

N° 5300. Ambroise Paré, chirurgien et valet de chambre ordinaire du Roy, donation à Olive Arnoullet, « aagée de 6 à 7 ans ou environ », fille

Chaumeton. — Esquisses historiques de la médecine légale en France. Paris, 1801.

Damhondere (Josse de). — Pratique et Enchiridion des causes criminelles. Louvain, 1544.

Darembert. — Histoire des sciences médicales. Paris, 1870.

Dechambre. — Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales.

Demaze (Ch.). — Les pénalités anciennes. Supplices. Prisons et grâces en France. Paris, 1866.

— Histoire de la médecine légale en France. Paris, 1880.

— Curiosités des parlements de France. Paris, 1863.

— Les métiers de Paris d'après les ordonnances du Châtelet. Paris, 1874.

Dereimeris. — Dictionnaire de l'histoire de la médecine.

Duples-Agier. — Notice sur Aleaume Cachemarée, clerc criminel de la prévôté de Paris et sur le registre criminel du Châtelet rédigé par lui. Paris, 1864.

Dupouy. — Le moyen âge médical. Paris, 1888.

Garçon (Maurice) et Vinchon (Jean). — Le Diable. Paris, 1926.

Grand coutumier de France. — Edition Laboulaye, 1868.

Haag (I). — La France protestante. Paris, 1858, t. VIII.

dè Amy Arnoullet, docteur en la Faculté de Médecine, demeurant à Sézanne, d'une rente de 15 livres tournois sur la ville de Paris, rente réversible en cas de décès d'Olive Arnoullet, sur son frère Christophe « cestez don, cession et transport faictz pour la bonne amour que ledict Paré a et porte audict Maistre Amy Arnoullet, en la faveur des bons plaisirs que luy a par cy-devant faictz ». 14 juillet 1559 (fol. 240 V°).

N° 5599. Cession par Françoise Manne, fille de feu Nicolas Manne mercier à Gandelu, domiciliée sur le pont Saint-Michel en l'hôtel d'Ambroise Paré, chirurgien, son frère Robert Manne, mercier à Gandelu, de tous ses droits sur une maison sise à Gandelu, rue du Marché, sous la halle aboutissant aux murs de la ville (23 fol. 42).

1. Paré épousa Jeanne Masselin, fille du valet-chauffe de la Chancellerie de France (morte le 4 nov. 1573). Il eut d'elle cinq enfants :

Jeanne, mariée à Claude Viart, chirurgien juré à Paris et en 2^e noces le 11 janvier 1588 à François Forest, clerc du lieutenant civil au Chatelet de Paris.

Anne, mariée le 8 juillet 1596 à Henry Simon, trésorier principal de l'extraordinaire en Boulonnais.

François, baptisé le 4 juillet 1545 et dont les parrains furent François de Villemousseux, médecin, et Louis Drouat, barbier et la marraine Suzanne de Piguès.

Isaac baptisé le 11 août 1554 avec Antoine Masselin, clerc suivant les

- Histoire Générale de Paris*. B. N. Paris, 1879.
- Hubert (Dr.)* — Discours prononcé à l'érection du monument d'Ambroise Paré à Laval.
- Lacassagne*. — Précis de médecine judiciaire. Paris, 1878.
- Paumier (de)*. — A. Paré d'après des documents nouveaux. B. N.
- Lespinasse (R. de)*. — Le livre des mestiers d'Etienne Boileau.
- L'estoile (Pierre de)*. — Mémoires, journaux. B. N.
- Litttré*. — Les origines de l'idée de justice. Paris, 1873.
- Maillard*. — Le gibet de Montfaucon. Paris, 1860.
- Masson*. — Essai sur l'histoire et le développement de la médecine légale. Thèse Lyon, 1884.
- Meunier*. — Histoire de la médecine depuis ses origines jusqu'à nos jours. Paris, 1923.
- Michelet*. — Histoire de France. Paris, 1879.
- Neuburger (Max)*. — Geschichte der Medizin. Stuttgart, 1908.
- Proal*. — Le crime et la peine, 1892.
- Prost (Bernard)*. — Notes et documents pour servir à l'histoire de la médecine en Franche-Comté. Poligny, 1884.
- Querleux (Ch.)*. — Procès de Jeanne d'Arc. Paris, 1841.
- Registre criminel de Haute Justice de l'Abbaye Sainte-Geneviève*.
Manuscrit. Bibliot. Sainte-Geneviève.
- Registre criminel du Chatelet de Paris* du 6 sept. 1389 au 18 mai 1392. Paris, 1861.
- Registre du Parlement de Paris*. — Archives Nationales.
- Roux (Dr.)*. — Aperçu sur l'histoire de la médecine jusqu'au xviii^e siècle. Aix, 1863.
- Sprengel*. — Histoire de la médecine. Traduction Jourdan. Paris, 1820.
- Tanon (L.)*. — Histoire des justices des anciennes Eglises et communautés monastiques de Paris. Paris, 1883.
- Histoire de l'Inquisition en France. Paris, 1893.
 - Registre criminel de la justice de Saint-Martin-des-Champs à Paris au xiv^e siècle. Paris, 1877.

finances et Nicole Lambert, chirurgien ordinaire du Roy comme parrain et Anne du Tillet pour marraine (mort le 6 avril 1560).

Catherine, baptisée le 30 août 1560, morte le 21 septembre 1616, mariée à François Rousselet en 1581, contrôleur général de la maison de la Reine de Navarre, fils de Claude Rousselet, doyen de la faculté de médecine de Paris en 1577. 7 enfants.

A. Paré habitait rue de l'Hirondelle.

Tourdes. — Médecine légale. Art. du dict. encyclopédique des sciences médicales.

Vasselin. — Théories des peines capitales ou abus des dangers de la peine de mort et des tourments. Paris, 1790.

Wreijean. — Histoires, dispites et discours des illusions et impositions des diables sorciers et empoisonneurs. Paris, 1888.



